NEUPHILOLOGISCHE MITTEILUNGEN

BULLETIN

DE LA SOCIÉTÉ NÉOPHILOLOGIQUE DE HELSINKI

SIEBENUNDVIERZIGSTER JAHRGANG

1946

HERAUSGEBER

ARTHUR LÅNGFORS
ord. Professor der romanischen Philologie

PEKKA KATARA
ao. Professor der deutschen Philologie

SHL
WITHDRAWN

NEUPHILOLOGISCHER VEREIN IN HELSINKI
FINNLAND

Inhaltsverzeichnis

I. Aufsätze

Seite

Frank, István, La chanson de croisade du troubadour Gavaudan 145
Goldthwait-Väänänen, Helen, Suggestions concerning Translation into English 83
Kiparsky, V., Nochmals das Siebengestirn als "Sieb" 125
Malkiel, J., Probleme des spanischen Adjektivabstraktums, II 13
Öhmann, Emil, Anklänge an Ulrichs von Zazikhoven Lanzelet in Nibelungenlied, Nibelungenklage und Wigalois 61
—»— Die Diminutiva im Mittelhochdeutschen 115
—»— Wortgeographische Beobachtungen über deutsches Lehngut im Schwedischen 171
Räsänen, Martti, Russ. тюрмá, тюрьмá, 'Gefängnis' 113
Spitzer, Leo, Zum Aufbau von Petrarcas Trionfi 49
Väänänen, Veikko, Observations sur l'accent tonique dans les langues romanes 1
—»— Ancien français *argüer* 'presser, harceler' 97
—»— *Des fames, des dez et de la taverne*, poème satirique du XIII[e] siècle mêlant français et latin 104

II. Besprechungen

Anticlaudien, a Thirteenth-Century French Adaptation of the Anticlaudianus of Alain de Lille by *Ellebaut*, edited for the first Time, with Introduction, Commentary, and Glossary by *Andrew J. Creighton* (*A. Långfors*) 180
Balzac, Geliebtes Leben. Ein Brevier von *W. Fuchs-Hartmann* (*Philipp Krämer*) 191
Creighton, Andrew J., s. Anticlaudien.
Ellebaut, s. Anticlaudien.
Eranos Löfstedtianus (*Veikko Väänänen*) 91
Ewert, Alfred, The French Language (*Arthur Långfors*) 137
Fuchs-Hartmann, W., s. Balzac.

Seite

Korlén, G., Die mittelniederdeutschen Texte des 13. Jahrhunderts (*Pekka Katara*) 94
Larva, Ilta, Lectures françaises (*V. Puttonen* u. *A. Långfors*) 138
Lewy, E., Der Bau der europäischen Sprachen (*Emil Öhmann*) 128
Life (The) of saint Dominic in French Verse, critically edited by *Warren Francis Manning* (*Arthur Långfors*) 187
Manning, Warren Francis, s. Life of saint Dominic.
Strömberg, E., Från latinet till franskan (*Veikko Väänänen*) ... 89
Valli, Erkki, Die Übersetzungstechnik des Claus Cranc (*Pekka Katara*) 132
III. **Protokolle des Neuphilologischen Vereins** 45, 141
IV. **Eingesandte Literatur** 44
V. **Mitteilungen** 48, 192

Helsinki 1946
Druckerei-A.G. der Finnischen
Literaturgesellschaft

NEUPHILOLOGISCHE MITTEILUNGEN
herausgegeben vom Neuphilologischen Verein in Helsinki (Finnland)

BULLETIN
DE LA SOCIÉTÉ NÉOPHILOLOGIQUE

REDAKTION

A. LÅNGFORS
Professor der romanischen Philologie

P. KATARA
ao. Professor der deutschen Philologie

Jährlich acht Nummern. Jahrespreis Fmk. 35, bei der Redaktion Fmk. 30 (nur für Finnland). Die Mitglieder des Vereins erhalten die Zeitschrift unentgeltlich. — Beiträge, sowie Bücher und Zeitschriften bittet man an Prof. A. LÅNGFORS (Rahapajankatu 3 B), den Abonnementsbetrag und Bestellungen früherer Jahrgänge an den Schriftführer der Redaktion, Mag. phil. ÅKE FURUHJELM (Johanneksentie 4) einzusenden.

XLVII. JAHRGANG 1946

Observations sur l'accent tonique dans les langues romanes

La persistance de l'accent latin est un des caractères spécifiques des parlers romans. Du fait qu'un mot tel que *secale*, dont on ignore la prosodie, est devenu en italien *ségale*, en français *seigle*, il est légitime de conclure à une prononciation latine *sēcale*, étant donné la règle générale que l'ictus se conserve sur la syllabe qui en était frappée dès le latin. Les exceptions à cette règle sont, sinon toujours suffisamment expliquées, du moins bien établies dans les grammaires historiques. Un fait sur lequel on n'a pas assez insisté est que ces anomalies résultent en général des tendances inhérentes à la langue ou au langage lui-même, et qui ont abouti à des degrés différents selon que la réaction consciente a été plus ou moin forte chez le sujet parlant. Aussi a-t-on eu tort de ne tenir compte que des mots 'populaires': les mots 'savants' seraient des sortes de parias dans la cité des vocables, sans histoire ni intérêt pour

l'étude du langage — c'est du moins l'impression que l'on gagne à lire certains manuels. Pareille vue simpliste ne rend pas justice à la réalité linguistique. Le mot savant, résultat d'un acte conscient, d'une 'reprise de contact avec le latin', est particulièrement susceptible de la réaction consciente des sujets parlants, qui entrave la tendance de la langue à assimiler cet élément adventice. Le linguiste a tout intérêt à étudier le jeu de ces facteurs opposés, où qu'il se manifeste.

Une 'loi' ou disposition phonétique du roman commun veut que de deux voyelles contiguës la plus ouverte attire l'accent tonique. C'est ainsi que s'expliquent nombre de déplacements d'accent: non seulement les cas bien connus des mots populaires *parĭete* > *par(i)éte*, *mulĭere* > *mulíere*, *filiŏlu* > *filiólu*[1], formes attestées dès les premiers poètes chrétiens et confirmées par les langues romanes, ainsi que esp. *reina*, *vaina* de *reína*, *váina*, fr. *reine*, *gaine*, de *reïne*, *roïne* et *guaïne*, *gaïne* (lat. *rēgīna*, *vāgīna*), et esp. *veinte*, *treinta* < **veínte*, **treínta* (lat. *vīgintī*, *trīgintā*)[2], mais aussi esp. *océano*, *cardíaco*, *austríaco*, *período*, qui se prononcent, nonobstant l'accent de l'orthographe, en appuyant sur la pénultième (*oceáno*, *cardiáco*, etc.)[3]. De même, l'italien l'ésite entre *ocèano* et *oceàno*, *mulìebre* et *mulièbre*. Un autre déplacement d'accent de caractère populaire s'est effectué dans les mots du type *integru*, *cathedra*, *palpebra:* fr. *entier* (anc. fr. aussi *entir*), v. fr. *chaiere*, fr. mod. *chaire*, *paupière* (mais en v. fr. aussi *palpres*). Mais en tant que latinismes, on a it. *càttedra*, esp. *cátedra*, *pálpebra*, avec restitution de l'ictus du latin classique, par préoccupation savante.

---

[1] Voir G. Millardet, *Linguistique et dialectologie romanes*, p. 325 sqq. Une vue en partie différente est représentée par mon regretté maître O. J. Tallgren-Tuulio, dans les *Mémoires de la Société néophilologique de Helsingfors*, VII, 1925, p. 243 sqq.

[2] Voir. Fr. d'Ovidio, *I riflessi romanzi di viginti, triginta*, etc., dans *Zeitschrift für romanische Philologie*, VIII (1884), p. 8 sqq.

[3] Voir Navarro Tomás, *Pronunciación española*, Madrid, 1932, p. 171.

L'analogie, source de changements d'ordre psychologique, n'en agit pas moins de façon inconsciente, elle aussi. C'est pourquoi elle ne manque pas de provoquer, par ci par là, de la 'cérébration' réactive. L'analogie se fait valoir dans des verbes composés tels que *convenit, recipit, subiugat* dont l'accent se trouve reporté sur le radical, dans les parlers romans: fr. *convient, reçoit*, it. *soggióga*, etc. En latin, ce genre de recomposition est signalée, assez tardivement il est vrai, par Abbon de Fleury dans ses *Quaestiones grammaticales* (écrites en 1004; *Patrologia latina*, t. 139, p. 525): on accentuait, dit-il, »euphoniae causa» la pénultième de *calefacis*. Un avancement de l'accent se constate de même dans les formes verbales (*il*) *étudie, gracie, contrarie, justifie, multiplie, continue*, refaites sur les infinitifs *étudier*, etc., ainsi que dans les présents espagnols *justifica, multiplica, continúa* (mais *estudia, sacia*, de *estudiar, saciar*). Or l'italien est non seulement resté fidèle à l'accentuation latine des formes en question: *giustìfica, moltìplica, contìnua*, mais a créé des présents 'hypercorrects' tels que *collàboro, elàboro, dèsolo, eràdico, sràdico, invèstigo* (contre lat. *collabōrō, dēsōlō*, etc.): nous sommes encore en présence d'une réaction quasi savante, plus ou moins consciente.

Parmi les langues romanes, le français actuel est tout à fait à part comme langue oxytonique. Après que l'*e* féminin final se fût amuï, vers la fin du moyen âge, l'accent tonique se trouvait frapper la dernière syllabe sonore de tous les mots français. Le vieux français, par contre, avait une quantité de proparoxytons (*chante, chantent, elle, elles, dolce*, etc.) et même un certain nombre de properoxytons, tels que *áneme, ángele, órdene, mílie, estúdie* (de *studium*), qui, après l'amuïssement de la voyelle posttonique, se sont rangés aux paroxytons, conservant toujours l'accent latin: *âme, ange, ordre, étude*. C'est grâce à ce même respect de l'ancien français pour l'ictus latin que nous disons aujourd'hui par ex. *Jérôme, Constantinople, Venise*, noms entrés dans la langue pendant le haut moyen âge, tandis que des emprunts plus récents comme *anonyme, Sébastopol,*

Vénétie (qui provient de *Venetia* tout comme *Venise*) violent l'accent originaire. Cependant, nombre de termes empruntés, surtout d'ordre liturgique, étaient pris au latin dès la première période sans tenir compte de l'ictus: *esperit, esprit* de *spīritum, martir, martyr* de *martyrum, calice* de *calicem, cantique* de *canticum, organe* de *organum*. Ces mots furent accentués sur la pénultième, en retranchant les finales qu'on voyait tomber partout, procédé qui a prédominé ensuite pour les termes calqués sur le latin, excepté les créations très modernes telles que *camélia, acacia* (mais autrefois *acace*, puis *acacie*), *domino, opium, virus*, etc.[1]

Si le français est une langue oxytonique, les langues sœurs, l'espagnol et l'italien surtout, se laissent caractériser comme langues éminemment paroxytoniques. D'après les statistiques dressées par M. Walther von Wartburg [2], le vocabulaire de l'italien comprend 81 % de paroxytons, 12 % de proparoxytons et seulement 7 % d'oxytons, les pourcentages correspondants pour l'espagnol étant respectivement de 76 %, 7 % et 17 %. C'est pourquoi ces langues ont pu conserver l'accent latin avec une fidélité pour ainsi dire absolue, même dans les mots savants et techniques, tandis que le français est contraint par la 'servitude grammaticale' — l'expression est de Ferdinand Brunot — qui y fixe la place de l'accent d'intensité: à l'encontre de l'esp. et l'it. *patria, bárbaro, filósofo, símbolo, automóvil, automòbile, íntimo, único*, par ex., le français est tenu à dire *patrie, barbare, philosophe, symbole, automobile, intime, unique*. Aussi les langues européennes qui, comme par ex. l'allemand et le suédois, ont reçu le gros de leur vocabulaire inter-

---

[1] Voir G. Paris, *Étude sur le rôle de l'accent latin dans la langue française*, Paris, 1862, pp. 35 sqq. et 40; H. Berger, *Die Lehnwörter in der französischen Sprache ältester Zeit*, Leipzig, 1899, *passim;* Ch. Beaulieux, *Histoire de la formation de l'orthographe française*, thèse, Paris, 1927, p. 1 sqq.

[2] *Einführung in Problematik und Methodik der Sprachwissenschaft*, p. 165.

national à travers le français, en ont-elles gardé, comme une sorte de marque de fabrique, l'accent français: cf. all. *barbár, Philosóph, Symból, Automobíl, solíd*, etc. L'effet s'en ressent jusqu'au finnois, langue dont l'accent tonique frappe toujours la première syllabe, en ceci que la voyelle des mots étrangers qui est accentuée en français s'y trouve allongée, par ex. *barbaari, filosoofi, symbooli* (orthographe actuelle *filosofi, symboli*), *automobiili*. On peut même se demander si ce n'est pas toujours l'influence du français qui est responsable de la tendance prévalant dans une vaste portion d'Europe, notamment dans les pays nordiques, à faire de tout mot étranger un paroxyton. En effet, c'est avec grand peine que l'on arrive à accentuer correctement les proparoxytons comme *Hierōnymus, omnipotens, saxifraga*, ou *Adige, Domenico, de Gasperi, Modena, Spalato, Stefani, Taranto, Udine*.

Les langues italienne et espagnole, elles, se soustraient pour ainsi dire totalement à l'influence du français quant à l'accentuation. Exemple isolé, ou peu s'en faut (à part, bien entendu, les calques comme *dominó, corsé*, etc.) est it. *regime* qui a fini par prévaloir sur *règime* (esp. *régimen*, latinisme pur et simple); puis *utensile*, surtout comme substantif, à côté de *utènsile;* peut-être encore esp. it. *diatriba* (de gr. *διατρῐβή*), *anodino* (de gr. *ἀνώδῠνος*) d'après fr. *diatribe, anodin?* Par contre on constate dans ces langues une tendance à reculer l'accent des mots empruntés au français: selon M. Bruno Migliorini [1], la langue militaire contemporaine de son pays dit *càlibro, rècluta* (de fr. *calibre, recrue*), en dépit des puristes qui blâment cette prononciation; pour *pattino* (de fr. *patín*) le dictionnaire de Zingarelli enregistre facultativement les deux accentuations, la paroxytonique et la proparoxytonique. Les mots étrangers non assimilés, français et autres, tels que *camion, cognac, cordial, soviet*, sont accentués, en italien actuel, de préférence sur la première syllabe, contre l'étymologie et contre l'usage d'il y a

[1] *Lingua contemporanea*, Firenze, 1938, p. 60 sq.

quelques dizaines d'années. On hésite entre *Scandinàvi* et *Scandìnavi;* même chose pour *Magiari, bolscevico.* L'espagnol ne manque pas non plus de curieux déplacements d'accent dans le même sens: *imbécil* (lat. *imbēcillis,* it. *imbecille*), *púdico* (lat. *pudīcus,* it. *pudico*), *rúbrica* (lat. *rubrīca;* la forme proparoxytonique tend à s'introduire en italien aussi), *atmosfera* (mais *estratoesféra,* terme de création récente; it. *atmosfèra,* de *-σφαιρα*), *pelícano* (de *πελεκᾶν, -ᾶνος,* it. *pellicano*), et autres plus ou moins sporadiques et considérés comme peu corrects.[1] L'une et l'autre langue a reculé l'accent dans *míope* (de *μυώψ, μυῶπος*), *plétora* (de *πληθώρη*), it. *anèmone, anèmola,* v. esp. *anémone* (de *ἀνεμώνη*). Ces déplacements proviennent sans doute d'un faux souci étymologique ou d'une affectation quasi savante. Ailleurs c'est l'analogie qui entre en jeu: it. *èsile,* à l'encontre du lat. *exīlis,* sous l'influence de la série *àgile, dévole, fèrtile, mòbile,* etc., plus forte que celle des *gentile, hostile, senile,* etc. Pour expliquer esp. et it. *teléfono* et *gram(m)ófono* (malgré gr. *φώνη*) il faudra invoquer l'influence de leur aîné *telégrafo.*

Le déplacement inverse, de beaucoup moins fréquent que le reculement, s'explique en général par une analogie quelconque: esp. it. *angína,* contre la prosodie classique *angĭna* bien attestée, s'est rangé dans la catégorie des *ruīna, medicīna, sagīna, vāgīna;* un autre terme de médecine, *tisana,* lat. *ptisana* (de gr. *πτισάνη*), rappelle assez naturellement l'analogie de *sānus, sānāre* (à moins que l'accent grec n'y soit conservé); *anatema* de *ἀνάθεμα* fait penser aux *problēma, systēma, theorēma;* esp. *pensil* (it. *pènsile,* lat. *pensilis*), d'après les adjectifs en *-al* (lat. *-ālis*), plus nombreux que ceux en *-il* (lat. *-ĭlis*)? Restent à expliquer esp. et it. *Urano* de *Ūranus, Οὐρᾰνός, inope* de *inops, inopem.* Ajoutons un mot oxytonique dont l'accent a été déplacé pour l'adapter au système flexionnel de la langue; c'est it. *tribù,* du lat. *tribus, -ūs,* d'où anciennement *tribo,* tout comme *mano* de *manus, duomo* de *domus,* mais latinisé

[1] Voir R. Menéndez Pidal, *Manuel de gramática histórica española,* p. 37, note 1.

ensuite en *tribu* (forme établie en espagnol), puis, l'italien ne tolérant pas de *u* final atone, ce mot a fini par rentrer dans la série des *virtù* et semblables. Quelque peu analogue est l'histoire de *Gesù*, autrefois *Jesu*, dont l'accent grec a été restitué en italien comme aussi en espagnol *Jesús*.[1]

Les mots empruntés au grec — soit populaires, soit savants — sont susceptibles de changements et d'oscillations d'accent, étant donné le conflit qu'il peut y avoir entre l'accentuation du grec et celle du latin. En règle générale, la place de l'ictus en est déterminée par le système latin, c.-à-d. par rapport à la quantité de la pénultième: on a *epistula* de *ἐπιστολή*, *camera* de *καμάρα*, *talentum* de *τάλαντον*; exception isolée en vieux latin: *ancora* de *ἄγκῡρα*. En bas latin, par contre, on constate occasionnellement que l'accent grec se maintient en dépit de la quantité de l'avant-dernière syllabe: les poètes chrétiens mesurent depuis Prudence (vers 400) *īdŏlum* (de *εἴδωλον;* d'où esp. it. *ídolo*, v. fr. *ídle*), *erĕmus* (de *ἔρημος;* esp. *yermo*, it. *ermo*, v. fr. prov. *erm*), *butўrum* (*butrum* dans des glossaires; de *βούτῡρον*; it. *burro*, fr. *beurre*). Noms propres subissant le même traitement: esp. *Ebro* qui remonte, non pas à lat. *Hibērus*, mais à gr. *῞Ιβηρ*, *῞Ιβηρος*, it. *Táranto* de gr. *Τάρας*, *Τάραντος*, plutôt que de lat. *Tarentum*, nom de la vieille colonie grecque; c'est encore l'accent grec qui a prévalu dans le nom biblique *Iacobus* de *῾Ιακωβος* (d'où esp. *Jaime*, it. *Giàcomo*, fr. *Jacques*), ainsi que pour esp. *Elena* de gr. *῾Ελένη*, à l'encontre de it. *Èlena*, de lat. *Helena*. Il s'agit là en partie de mots empruntés au grec à une époque où les voyelles atones longues de celui-ci étaient déjà raccourcies [2], en partie de termes livresques dont la prosodie ou l'accent étaient mal établis. Pour tel mot *encaustum* (de *ἔγκαυστον*) enfin, les deux accentuations, grecque et latine, ont dû coexister, à en juger par les doublets it. *inchiostro*, fr. *encre*, provenant l'un de *encáustum*, l'autre de *éncaustum*. Par la suite, l'accent grec a été restitué dans des

[1] B. Migliorini, *o. c.*, p. 118.

[2] Voir E. Schwyzer, *Griechische Grammatik*, I, p. 392.

termes techniques et savants, par préoccupation étymologique: ainsi on accentue en espagnol *síntoma*, en italien *sìntomo* (de gr. *σύμπτωμα*); esp. it. *cítiso* (de gr. *κύτῖσος*; mais doublet populaire esp. *codeso*) *diócesi* (de gr. *διοίκησις*); esp. *parásito* (mais it. *parasito;* de gr. *παράσῖτος*); it. *diàgnosi* (mais esp. *diagnosis;* de gr. *διάγνωσις*).

Une série de dérivés sujets aux balancements d'accent de ce genre est celle des substantifs en *-ia* issu de gr. *-ία* ou *-εια*. Le suffixe grec *-ία* avait en latin son pendant *-ia* servant l'un et l'autre à former des noms abstraits et collectifs: gr. *σοφία* dérivé de *σοφός*, *μανία* de *μαίνομαι*, formations correspondant à lat. *grātia* de *grātus*, *furia* de *furere*, *familia* de *famulus*, etc. Rien de plus naturel alors que d'assimiler les emprunts grecs en *-ία* aux noms vernaculaires formés à l'aide du suffixe correspondant: on arrangeait *ἱστορία* en *historia*, *φιλοσοφία* en *philosophia*, *κομῳδία* en *comoedia*, *φαντασία* en *phantasia*.[1] L'accent ainsi constitué de ces termes persiste dans les mots populaires ou 'demisavants', tels que esp. *zampoña*, it. *zampogna* de **sumponia*, *symphōnia*, *συμφωνία* (avec changement de sens, il est vrai, ce mot roman désignant un instrument de musique), esp. *iglesia*, it. *chiesa*, fr. *église* de *ecclēsia*, *ἐκκλησία*, esp. *acidia*, it. *accidia*, v.fr. *accide* de *acēdia*, *ἀκηδία*. Or cet état de choses ne tarda pas à être troublé par la présence des dérivés grecs au suffixe composite *-εια*, rendu normalement en latin par *-īa ou ēa: elegīa*, *elegīa* (plus rarement *elegeia*) de *ἐλεγεία*, *Alexandrīa*, *-ēa* de *Ἀλεξάνδρεια*. La coexistence des deux suffixes *-ia* et *-īa* n'a pas laissé de provoquer de la confusion, à laquelle du reste le grec lui-même prêtait, hésitant par ex. entre *Ἀκαδήμεια* et *Ἀκαδημία*, d'où les deux prononciations en latin, *Acadēmīa* (attesté par un vers de Cicéron inséré dans le *De divinatione:* »Inque Academia umbrifera nitidoque Lyceo») et *Acadēmĭa* (chez Claudien, Sidoine Apollinaire, etc.). Or depuis les premiers poètes chrétiens on voit le

[1] Inversement, *κουστωδία* = *custōdia*, emprunt latin dans la koinê (saint Matthieu, *passim*).

suffixe plus distinctif *-īa* gagner du terrain au dépens de la formation en *-ia* atone; dans Prudence on lit une fin d'hexamètre comme *dogma sophīae*. Ensuite, la poésie médiévale traite les mots d'origine grecque en *-ία* — que le suffixe originaire soit *-ία* ou *-εια*, n'importe —, quant à la finale, de la même manière que les dissyllabes à *i* tonique en hiatus (*pius, pia, via, dies*, etc.), c.-à-d. l'*i* en est susceptible d'être frappé du temps fort, ce qui n'arrive jamais dans les mots latins en *-ia* du type *patria, venia, gaudia*, etc.; cf. cette strophe tirée d'un poème anonyme du XII[e] siècle:

> Sónant et mirábili pláudunt harmonía
> Týmpanum, psaltérium, lýra, symhonía,
> Sónant ibi phíale vóce valde pía,
> Ét buxus multíplici cántum prodit vía.[1]

Nous avons du reste un témoignage du grammairien Abbon de Fleury, mentionné ci-dessus, que l'on prononçait, vers l'an 1000, *comedeia* (*sic*) ou *comedīa* ainsi que *psalmodīa, melodīa*, »ut saltem ex hoc Graeca esse intelligantur»[2].

Tout comme les mots grecs *sophia, harmonia*, etc., le nom biblique *Maria*, gr. *Μαρία*, hébreu *Maryam*, a fini par porter l'ictus sur l'*i*: la nouvelle prosodie *Marīa* apparaît d'abord chez Sedulius et Fortunat, ce dernier en ayant deux exemples sur plusieurs formes de ce noms à *i* atone.[3] Au moyen âge c'est l'accentuation *María* qui triomphe; cf. le jeu de mots opposant *maria* (pluriel de *mare*) et *Maria:* »Congregationes aquarum vocavit Deus *maria;* locus autem omnium gratiarum vocatur *Maria*» (Albert le Grand), et les vers comme »Stella maris, o Maria, Expers paris, parens pia» (anonyme). — Conformément au traitement subi par *Maria*, le nom latin *Lucia* a de même avancé l'accent: esp. it. *Lucía*, fr. *Lucie* (mais v. fr. *Luce*).

---

[1] *Phyllis et Flora*, v. 245 sqq.; *Carmina Burana*, n:o 92, éd. A. Hilka et O. Schumann, I, 2, p. 101.

[2] *Patrologia latina*, t. 139, p. 531.

[3] Louis Quicherat, *Thesaurus poeticus linguae latinae*, s.v.

Le suffixe *-ía* prend autonomie avec une valeur spécifiquement abstraite ou collective, se joignant aux autres suffixes grecs tels que *-ista, -ita, -issa, -izare*. Le latin des clercs s'enrichit de créations nouvelles, souvent hybrides, en *-ía: caristia* (de *ἀχαριστία*?), *avaria* de arabe *'awar, follia* dérivé de l'adjectif relatinisé *follis* ou *follus* 'fou'. Le suffixe atone *-ia*, lui, sert encore au moyen âge à produire quelques rares termes nouveaux comme *ambasia* (formé sur un radical germanique) et *compania*, dans la Loi Salique (de *companio* qui à son tour est calqué sur le germanique; d'où *compaigne* dans la Chanson de Roland), *malitia* (Vita Wandregiseli; cf. fr. *malice*); pour les parlers populaires cette formation est morte. En effet, les idiomes romans ne connaissent plus qu'un suffixe *-ía* tonique, conformément à la règle — établie déjà par Diez — que tout suffixe roman pour être senti et employé comme tel doit être syllabique et accentué. Les vieilles langues ont usé largement de cette dérivation; l'ancien français par ex. a formé *clergie, diablie, felonie, marcheandie*, etc., qui n'ont pas subsisté (sauf *félonie*, et le doublet ancien *marchandise*); d'autres, en plus grand nombre, sont restés. Elle comprend aussi des noms géographiques: *Normandie, Picardie, Hongrie, Russie* (en face des *Grèce* de *Graecia, Perse* de *Persia, Bourgogne* de *Burgundia*, noms appartenant à une couche antérieure de la langue). Par la suite, en vertu de l'accentuation oxytonique du français, notre suffixe vient à absorber des mots latins en *-ia* atone et même en *-ies*, en tant que termes savants: *patrie, calomnie* (doublet populaire en v.fr. *chalenge*), *colonie* (mais *Cologne*), *curie, industrie, perfidie; barbarie, calvitie, série*. Enfin, par rétroaction, il a supplanté la forme héréditaire de certains noms propres: *Lucie, Italie, Asie, Syrie*, anciennement *Luce, Itaille, Aise, Sire*. Mort aujourd'hui (les néologismes comme *régie, calorie* étant tout à fait isolés), le suffixe *-ía* subsiste néanmoins sous la forme composite de *-ería*, fr. *-erie*, suffixe tiré des mots tel que *chevalerie, trésorerie* (dérivés de *chevalier, trésorier*), prolifique dans toutes les langues romanes et

emprunté aussi par les langues germaniques (all. *-erei*, suéd. *-eri*), comme le fut, à une date antérieure, le suffixe *-ía* (all. *-ei*)[1].

Mais il nous faut revenir aux termes d'origine grecque en *-ia*. Les idiomes romans renchérissent sur la tendance existant dès le bas latin à en faire des paroxytons: *harmonie* apparaît en français depuis le XII[e] siècle, viennent ensuite *mélodie*, *tragédie*, *fantaisie*, *philosophie*, etc., s'accentuant tous, dès le début, sur le suffixe. Or certains des emprunts anciens cadraient mal avec cette catégorie, qui embrassait principalement des mots abstraits ou collectifs, d'aspect plus ou moins livresque; un mot comme *historia*, par ex., familier à tout le monde, ne pouvait y rentrer. D'autres encore, après une période d'hésitation sans doute, ont fini par rejoindre le type à finale atone. C'est le cas de *comoedia*, *tragoedia*, *academia* qui, devenus paroxytons (du moins facultativement) en latin tardif et de même en vieil italien, chez Dante [2] par ex., sont redevenus paroxytons (en italien actuel *commèdia*, *tragèdia*, *accadèmia*). D'autres échanges entre les suffixes *'-ia* et *-ía* sont dus à une préoccupation étymologique ou savante. Il en est ainsi des noms géographiques v.fr. *Alexandre*, *Nicomède*, aujourd'hui *Alexandrie*, *Nicomédie*, de *'Αλεξάνδρεια*, *Νικομήδεια*, comme *Antioche* de *'Αντιόχεια* qui est resté sans changer d'accent; de même en vieil espagnol *Alexándria*, *Antióquia*, actuellement *Alejandría*, *Antioquía* (mais *Antióquia*, nom d'une ville de Colombie). Même développement pour le v.fr. *nigromance*, *necromance*, aujourd'hui *nécromancie*, de gr. *νεκρομαντεία*; inversement *antonomase*, *orthographe*, autrefois *antonomasie*, *orthographie*. Or une réaction importante contre la paroxytonie dans les termes en *-ia*, surtout

---

[1] Voir Kr. Nyrop, *Grammaire historique de la langue française*, t. III, p. 120. — Il n'est du reste pas exact que le suffixe *-ia* »remonte au latin *'-ia* devenu *-ía* sous l'influence du grec *-ία*»: le suffixe lat. *-ia* n'y a rien à voir; le nouveau suffixe *-ía* résulte de la fusion de gr. *-ία* et *-εια*.

[2] Voir Tommaseo et Bellini, *Dizionario della lingua italiana*, *s. v:bus.*

de formation récente et d'aspect technique, est monifestée par l'espagnol (ainsi que par le catalan, un peu moins par le portugais) à l'encontre de l'italien, de manière à constituer un notable désaccord entre les deux langues principales du bassin méditerranéen. — Voici une liste[1] — qui ne prétend nullement être complète — des termes dont le suffixe *-ia* est atone en espagnol et accentué en italien (seule la forme espagnole sera donnée):

1) Mots grecs en *-εια*: *astenia, neurastenia* (*ἀσθένεια*), *enciclopedia, ortopedia* (*παιδεία*), *magia* (*μαγεία*), *periferia* (*περιφέρεια*), *peripecia* (*περιπέτεια*).

2) Mots grecs en *-ία*: *abulia, afasia, analgesia, anemia, hiperemia, autocracia, democracia* (de même l'hybride *burocracia*), *asfixia, ataraxia, atrofia, hipertrofia, autopsia, bigamia, monogamia, poligamia, bulimia, disenteria*[2], *dispepsia, docimacia, dramaturgia, liturgia, metalurgia, teurgia, eclampsia, endemia, epidemia, entelequia, epilepsia, epizootia, estetoscopia, microscopia, estrategia, euritmia, geogenia, hemorragia, menorragia, heterodoxia, hiperestesia, idiosincrasia, monodia, parodia, prosodia, rapsodia, salmodia* (mais *melodía*, mot plus répandu), *neuralgia, nostalgia, ortoepia, ortodromia, polifagia, polisarcia, sinonimia.*

3) Mots simili-grecs: *esquinancia* (it. *squinanzìa*, fr. *esquinancie*, autrefois *esquinance*, de *συνάγχη*?), *estereotipia, linotipia, farmacia, pirotecnia, tarsia, utopia*[3].

4) Formation romane: *agencia* (cf. fr. *agence;* it. *agenzìa*, pour différencier ce terme technique des mots du type *pazienza, tendenza*?).

Cas inverse: esp. *orgía*, it. *órgia* (du pluriel gr. *ὄργια*).

La grande majorité des termes livresques en *-ia* étant accentués sur l'*i* dans toutes les langues romanes, il serait

[1] Dressée à l'aide du *Rimario della lingua italiana* de G. Giovanelli.

[2] »*Disentería* (Academia) o mejor *disenteria*», Pequeño Larousse, *s. v.*

[3] »*Utopia* mejor que *utopía* (Academia)», P. Larousse. C'est un mot créé, on le sait, par Thomas More en 1516. — Autre néologisme plus moderne, que les deux langues s'accordent à accentuer sur l'antépénultième est *filatélia* (de *φίλος* et *ἀτέλεια*).

malaisé de reconnaître à coup sûr la raison de ces cas aberrants que présente l'espagnol. Toujours est-il, comme nous l'avons vu, que l'espagnol est plus enclin que les langues apparentées à reculer l'accent tonique des mots savants, à subir la réaction consciente suscitée par ceux-ci.

VEIKKO VÄÄNÄNEN

Probleme des spanischen Adjektivabstraktums

(Fortsetzung [1])

11. Ist der Begriff der Reihe einmal geklärt, so kann nunmehr der Suffixreichtum als die Überschneidung mehrerer Reihen in einem Wort definiert werden — so wie sich eine beliebige Zahl von Geraden in einem Punkte trifft. Das beruht auf der schon erwähnten Eigentümlichkeit, dass die meisten Adjektive einige Bedeutungsabstufungen aufweisen, deren jede einer entsprechenden Reihe zugeordnet ist. Der Grund für die Vielfältigkeit der Ableitungen (Nyrop III § 111) muss also viel mehr in den Stämmen der Grundwörter als in der Belanglosigkeit der Ausgänge gesucht werden, deren Eigenwert namentlich in der Anfangszeit nicht unterschätzt werden sollte, bevor sie der Abnutzung und Verblassung zum Opfer fielen.

Man kann sich den Vorgang auch so verlebendigen, dass man der Abstrahierung des Adjektivs (oder Verbs) gleichsam eine prismatische Zerlegung seines Inhalts vorangehen lässt. Immer wieder sei daran erinnert, dass der Begriff als logische Einheit viel engere Grenzen verlangt als das dehnbare, lockere Grundwort. Die Elemente dieser Dekomposition können allerdings zwiefacher Natur sein. Wenn $llano_1$ = eben, $llano_2$ = offenmütig; $raro_1$ = selten, $raro_2$ = seltsam; $alto_1$ = hoch, $alto_2$ = erhaben auseinandergerissen werden, dann handelt es sich um die Unterscheidung zweier objektiv feststellbarer Bedeutungen, der ursprünglichen und der über-

[1] S. Neuphilologische Mitteilungen, XLVI (1945), S. 171.

tragenen. Diese Trennung wird auch von der heutigen Sprache gutgeheissen. — Eine andere, weniger haltbare Spaltung kommt dadurch zustande, dass eine an sich nicht weiter aufteilbare Bedeutung von verschiedenen Blickpunkten betrachtet wird. So könnte theoretisch »Schwäche» unter die objektiven menschlichen Eigenschaften (»Stärke, Gewandtheit, Härte, Edelmut, Herzlichkeit», also etwa sp. -eza) eingereiht werden, aber ebenso einen Platz inmitten physischer Defekte beanspruchen (»Kraftlosigkeit, Krankheit, Lahmheit, Blindheit» — also etwa sp. -era und schliesslich — wohlgemerkt bei völlig gleichbleibender Bedeutung! — als deutlich despektiver Zug behandelt werden (»Armut, Nacktheit, Schwäche, Alter» — also etwa sp. -edad). Im Gegensatz zu der echten semantischen wird man diese Differenzierung die perspektivische nennen dürften. Je mehr sich eine Schriftsprache konsolidiert, desto mehr pflegt diese in Fortfall zu kommen, z.B. im Neuspanischen.

Wie man also von ein- und zweigipfligen Lauten, ein- und zweigliedrigen Sätzen spricht, so sollte bei Grundwörtern vermerkt werden, ob sie einen ein-, zwei- oder mehrkernigen Bedeutungsumfang haben, und danach liesse sich die ungefähre Zahl der überhaupt möglichen Ableitungen abschätzen. Das Wort »edel» bezeichnet kein Gebrechen (*noblera), enthält nicht Verächtliches (*nobledad), deutet keine äusserlich wahrnehmbare Eigenschaft an (*noblura), noch eine solche, die zugleich menschlich und dinglich sei (*nobledumbre), löst keine affektische Stellungnahme aus (*noblía$_1$), gibt keine Reihenfolge an (*noblía$_2$) noch den Eintritt eines Zustands (*noblía$_3$), lässt sich nicht als Alterstufe auslegen (*noblez$_1$), gehört nicht einem kunstvoll erlesenen Wortschatz an (*noblez$_3$) und ist alles andere als ein hohler Begriff (*nobilidad). Dieses Wort hat einen einfachen Bedeutungsumfang (obj. menschliche Eigenschaft) und kann nur nobleza heissen. Ähnlich gibt und gab es zu liso nur lisura, zu tosco nur tosquedad, zu verde nur verdura (-or ist eine blosse Variante).

Anders liegt der Fall schon bei pobre, niño, viejo, die eine doppelte Auffassung zulassen: pobreza (teilnahmslos beurteilte menschliche Eigenschaft) — niñez, vejez (reine Feststellung des Lebensalters) — niñería (aktivische, nicht gerade angenehme Äusserung des kindlichen Zuges). Da die Unterscheidung hier nur perspektivisch ist, sind pobredad und vejedad als vom selteneren Standpunkt aus gerechtfertigte Abarten im Nsp. ausgeschaltet worden, ein Schicksal, dem das dank der betonteren Aktivierung (Spitzer, ZRPh LI, S. 70 ff.) und näherliegenden Konkretisierung (»Streich») abseitstehenden niñería entronnen ist. Einige Beispiele für reichere Zersplitterung:

A) flojo: 1. schlaff (depreziativ), daher flojedad nach asp. cortedad, febledad, desnudedad . . . 2. weichlich (Wahrnehmung), daher flojura nach blandura, lisura, tercura . . . 3. schwach (krankhaft), daher flojera nach friera, manquera, ronquera, ruinera . .

B) grande: 1. gross (räumlich), daher im ältesten Spanisch grandez wie altez, anchez, longuez . . . 2. dass. später grandura nach espesura, hondura, longura . . . 3. erhaben (seelisch), daher grandeza nach franqueza, nobleza, vileza . . . 4. grosstuerisch (affektisch), daher grandía nach fanfarronía, follía, vallitanía . . .

C) seco: 1. der Eindruck auf den Tastsinn: daher secura nach blandura, mollura, reciura . . . 2. der gleiche Tatbestand unter Hervorhebung der Unannehmlichkeit (span. Klima!): sequedad nach broznedad, chatedad, ceguedad . . . 3. das Ereignis der Dürre: daher sequía nach ardentía, calmía . . oder aber postverbales seca.

D) bermejo: 1. nüchterne Nennung der Farbe: daher bermejura nach angestammtem blancura, negrura, verdura . . . 2. fremdartiger Purpurglanz, für den erst die italienische Malerei die Augen geöffnet hat, daher bermejez nach amarillez, domestiquez, palidez (ab 1450) . . . 3. boshafter Streich eines »Rothaarigen»: bermejía nach cobardía, villanía . . .

E) magro: 1. dünn (dimensional): magrura nach altura,

anchura, largura ... 2. dass., als menschliche Eigenschaft betrachtet: magreza nach belleza, pobreza, riqueza ... 3. krankhaft hager, vom Arzt aus gesehen, daher magrez nach calvez, mudez, sordez ... — Für die Umkehrung grueso gibt das Wtb. d. Akd. gar sieben Ableitungen an: -edad, -ez, -eza, -icie, idad, -or, -ura!

F) bobo: 1. bobura nach locura, travesura; 2. bobería nach niñería, tontería; 3. bobera nach cojera, sordera; 4. bobedad nach necedad, sosedad ... usw. usw.

Es ist für die indoeuropäischen Sprachen bezeichnend, dass die Bedeutung dem primären Grundwort keine sinnerfüllte Form aufdrängen kann, sondern erst der Ableitung. Bei einer Wortklasse wie dem Adjektiv, das — im Gegensatz etwa zum Verb — von der Syntax her kaum einen Einblick in die Geheimkammern seiner inneren Schichtung und Faserung gewährt, muss man sich mit dem behelfen, was auf dem Umweg über die Wortbildung durchschimmert: um so wertvoller die Untersuchung der Eigenschafts*begriffe*. - Anders z.B. im semitischen Sprachtypus, wo ja durch die Verteilung der Vokale oder Verdoppelung des mittleren Wurzelkonsonanten das Adjektiv selbst seine Zugehörigkeit zu einer bestimmten Bedeutungsreihe bekundet. So bezeichnen im Hebräischen eine körperliche *Missbildung*: 'iwwer = blind, pisse(a)ḥ = lahm, 'iqqeš = krumm, 'illem = stumm, gibben = bucklig, giddem = einarmig, kippe(a)ḥ = riesengross, ḥigger = lahm, ḥereš (statt *ḥirreš) = taub — und nun auch umgekehrt piqqe(a)ḥ = sehend (»Analogie gegen Reihenbildung»), die also der Gruppe entsprächen, die im Spanischen -era annimmt. Eine ähnliche Einmütigkeit herrscht bei *Farben*: ṣāḥor = weiss, 'ādhom = rot, šāḥor = schwarz, šāḥom = braun, kāḥol = blau, kāthom = gelb, ṣāhobh = golden, jāroq = grün. Den Werdegang einer Reihe glaubt man zu erkennen, wenn man einen Typus ursprünglich neutraler Färbung, der zum intransitiven Verb gehört und Wörter wie »sorglos, freudig, rein, reif, schwer, fett» mit umfasst, sich vor unseren Augen auf den Ausdruck

von *Mängeln* spezialisieren sieht: ābhel = traurig, 'āšem = schuldig, bāṭel = müssig, zāqen = alt, ḥādhel = aufhörend, ḥāneph = ruchlos, ḥāser = ermangelnd, ḥārebh = wüst, ṭāme' = unrein, jābheš = trocken, dürr, jāghe(a) = müde, jāḥeph = barfuss, jāre' = ängstlich, 'ājeph = müde, 'āmel = mühsam, 'āṣel = faul, 'ārel = unbeschnitten, ṣāme' = durstig, qāṣer = kurz, šākhe(a)ḥ = vergessend, šāmem = wüst usw., die das Altspanische dem -edad zugesprochen hätte, vgl. cansedad, cortedad, desnudedad, pobredad, sequedad, suziedad, vegedad . . . Wieder eine andere Wortform, die *sinnlich* wahrnehmbare Eigenschaften bevorzugt, könnte ausgezeichnet zu unserem -ura$_1$ passen: laḥ = feucht, qar = kalt, ḥam = heiss, qal = leicht, daq = dünn, ṣar = eng, zakh = klar, gas = roh, rakh = weich, rabh = gross, viel . . . So schärft die Beschäftigung mit scheinbar abseitsliegenden Sprachen, die sich zudem anderer Mittel bedienen, doch das Auge für nur virtuell im Spanischen vorhandene, durch die Ableitung aktualisierte Unterschiede.

12. Die hier geschilderte Spaltung erfährt insofern eine Einschränkung, als den Schöpfern des jeweiligen Wortes die besondere Bedeutungs »facette» noch vorschwebt, den weiteren Verwendern aber das Gefühl dafür leicht abgeht. Gargantez bedeutet ursprünglich »Übersättigtsein», garganteria (BAE 51, S. 101 b, 104 b) die »Esssucht», es stehen sich eine mediale und eine aktivische Vorstellung gegenüber, aber die gleichen syntaktischen Färbungen, die die Kraft besassen, bei der Entstehung der Bildungen mitzusprechen, wirken nicht nachhaltig genug, als dass sich nicht Übergänge finden liessen und damit schliesslich die Vielfältigkeit der Suffigierung erübrigen könnte. Es wäre also unsinnig, im durchschnittlichen Altspanisch des Zeitraums 1250—1400 noch zwischen pobredad und pobreza, vejedad und vejez, firmedumbre und firmeza, torpedad und torpeza (Sem Tob 142) unterscheiden zu wollen, wo sogar alteza und altura trotz echter semantischer Doppelung des Wortes ineinandergreifen. Erst diese Verwischung der Grenzen

zwischen den einzelnen Ableitungen rechtfertigt das Vorgehen der klassischen Zeit, die kurzerhand die überflüssig gewordenen »Nebenformen» strich, oder aber wie bei alto die beiden innerlich begründeten Bildungen folgerichtig für immer auseinanderzerrte.

Selbst ein so ausgeglichener Text wie die Castigos e Documentos del Rey D. Sancho (BAE 51): reiflich überdacht, unter Verwertung bester lateinischer Vorlagen verfasst, in Prosa niedergeschrieben — zeigt, wie wahllos der gleiche Verfasser trotz unveränderter Bedeutung zu verschiedenen Ableitungen greift, so als ob in dieser Abwechslung eine Eleganz des Stiles läge:

1. a) e la tu lanza sea *firmeza* e fortaleza de corazon (88 a); vgl. 102 a, 113 b, 171 b; b) este zapato era llamado *firmedumbre*, e en el pie siniestro tenie otro . . ., el cual era llamado asosegamiento (112 a).

2. a) los tus pies sean armados de *homilldanza* (88 a); b) reduciendo las mujeres fieles a *omilldat* (97 a); vgl. 99 b, 186 a, 190 b.

3. a) el sol resplandesce en las *altezas* del cielo (97 a); b) seran tales que de vida baja . . . te suban a la *altura* del cielo (100 a).

4. a) con deseo de castidat e *limpieza* (97 a); vgl. 111 b, 136 b, 193 b, 196 b; b) el cual es de castidat e de *limpiedumbre* (111 a).

5. a) por ende en este logar tome *egualeza* con Dios (130 a); b) la sanidat que esta en *igualanza* de los humores (138 a), vgl. 214 a; c) por honra e por riqueza . . . sale de *igualdat* e de cordura (165 b), vgl. 201 b, 214 a.

6. a) la su vida toda es llena de *amargura* (140 b), vgl. 170a, 185 b; b) paresce despues que lo bebe el *amargor* (152 b).

7. a) conoscer la *naturaleza* de las piedras (121 b), vgl. 203 b; b) que escodriñasen las *naturas* de todas las animalias . . . buscar las *naturas* de todas las cosas (153 a), vgl. 187 b.

8. a) non rescibie *amistanza* de ligero (118 a); vgl. 134 b,

152 b, 159 a, 186 a . . . b) non son todos iguales en *amistad* nin en bondat (157 a); vgl. 158 a, 159 a, 160 b, 167 b . . .

9. a) las veces usar de justicia, e a las veces de *manseza* (160 a); b) *mansedumbre* es virtud medianera entre la saña . . . e entre el contrario de la saña (159 a), vgl. 159 b, 160 a, 188 a, 193 b, 195 a.

10. a) muy pesada me es la *pobreza* (172 a), vgl. 179 b, 180 a, 185 b, 216 a; b) mujer muy fermosa e muy niña, mal vestida con *pobredat* (163 a).

11. a) hay otro (sc. parentesco) espiritual que se llama compadradgo e *cuñadez* (213 a); b) et el *cuñaderio* es en muchas maneras (ibd.).

12. a) *enemistanza* non es cosa sinon malquerencia de alguno (195 b); nasce de la *enemistad* e de la discordia (ibd.), vgl. 211 a.

13. a) a solepnidat del matrimonio e a reverencia e a *seguridat* (207 a); e esto se face por mayor *segurança* (ibd.).

Solcher Fälle liessen sich im älteren Schrifttum Dutzende aufzählen, von rictad / riqueza im Cantar; crueldad, -eza / braveza, -ura / vejez, -edad in der Pr. Crónica über ufanía, -idad im Conde Lucanor zu gravedad, -eza / estrañedad, -eza bei Boscán. N i c h t hierher gehört die Ausscheidung zwischen der gelehrten und volkstümlichen Form des gleichen Elements, z.B. bei Berceo: sanedat (Laur. 47) und sanidat (Dom. 76), claredat (Loores 51) und claridat (Mil. 59) oder -tud / -dumbre, -or / -ura im 15. Jh., noch die zwischen dem genuinen und dem fremden Suffix (z.B. blandura, -eza zur Zeit der Renaissance).

13. Bisher wurde die Betrachtung geflissentlich von einem ausserzeitlichen Standpunkt aus geführt, um zunächst die virtuellen Möglichkeiten der Ableitung zu überblicken. Der Grad ihrer A k t i v i e r u n g hängt davon ab, ob die Schriftsprache auf der gegebenen Entwicklungsstufe einem eher losen oder straffen Gefüge zustrebt, so zwar, dass er mit dem ersteren wächst, mit dem letzteren abnimmt. Das Altromanische ging mit dem überlieferten Material frei um, es litt auch an keinen

Hemmungen, wenn es auf Grund einer neuerfahrenen Bedeutungsnüance besten- oder unter dem Zwang eines widerspenstigen Reimes schlimmstenfalls galt, ein neues, genauer: noch ungebrauchtes Wort zu wagen, da es ja nicht um eine Erfindung ging, sondern um die blosse Wahrnehmung und Weckung eines an sich schon in der Sprache schlummernden Gebildes. Anders war die Einstellung der klassischen Zeit, wenn auch in Spanien milder als ein Jahrhundert später in Frankreich: jeder rohen Bereicherung des Wortschatzes um eine lexikalische Einheit ist die zartere innere Spaltung, die allerfeinste Verästelung der Bedeutungen, die geistreiche Übertragung der Bilder, deren heimliches Mitschwingen der Sprache erst ihren Glanz verleiht, entschieden vorzuziehn. Die kühnste Folgerung aus dieser Einstellung ist z.B. der zeitweilige Ersatz der Suffigierung schlechthin durch den inneren Wortklassenwandel im Französischen. Im Spanischen macht sie sich durch die angedeutete Bedeutungsverzweigung der einen Ableitung bemerkbar. Man lese im Dicc. Hist. nach, wie agudeza, asp. nur »Scharfsinn», im 15. Jh. dazu übergeht, auch die Schärfe der Schneide, dann, besonders bei Angeles, die des Blickes, des Gehörs, des Geruchs zu bezeichnen; bei Tostado (um 1450) für »Reiz» einspringt, um 1600 gar die »Schnellbeschwingtheit der Adler, in der Pícara Justina und bei Moreto das »Witzwort», unter der Feder des Historikers Cobo den »herben Geschmack», bei Villarroel schliesslich die »Lebendigkeit der Farbe» bedeutet, d.h. nach und nach die Vertretung aller Abstufungen des Grundworts übernimmt. — Oder aspereza, asp. nur »Unebenheit» des Bodens oder »Härte» der Leiden, wandelt sich bei Rodríguez de la Cámara und in der Chronik des Alvarez Luna zu »Rauhheit, Harschheit», wird von Angeles, Cobo und Villegas als »Herbheit» ausgedeutet, vom gleichen Mystiker auf die »Heiserkeit» des Klangs und von da später auf ein dem Auge »Missgefälliges» übertragen, gibt von 1500 bis 1800 »intemperies», also allerlei Unbilden des Wetters, Klimas, der See wieder, wird von den Klassikern für

»Strenge, Unwirschheit» vorgezogen (Cr. A. Luna, Sigüenza, Angeles, Sta. Teresa, Cervantes, Lope, Luis de Granada . . .), entspricht gelegentlich dem »Schlachtgetümmel» (Ercilla). — Hätte das Altspanische eine so reiche Skala von Schattierungen festhalten müssen, so würde es etwa la *asperura del tacto, la *aspereza del alma, la *asperedumbre de la pena, la *aspería de la batalla, de la mar, la *asperidad a la vista hervorgebracht und zunächst auch auseinandergehalten haben, bis sie sich später allerdings wohl vermengt hätten (ein Teil dieser Formen ist tatsächlich bezeugt, s. Dicc. Hist.). Die ältere und die jüngere, die mittelalterliche und die klassische Sprachform unterscheiden sich demnach so, wie etwa Pflanze und Tier in bezug auf die Atmung: beide brauchen für die Erfassung der nötigen Stoffe aus der Luft eine möglichst weite Oberfläche, aber während der Baum sein Blätterwerk nach aussen spannt, erreicht der tierische Organismus die gleiche Dehnung durch die winzigen Krümmungen, Windungen und Faserungen der Lunge, das Wachstum geht nach innen. So löst auch im sprachlichen Bereich die numerische Zunahme an Ableitungen auf der Stufe der naiven Sprachschöpfung der ungleich klügere Ausbau eines Wunderwerks von inneren Färbungen ab. Und in der Wissenschaft tritt im gleichen Augenblick die Morphologie ihre Rechte an die Semantik ab.

14. Zu einer vollendeten Ausscheidung der Suffixe hat es allerdings das Spanische noch nicht gebracht. Immerhin ist in der zweckhaften Schriftsprache (Zeitungsberichte, Briefe) nahezu der Stand der Eindeutigkeit erreicht, während die künstlerische Sprache einer solchen Verarmung entgegenarbeitet. Wer die Lust an der Wortschöpfung (aquendidad, humanación, insostenibilidad, vagabundez) oder Worterneuerung (maleza, licitud) bei Unamuno, die liebevolle Kleinmalerei, das Einfühlungsvermögen in ältere Stile und die unerbittliche Suche nach dem »mot juste» bei Azorín einmal verfolgt hat, wird es diesen Künstlern nicht verdenken, wenn sie — diesmal aber bewusst und fein nüancierend — jenen Suffix-

»reichtum» heraufbeschwören, der bei ihren altspanischen Vorgängern eher von einer Unbeholfenheit des Schreibenden, einer Unausgereiftheit der Sprache zeugte. — Eine kleine Auslese solcher Schwankungen: von dem gut halben Hundert Fälle einer Zwitterstellung zwischen -ez und -eza hat sich bis heute *altivez* neben *altiveza* erhalten (Dicc. Hist.), von denen das erstere ein klein wenig erlesener klingen dürfte. — Neben dem geläufigen *infinidad* beliebt es dem ungekrönten Herrscher von Salamanca *infinitud* (Sentim. Trág. 103) als betont philosophischen Begriff zu gebrauchen. — Allgemein üblich sind *ceguedad* und *cequera*; seltener dürfte: yo quise ver tu *manquedad* en varo vorkommen (A. Machado Nuevas P. 183) statt *manquera*. — Obwohl nsp. *s*utileza statt früherem sotileza der abstrakten Verwendung genügend Rechnung zu tragen scheint, befriedigt »una *sutileza* de la doctrina del honor» nicht jedermanns Geschmack, denn Benavente sagt stattdessen: *sutilidades* de crítica. — Obwohl das Gefühl dafür, dass -ía die »relative Stellung» wiedergibt, durchaus wach ist, Rubén Darío z.B. die aurea mediocritas trefflich als »medianía horaciana» (Obras II, 118) kennzeichnet und nicht medianeza nach Art der Renaissancedichter, verabscheut Azorín cercanía als zu real (»Umgebung»), wenn er den reinen Begriff der Nähe, des Naheseins sublimiert: extraña sensación de *cercanidad* (Da. Inés 32). — Nicht deckungsgleich sind fosco und hosco: daher — las estrellas titilean en la *foscura* (»im Dunkeln») — la severidad y *hosquedad* (»mürrisches Wesen») castellana (Al Margen de los Clásicos 54, 159). — *Fineza* bedeutet mehr die Zartheit, *finura* den sprühenden Witz: el lenguaje de la finura es para él poco más que griego (Larra). — *Ñoñez* (Unamuno, Castic. 27) deutet mehr einen Zustand an, *ñoñería* (Baroja, Silv. Parad. 244) dessen Auswirkung. — Für »Zartheit» ist nur noch *ternura* zulässig, einem Mädchen lässt Baroja »los tesoros de ternura» anmerken, die es in seiner Seele birgt, während *terneza* mehr »Zärtelei» ausdrückt: arrullaban sus ternezas dos nevadas palomas (R. Darío, Obras II, 153). — Dass im 17. Jh. rustiquez

mehr die barocke, rusticidad die klassizistische Strömung vertraten, leuchtet ein; aber welcher Sprachfremde vermöchte es zu entscheiden, ob wirklich der Wissenschaftler T. Navarro Tomás (Garcilaso-Ausgabe, S. 50) sich für: *rusticidad* de la vida pastoril im Gegensatz zum: sencilla *rustiquez* des Dichters Juan Valera (Juanita la Larga, S. 235) nur deshalb entschied, weil Ausdrücke wie: comicidad, historicidad, tonicidad, plasticidad eher dem Wortschatz der Gelehrten angehören? Und was soll man erst dazu sagen, dass Azorín unbedenklich *esquivez* und *esquividad* nebeneinander verwendet (Al Margen de los Clásicos 88, 178)? — Als Begriff und Lehre stehen sich gegenüber *misticidad* (Baroja, Cam. Perfección 81) und *misticismo*, doch dürften sie sich stark berühren. — Den Wörtern auf -ble kann bisweilen ein poetischer Zauber anhaften, die Ableitungen auf -bilidad zerstören aber durch ihre Trockenheit jede Stimmung, werden also möglichst im Verse gemieden, nötigenfalls schweren Herzens aufgenommen: una eterna primavera, una *apacibilidad* constante (Silva, Poesías 24). So geben die Wtb. als gangbarste Bildung auch *terribilidad* an, aber man kann es R. Darío nachfühlen, wenn er, gestützt auf den Sprachgebrauch des goldenen Zeitalters, das kräftigere *terribleza* (II, 79) vorzieht. - Obwohl claro zwei objektive Schattierungen (1. logisch klar, 2. hell) hat, verfügt die Sprache seltsamerweise nur über die eine Ableitung *claridad*; um wieviel verständlicher sind doch die Verhältnisse im Portugiesischen, das clareza, claridade und ein zum durchaus geläufigen nítido gehöriges nitidez = netteté einsetzen kann! Wer den Mangel an einem echten Wort für »Helle» fühlt, sind die Dichter; und so findet sich bei A. Machado »ferreo *claror* del campamento» (Poesías 257), bei Azorín gar das weibliche »en una vaga *claror* el día cediendo a la noche» ein (Da. Inés 114, vgl. auch 21). - Von »*dulcedumbre* de madre» neben »el *dulzor* que tiene en la mirada» und »su *dulzura* infinita» bei G. Mistral (Desol. 120, 222, 290) war schon die Rede. — Darío's: la *crudez* del próximo invierno (III, 9) gegenüber sonstigem *crudeza* entspricht dem Wunsch, -eza allem Nicht-

belebten vorzuenthalten. Das Verhältnis falsedad / -ía, certeza / -idumbre (Dicc. Hist.) ist allgemein bekannt.

15. Auch der Zahl der Silben und der Tonstelle des Suffixes kommt eine Bedeutung zu: die volkstümliche Sprache versucht hier, die Unebenheiten auszugleichen, die gelehrte, jede Abweichung auszuwerten, zufällige Gegebenheiten zu künstlerischen Mitteln wirkungsvoll zu erhöhen. Für das ältere mag das asp. -dança zeugen, das man nicht als belanglose Kreuzung von -dad und -ança buchen sollte. Gewiss waren solche Verschmelzungen nichts Ungewöhnliches, insbesondere traten sie ein, wenn zwei Suffixe gleichberechtigt waren (z.B. frío + ura = äusserer Reiz der Kälte, frío + $ía_3$ = Kälteperiode, Ergebnis: friuría im Libro de buen amor) oder man ein überliefertes, mittlerweile durch die Erstarrung der Reihen unpassend gewordenes Suffix eher durch eine weitere Suffigierung zu entkräften als ganz zu tilgen wagte (derechura + ía = derechuría, Sto. Domingo 505) oder schliesslich sich von der Nominal- und Verbalform des gleichen Stammes miteinemmal zwei Ableitungsmöglichkeiten aufdrängten (omillar — omillanza; omil — omildad; Ergebnis: omil(l)danza). War aber einmal das neue Element gewonnen, so durfte es einen neuen Dienst versehen: stimmten doch, abgesehen vom damals seltenen -ez, die meisten Adjektivabstrakta im paroxytonischen Aufbau überein: -eza, -ía, -miento, -umbre, -ura. Ihnen gegenüber stand für sich allein das oxytonische -dad. Da dieses in Spanien früh beheimatete im 12. Jh. schon recht verbraucht und verblasst war, jene sich z.T. erst unter französischem und provenzalischem Einfluss voll entfalteten (avoleza, laideza, folía, ardimiento), mochte man gerade damals die Neigung verspürt haben, nun -dad auf dem Umweg über -danza den übrigen, beliebteren Suffixen ebenso r h y t h m i s c h anzugleichen, wie man im Altromanischen zeitweise bestrebt war, das -or g e s c h l e c h t l i c h den parallelen Formantia zu nähern (la calor, la color, la olor . . .). Aus dieser Bestrebung werden verständlich: amistanza (Rimado 894), deslealtanza (Cantar

1131), enemistanza (Castigos, BAE 51, S. 195 b), maldanza (Enxemplos, BAE 51, S. 451 b), omildanza (Cantar 2098), viltanza (Sto. Domingo 29) u.a. Die Tendenz ist ebensowenig durchgedrungen wie der Geschlechtswechsel bei -or, obwohl viele Fälle wie alegranza (Rimado 766), estremanza (Pr. Cr. G. § 558), igualanza und danach desigualanza (Rimado 1759, 1165), (a)longanza (Sto. Domingo 133, 428), melloranza (Alexandre P 1597), seguranza (S. Millán 199, vgl. BAE 51, S. 171 b—172 b), semejanza (Sacrificio 132) vermittelnd hätten wirken können, da sie sich, obwohl deverbal, auch zu den Adjektiven beziehen liessen.

Im übrigen hat -antia seinen ursprünglichen Wert, zu zuständlichen Verben in enger Zusammenarbeit mit dem Präsenspartizip Begriffe zu bilden (croyance, jouance, nuisance, croissance, plaisance, accoutumance, Hist. Frz. Gr. II § 123 f.) im Altromanischen aufgegeben und ist im Spanischen wohl noch weniger von anderen abstrakten Suffixen unterscheidbar als anderswo, was mit der Verkümmerung von -ante zusammenhängen muss. Dabei überraschen weniger Ableitungen zu punktuellen Intransitiva wie arribanza, vgl. afrz. cheance, die sich als Umkehrung zum Typus sp. fincanza, it. stanza erklären lassen, als solche zum transitiven Verb, was ein ziemliches Einerlei mit -miento oder den Postverbalia zu schliessen zwingt, z.B. heredanza, matanza, ondranza, perdonanza, poblanza, probanza, venganza neben besserem heredamiento, ondra, perdon, puebla, prueba usw. Eine kleine Zusammenstellung mag die Buntheit der Belege und das Versagen aller syntaktischen Kriterien bei ihrer Beurteilung vor Augen führen:

Cantar: arribanza, dubdanza, esperanza, fincanza, heredanza, matanza, ondranza (Vers 547, 633, 525, 597, 492, 2538. 1640);

Sacrificio: pitanza, remembranza, significanza (Str. 194, 194, 18); Duelo: privanza (44); Domingo: noianza, tardanza (133); Milagros: bien andanza, ficanza (746, 18);

Prim. Crón. Gen.: adevinanza, alabanza, bienparanza, demostranza, erranza, ensennanza, fianza, malandanza, malestanza, olvidanza, omillanza, poblanza, venganza (§§ 412, 4, 644, 314, 403, 4, 59, 32, 97. Prol., 663, 9, 4); Fernán González: amparanza, moranza (Str. 587);

Caballero Zifar: crianza (S. 2);

Castigos e Documentos: concordanza, desalabanza, desesperanza, ordenanza, perdonanza, probanza, sobejanza, sobrepujanza (BAE 51, S. 160 a, 191 b, 137 b, 133 a, 127 a, 126 a, 199 a, 196 a);

Rimado de Palacio (II): folganza, governanza, tempranza, tribulanza (Str. 1498, 903, 376, 888);

Libro de los Enxemplos, BAE 51: aseguranza (S. 515 b).

Die eingehende Besprechung des Suffixes wäre nur in einer Abhandlung über die Verbalabstrakta am Platze; aber ein Hinweis auf -anza als Beispiel einer Suffix e n t w e r t u n g ist um so nötiger gewesen, als dieses Element noch einmal unsere Wege kreuzen wird, wieder im Zusammenhang mit dem rhytmischen Ausgleich einer Gruppe von Formantia (diesmal im Französischen), aber nunmehr mit einem sicheren Stilgefühl gehandhabt.

16. Für die künstliche Wiederbelebung und Ausgestaltung eines sprachlichen Relikts bietet sp. -ez, das im 16. und 17. Jh. seine schönsten Blüten trieb, ein erstaunliches Beispiel. Indem die gezierten Dichter und Kanzelredner allgemein übliche Formen wie entereza, largueza, presteza, viveza durch solche auf -ez ersetzten, wollten sie nicht nur allgemein den Hörer überraschen und befremden, ihm den Weg des Verständnisses verbauen oder zumindest erschweren, um dann das vollendete Begriffen-haben seinerseits als um so köstlicheren Besitz geschätzt zu wissen, sondern das Kurze, Abgehackte, Stichartige des ohnehin damals noch seltenen Ausgangs, also die diesmal hartnäckig erstrebte A b k e h r vom sonstigen paroxytonischen -eza, -ía, -umbre, -ura . . . entsprach genau der wunderlichen Überspitzung, Pointierung des Conceptismo. — Die gegenteilige

Erscheinung (auf anderem Gebiet) lässt sich auf Grund des von Al. François, Suffixe littéraire -ance, Vox Romanica IV, 20—34, gesammelten Stoffes vornehmen. Mit überreichen Belegen weist er nach, wie der rückwärts gerichtete Blick des ausgehenden 18. Jh. fast aufgegebene Bildungen wie accointance, accoutumance, désespérance, souvenance . . . am Leben erhält, zugleich die in der Logik befangenen Grammatiker den Wert des Dauernden, Wesenden im Suffix entdecken, Chateaubriand compatissance, déplaisance, luisance, unisonance . . . Balzac fécondance, signifiance beisteuern, Baudelaire correspondance, B. d'Aurevilly fulgurance und rutilance, Gautier attirance, Flaubert assouvissance, die Goncourts bruyance, entrance, anhélance zu Ehren bringen, Paul Adam allein atténuance, énervance, navrance, ondulance, regrettance, tremblance, vibrance . . . befürwortet, F. Poictevin mit allance, errance, ondoyance, radiance, Souza mit apercevance, scintillance, Gide mit plaisance, reluctance, remémorance, vagabondance überraschen, während die Kritiker der Jahrhundertwende ambiance und voyance, Montherlant ennuyance, Proust alternance, luxuriance, survivance, zeitgenössische Zeitungen militance (1938) einführen.

Soweit der Verfasser — der bei allem Reichtum der Quellen scheinbar doch zögert, die naheliegenden Folgerungen mit einiger Schärfe zu ziehn. Wohl betont er die Vorliebe gerade der Romantiker und Symbolisten, also jener Wortkünstler, die sich am stärksten vom Gehör leiten lassen, für das wiedererstandene -ance und erwähnt die Zurückhaltung der mehr malerisch eingestellten Dichter; auch wird ein wertvolles Selbstzeugnis eines einflussreichen »décadent» angeführt: -ance marque particulièrement une atténuation du sens primitif, qui devient alors moins déterminé, plus vague, et se nuance d'un recul . . . *Lueur*, c'est l'effet direct d'une flamme, *luisance* sera un reflet de flamme dans un panneau verni, dans la nacre humide de l'œil, dans le froncis d'une sombre et soyeuse étoffe, etc., la syllabe -ance produisant l'illusion sonore des dernières

vibrations d'une corde harmonique au moment où elle va cesser de bruire . . . (S. 27/28). — Anstatt den hier festgehaltenen Augenblickseindruck zu unterbauen, sieht man freilich den Schüler Brunots bei diesen Worten eines Dichters, der sich ohne weiteres das Gebiet der Spracherklärung zu betreten vermisst, ein wenig ungläubig lächeln. Vielleicht mit Unrecht. — Prüfen wir zunächst nach, welchen geläufigeren Wörtern denn die Schriftsteller durch ihre Schöpfungen überhaupt aus dem Wege gehen wollten: (dé)plaisir, repentir, souvenir . . . erreur, lueur . . . compassion, apparition, signification . . . ondoiement, rayonnement, tremblement . . . désespoir, ennui, regret . . . Alle diese Verbalabstrakta haben das eine gemeinsam, dass sie oxytonisch sind, mit scharfem Ausgang; es haftet ihnen für das feinempfindliche Ohr etwas Schrilles, Grelles, Zuckendes an. Unter den übrigen und selteneren hat -age (usage, vagabondage) den nicht immer angebrachten Beigeschmack des Berufsmässigen, Werktätigen, und -ure sowie -ée bzw. -ie, lautlich zwar dumpf ausklingend, haben funktionell den Wert des Abgeschlossenen, ja Einmaligen (piqûre, entrée), der diesen Vorteil wieder aufhebt. Das paroxytonische -ance mit dem im Vokal zerfliessenden n und dem nachklingenden -e ist aber lautlich gedämpft u n d der Bedeutung nach zuständlich, langwährend, und das gestattet den Jüngern Baudelaires und Rimbauds, die gleiche Wirkung auch visuell aus ihm herauszufühlen (daher »Abstand, Milderung, Nachklang, Verschwommenheit»). Aber mit dieser Wirkung ist die Beliebtheit des -ance keineswegs erschöpfend erklärt, dessen Aufschwung sich ja nicht allein im Umkreis einer esoterischen Schule vollzogen hat: offenbar muss ein wirklicher B e d a r f an derlei Ableitungen geherrscht haben, und zwar nicht nur in Einzelfällen wie attirer, zu dem der Begriff »Anziehung» bislang überhaupt gefehlt hatte, sondern in einem breiteren Rahmen. — Nun hatte das Altromanische die Möglichkeit, ausser dem Postverbale, das entsprechend seiner knappsten Form den nackten Inhalt des Verbs ausdrückte, mittels des substantivierten Infinitivs den zeitlosen

oder auch durativen Verlauf einer Handlung anzudeuten, und eine Reihe von Schriftsprachen, z.B. das Italienische, Spanische und Portugiesische, haben die daraus entspringenden Möglichkeiten wahrgenommen und ausgebaut. Man überzeuge sich, mit welcher Meisterschaft ein Juan Ramón Jiménez den Hörer z w i n g t, den Ewigkeitswert eines augenblicklichen Erlebnisses auszukosten, indem er ihn in das Dämmern, Strahlen, Blühen so tief hineinversenkt, dass diesem jedes Gefühl für eine zeitliche oder räumliche Begrenzung des Geschehens verlorengeht: es más claro el *ondear* de las mieses . . . es un *transparentarse* de fuentes y de manos . . . engarza el alba en un *gorjear* bendito . . . abre a los horizontes infinitos un *florecer* espiritual de lumbres . . . de tanto *caminar* por los alcores . . . tu *reír* suena, fino, muy cerca . . . eterno *amanecer* de frío y de disgusto . . . van y vienen en un eterno *conocerse* . . . no era mas que un vago *existir* de luz . . . en un *huir* sin termino . . . el *mirar* complacido de lo eterno . . . y es un *ahogarme* suave . . . que *vivir* divino de flor sin tallo y sin raíz (Poesías Escogidas).

- Das Französische hingegen hat dieses Mittel aufgegeben, da es nach Bally (Linguistique) eine wesentlich statische Sprache darstellt, und zwar scheint dieser Verzicht mit dem Fortfall umschriebener Zeiten und anderer Mittel zur Hervorkehrung der Aktionsarten in Zusammenhang zu stehen; gewisse Relikte (le rire, le sourire, le plaisir, le loisir, le repentir, le souvenir, le souper) bleiben bestehen, aber es fehlt ihnen jede syntaktische Färbung, zumal andere Ableitungen, gegen die sie sich hätten abheben können, nicht mehr danebenstehen. — Da aber nach einem anderen Ausspruch des gleichen Bally (Stylistique) gewisse Begriffsreihen und Fügungen im heutigen Schrifttum ganz Europa durchwandern, um in jeder Einzelsprache mit den ihr gemässen Mitteln zum Ausdruck zu kommen, haben auch die schöpferischsten Köpfe Frankreichs ihr Idiom nach einem Ausweg abgetastet, um etwa dem sp. »el temblar, el vibrar, el brillar», dem dtsch. »ein Strahlen, ein Kräuseln, ein Wogen, ein Schauen, ein Irren», dem engl. »the roaming, surviving, glim-

mering» (die ja etwas ganz anderes bedeuten als el temblor, la vibracion, el brillo / eine Bestrahlung, ein Gekräusel, ein Irrtum / the survival, the glimmer) etwas Ebenbürtiges zur Seite zu stellen. Dieses durative, imperfektivische, dämpfende, nötigenfalls Momentanes zu Progressivem zerdehnende (allance, entrance) Verbalabstraktum, zugleich ein wirksamer Ersatz für den verlorengegangenen selbständigen Infinitiv, ist eben das neue -ance.

17. Es kann hier nicht der Ort sein, auf weitere sich aus dem Suffixreichtum der Abstrakta für den Sprachkünstler ergebende Möglichkeiten einzugehen, ein Problem, dessen Ergibigkeit nicht voll erkannt ist, denn wenn schon ein Stilist sein Augenmerk auf die Wortbildung gerichtet hat, dann allenfalls auf deren hochaffektische Äusserungen — all die wunderlichen Verirrungen der querköpfigsten Sonderlinge unter den Dichtern. Aber lädt hier nicht jede Sprache zum Nachdenken über viel wesentlichere Dinge als solche Randerscheinungen? Die russischen Dichter der Jahrhundertwende, wie ihre westlichen Gefährten gleichermassen besorgt um die Ausnutzung jeder Silbe im Vers wie um die Entfernung alles dessen, was ans Begriffliche und Denkrichtige erinnern könnte, und um die Rückkehr zu den ursprünglichen, wurzelhaften Kräften der Sprache, beschliessen, den altertümlichen, stammbetonten Adjektivabstrakta gegenüber den längst eingebürgerten, suffixbetonten den Vorzug zu geben: dal′ = Weite, glub′ = Tiefe, šir′ = Breite, vys′ = Höhe, glad′ = Glätte, tiš = Stille statt sonstiger glubiná, tišiná, vysotá, gládkost′ . . . Dadurch, dass das formelle Element hier kaum merklich ist (da es einzig in der Erweichung des letzten Stammkonsonanten besteht), kann das ganze Gewicht auf die Eigenschaft selbst als Trägerin der Stimmung verlegt werden. So erreicht eine suffixreiche Sprache dasselbe, was eine an Baumaterial ärmere, aber um so biegsamere: das Französische auf Verlangen der gleichen Kunstströmung durch den Wortklassenwechsel erzielt (le nu du mur, le joli de ce visage, un lointain opaque, un flou de flocons, des

mats de velours, l'aigu de sa voix, le vif des couleurs). — Und es ist kein Zufall, dass gerade Goethe und die Romantiker die entsprechende Bildung im Deutschen nach besten Kräften gefördert haben (Dünne, Bläue, Schöne, Fäule, Süsse, Trübe, Feuchte, Schräge, Weiche, Wilde, Zärte, Träge, Finstere, Runde, Bräune, Trockne, Weisse . . . s. H. Paul, Deutsche Wortbildungslehre). — Als es, umgekehrt, den alfonsinischen Klerikern darum ging, ihrer bisher »wildwachsenden» Sprache den Stempel der Buchweisheit und Gelehrsamkeit aufzudrücken, wurde dem schwerfälligsten, betont begrifflichen unter den Suffixen für Verbalabstrakta, nämlich -miento, gewaltsam ein Übergewicht verliehen, vgl. in der Primera Crónica: abondamiento, anunciamiento, castigamiento, començamiento, desterramiento, desvergonçamiento, encantamiento, ensennamiento, escrivimiento, fuimiento, governamiento, mandamiento, mudamiento, perdimiento, prometimiento, tempramiento (§§ 217, Prol., 473, 118, 166, 172, 178, 317, 125, 196, 167, 405, Prol., 59, 117, 118) statt abondanza, anuncio, castigo, comienzo, destierro, desverguenza, encanto, ensennanza, escrito, fuida, govierno, mandado, mudanza, pérdida, promesa, tempranza, von denen doch die meisten dem Chronisten zu Gebote standen. — Genau umgekehrt verfahren wieder Goethe und die Romantiker, allen voran Heine, die eine feine Scheidung zwischen dem im Nhd. überhandnehmenden -ung, das sie für aktivische, terminative Verben gern übernehmen, und dem mit Unrecht vernachlässigten -nis bei zuständlichen, durativen Verben durchzuführen versuchen, daher Bedrängnis, Bedrohnis, Bedrücknis, Beklagnis, Bekümmernis, Besorgnis, Bestrebnis, Betrübnis, Empfindnis, Entbehrnis, Quälnis, Störnis, Unbehagnis, Vergrämnis, Verwirrnis, Verzagnis, Vorbedeutnis, Zagnis u.a., s. H. Paul, op. cit., eine durch seine Beziehbarkeit auf Verb und Adjektiv (Bitternis, Schlechtnis) wunderbares Mittel, dessen folgenschweres Fehlen im Romanischen uns noch beschäftigen soll. — Das Englische seinerseits steht immer am Kreuzweg und hat die Wahl zwischen den angestammten und

den eingeführten Formen. So ist das eine -ness kräftig genug, die Gesamtheit der lateinisch-romanischen Suffixe aufzuwiegen, und die Auseinandersetzung zwischen laxness / laxity, falseness / falsity, graveness / gravity, exactness / exactitude, das Gleichgewicht bei florid, fluid, limpid, livid, lucid . . . das Nebeneinander von efficaciousness / efficacy, enormousness / enormity, ferociousness / ferocity, furiousness / furiosity, graciousness / graciosity, loquatiousness / loquacity, luminousness / luminosity, vgl. auch fugitive — literal, material — lovable, measurable — masculine — grotesque, pleasant u.a. sowie die Eindeutigkeit der Entscheidung bei magnanimity, maturity — laboriousness, litigiousness, ludicrousness, massiveness, melodiousness, meritoriousness . . . könnten gerade im Licht der englischen Literaturgeschichte eine reizvolle Deutung erfahren, wobei in der neueren Zeit die Bildungen auf -ness wohl dann bevorzugt werden, wenn der Wert des Grundworts durchschimmern soll, also wieder als die stimmungsvolleren empfunden werden, den anderen aber die trocknere, strengere, rein begriffliche Färbung zukommt.

18. Während wir das Spanische deutlich bestrebt sahen, die echten Adjektiva bei der Abstrahierung in scharf gegliederte Reihen zu zerlegen, muss es wundernehmen, dass ein grundsätzlich so abgründiger Unterschied wie der zwischen Verb und Adjektiv, also zwei »Wortklassen», beim gleichen Vorgang merklich verblasst. Schuld daran trägt der Umstand, dass im Spanischen (und den verwandten Sprachen) ein lebendiges Begriffssuffix zum Verbaladjektiv fehlt. Der Tragweite dieser Lücke wird man erst bewusst, wenn man sich überlegt, welchen Reichtum dieses Mittel den hierin nicht benachteiligten Sprachen zuführt. Hunderte und aber Hunderte neuer Begriffe strömen auf diese Weise in den deutschen Wortschatz ein: Verlassenheit, Verlegenheit, Verliebtheit, Verlogenheit, Verlorenheit, Vernarrtheit, Verrücktheit, Verruchtheit, Verschlafenheit, Verschlagenheit, Verschlossenheit, Verschmähtheit, Verschmitztheit, Verschollenheit . . . und die

jüngste, freieste Handhabung der Sprache gestattet daneben die Note des Unvollendeten durch das »Vereinsamt-sein, Ergriffen-sein, Allem-irdischen-entrückt-sein» von Fall zu Fall noch ausdrücklicher anzuschlagen. Noch weiter wagt sich hier das Englische hinaus, dem allerdings zugutekommt, dass -ed seine ursprüngliche Funktion längst überschritten hat (»dogged» = grausam, störrisch, mürrisch; manysided = vielseitig, mealymouthed = glattzüngig nach dem Vorbild von free-spoken). Wie dem auch sei, verfügt die Sprache über volkstümliche Bildungen: drunkenness, forcedness, learnedness, wretchedness, wickedness; gelehrte Begriffe: discontentedness, disengagedness, dispersedness, disinterestedness, diseasedness; Zusammensetzungen (= dt. -igkeit): bare-facedness, base-mindedness, even-handedness, faint-heartedness, far-sightedness, light-mindedness; Ableitungen zum lat. -t- Partizip: disconsolateness, elaborateness, fortunateness / finiteness / erectness, expertness und kann so in ihrem System eine unmissverständliche Trennung gegenüber dem wirklichen Verbalabstrakt, dem Begriff des Handlungsvollzugs, durchführen: discontentment, disengagement, dispersion, elaboration, erection usw. — Auch das Russische, das sich ja viele Jahrhunderte später als seine Nach- barn ein dichtes Netz von Begriffswörtern erarbeiten musste und dem dabei seine urgesunde Wortschöpfungslust und die unverbrauchte Suffixfülle so gute Dienste leisteten, lässt es sich nicht nehmen vl'ubl'onnost' = Verliebtheit, napugannost' = Erschrockenheit, učonost' = Gelehrtheit, napyščennost' = Aufgeblasenheit, Schwulst, izmučennost' = Gequältsein, vostoržennost' = Begeistertsein, skrytnost' = Verschlossenheit, izyskannost' = Erlesenheit, ogol'onnost' = Entblösstsein, zakončennost' = Vollendetsein, isporčennost' – Verderbtheit, priv'azannost' = Anhänglichkeit, utončonnost' = Verfeinerung, ograničennost' = Beschränktheit, oduchotvor'ennost' = Vergeistigung, ustalost' = Ermüdung, otstalost' = Zurückgebliebenheit, vpalost' = Eingefallenheit (der Brust, der Backen) usw.

von den Begriffen der Handlung selbst (učenie = Lehre, ograničenie = Beschränkung . . .) zu e n t f e r n e n.

Anders im Spanischen, wo der Typus -adez (dejadez, honradez) erst spät dank italienischem Einfluss auftaucht, die früheren Bildungen (os*adía*, pes*adura*, podr*edumbre*) nur ganz vereinzelt zustandekamen, so dass in weitaus den meisten Fällen Ableitungen auf -miento, die Postverbalia und andere Verbalabstrakta die V e r t r e t u n g des Verbaladjektivs mit übernehmen mussten. Nun traf es sich, dass gerade das Spanische dazu ausersehen war — wahrscheinlich im Zusammenhang mit der beschränkten Brauchbarkeit des Präsenspartizips — eine gewaltige Ausdehnung der adjektivisch, qualitativ gebrauchten Bildungen auf -ado, -ido zu erfahren. Dazu gehört die bekannte Gruppe der imperfektivischen Intransitiva (Hanssen § 618) des Typus gavisus, tacitus: acordado, admirado, atrevido, callado, dormido, esforzado, florido, folgado, pesado . . . Daran schliesst sich eine Gruppe imperfektivischer Transitiva an, wo also den Verben ein höherer Grad an Aktivität zukommt, aber die unbegrenzte Dauer leicht die Handlung in eine Eigenschaft zerfliessen lässt: descreído = ungläubig, entendido = klug, mesurado = massvoll, razonado = vernünftig, sabido = erfahren, sufrido = geduldig. Dazu gesellen sich einige Partizipia zu perfektivischen Transitiva, wobei man übereinkommt, das Ergebnis der Handlung — nicht mehr deren Vollzug — als den neuen Zustand anzusehen (echado = liegend, erguido = stehend, sentado = sitzend, encendido = glühend — statt: hingeworfen, aufgerichtet, hingesetzt, entzündet), sich also der Vorgang abspielt, der schon anlässlich der Bedeutungsverschiebung von lat. tersura = Glättung zu sp. tersura = Glätte aufgefallen ist. Schliesslich werden im Spanischen, unabhängig von der verbalen Syntax, des öfteren Eigenschaften, die sonst als durchaus grundlegend, »primär» gelten, auf dem Umweg über das Verb ausgedrückt, vgl. unglücklich = cuitado, armselig = lazrado, feucht = mojado, erwachsen = eguado, mild = temprado, heilig = sagrado, wacker = valiado, müde=

cansado, ehrlich = honrado, zufrieden = pagado, zornig = irado, faul — podrido, hübsch = apuesto, golden = dorado usw. Das führte schon in ältester Zeit dazu, dass -ado (neben -al und -ero) einreihend gebraucht wurde, d.h. nach dem Vorbild von doble neben doblado von doblar nun auch gesagt wurde: en toda la doctrina maestro profundado; las befas de la gente moriscada (vgl. bautizada! — S. Millán, 22, 452). Heute ist -ado, ähnlich wie -ed im Englischen, aber in weit höherem Masse als -é im Frz. (Hist. Frz. Gr. §§ 141/2) übrigens ein ganz geläufiges denominales Suffix geworden, und zwar lässt sich ein einfacher Typus A unterscheiden: mano morena y acerada = stahlfarben (Galdós)-aceitunado = olivenbraun-ojos almendrados = Mandelaugen (Darío)-avellanado rostro =runzlig (Galdós)-pelos azafranados = safranfarbig (Baroja)-azulado = bläulich, morado, rosado, sonrosado, violado, verdegueado = grünlich, escarolado = blassgelb, encarnado; molduras ajedrezadas y losanjeadas = schachbrett- und rautenförmig (Baroja); bei Gebrechen gleichbedeutend mit -udo: baldado = lahm, jorobado = bucklig; in der Botanik: lanceolado, lobulado = lappig nach dem Vorbild von dentado, redondeado, die noch eine Erinnerung — mehr nicht! — an ihren verbalen Ursprung bergen, u.a. Ausserdem besteht ein Typus B, der sich an Verben wie agrandar, alargar, alongar anschliesst, bei: viento aborrascado (A. Machado), acalorada discusión (Valera), acorazonado = herzförmig, z.B. von Blättern, cuarto aguardillado = Zimmer mit Dachluken (Baroja), amoratado = schwarzblau, aterciopelado = samtartig, rostro avinagrado = sauertöpfisch (Galdós) aber entschieden denominal wirkt, während achaparrado = krüpplig, afilado = scharf, amoscado = verbittert, aserrado = zackig durch ihre Zweideutigkeit vermitteln konnten.

19. In allen diesen Fällen, die ja in die hohen Hunderte gehen, drückt das Spanische ein reines Merkmal — im Gegensatz zu anderen Sprachen — durch eine mehr oder weniger verbal gefärbte Form aus; deshalb ist es nun auch gezwungen,

in einem erschreckenden Masse das Verbalabstraktum für die Wiedergabe des echten Eigenschaftsbegriffs zu verwenden. Und zwar besteht eine ganz besondere Wahlverwandtschaft zwischen diesem Verbaladjektiv und dem -miento. Andererseits unterhält -miento engste Beziehungen zum adj. gebrauchten -or, z.B. desgastador = verschwenderisch, daher: que cosa es franque*za*, et desgast*amiento*, et escase*za*, et avare*za*. Deutlicher als in diesem Satz von Juan Manuel kann wohl die Gleichstellung des -miento mit -eza (dem am weitesten vom Verbum entfernten Merkmalssuffix!) kaum zum Ausdruck kommen.

An Belegen für diese Verwendung lässt gleich der erste Band des Dicc. Hist. nichts zu wünschen übrig: abaxamiento = Demütigkeit (Tostado)-allegamiento = Vertrautheit (Cartagena)-amodorrimiento = Schläfrigkeit, amojamiento = Hagerkeit, amordazamiento = mordacitas (Nebrija), amortificamiento = Niedergeschlagenheit (L. Ayala)-apartamiento = Abgeschiedenheit, apasionamiento = Leidenschaftlichkeit (Palencia), apocamiento = Kleinmütigkeit (Solís), apostamiento = Artigkeit (Ayala), apretamiento = Knausrigkeit (Luis de Granada), apropiamiento = Fähigkeit (Obregón), aquejamiento = Heftigkeit (Princ. de Viana), ardimiento = 1. Feurigkeit 2. Unerschrockenheit, arriscamiento = Waghalsigkeit, arrobamiento = Hingerissenheit, nach Pfandl »Entrückung» (Angeles), asentamiento = Vernünftigkeit (Tostado), atamiento = Mutlosigkeit, »Gelähmtheit» (Pineda), atemplamiento = Mässigkeit (Fuero Juzgo), atezamiento = Schwärze, atildamiento = Zierlichkeit (Alarcón), aturdimiento = Betäubtheit, Erschrockenheit.

Dass es sich um eine ältere Erscheinung handelt und der Höhepunkt der Entwicklung noch in der vorklassischen Zeit überschritten wurde, bestätigen auch selbstgesammelte Belege:

acogimiento = Gastfreundlichkeit (Pr. Cr. Gen. § 217)
afirmamiento = Entschlossenheit (F. Gonz. 11)
aguisamiento = Schicklichkeit (Cantar 3233)

apercibimiento = Klugheit (Zifar ed. Wagner, S. 359)
arrepentimiento = Reumütigkeit (ibd.)
atrevimiento = Kühnheit (Zifar 150)
corrompimiento = Verderbtheit (Rimado II, 1786)
desmajamiento = Kraftlosigkeit (Zifar 365)
despagamiento = Unzufriedenheit (Zifar 300)
desarramiento = Bestürztheit (Sta Oria 65)
emperezamiento = Faulheit (Zifar 361)
entendimiento = Verständigkeit (Rimado 74) usw.

Es würde sich sogar verlohnen, den Anteil festzustellen, den die Latinisierung der Sprache an der Zurückdrängung dieses -miento hat, dem auch die Annäherung an das Italienische fühlbare Verluste beibringen sollte, ohne freilich seine unverwüstliche Lebenskraft brechen zu können, vgl. immerhin debilidad, familiaridad, hospitalidad, intrepidez, mordacidad, perplejidad, perversidad, sensatez, somnolencia . . . lauter Begriffe, die wir im Asp. soeben mittels -miento ausgedrückt sahen.

Selbstverständlich gibt es genug Fälle, wo man über den Charakter des Suffixes im Zweifel sein kann. Das eine Kriterium muss dann in der Auffindung der zugehörigen Bildung auf -ado bestehen, deren adjektivischer Charakter wieder am klarsten aus dem entsprechenden Adverb hervorgehen kann. Ist man nicht überzeugt, dass in: corona de raigamiento de los que pedrican la palabra de Dios (Castigos, BAE 51, 162 a) das fragliche Wort etwa »Innigkeit» bedeutet, dann sollte die Stelle: aquel que raigadamente ha en si la cordura (ibd., 179 b) weiterhelfen. Es entspricht also in gewissem Sinne das -miento dem -miente, und diese durch die gemeinsame Nähe zum Verbaladjektiv verschuldete Beziehung ist vielleicht nicht minder bedeutsam als die rein äusserliche Ähnlichkeit für die gelegentlich im Asp. beobachtete Verwechslung der beiden Elemente. — Weiss man nun, dass die Primera Crónica z.B. Verbalabstrakta auf -miento häuft, so wird man in der Erwartung nicht getäuscht, hier besonders viele departizipiale Adverbia

vorzufinden: abondadamientre, acordadamientre, adereçadamientre, afficadamientre, apartadamientre, assessegadamientre, assumadamientre, atrevudamientre, complidamientre, connoçudamientre, denodadamientre, derramadamientre, descabdelladamientre, descubiertamientre, desiguadamientre, encubiertamientre, onrradamientre, ordenadamientre, otorgadamientre, sennaladamientre (§§ 64, 31, 109, 66, 52, 305, 21, 98, 116, 36, 129, 654, 47, 43, 99, 82, 35, 99, 59, 4). — Der andere und anschaulichere Weg heisst Stellen ausfindig machen, wo sich der Wert der Ableitung aus dem »Zusammenhang» bestimmen lässt, z.B. dank dem Parallelismus mit echten Suffixen für Adjektivabstrakta: grand locura e grand atrevimiento; el enseñamiento e la apostura mejor parescen en el rey; buen entendimiento e fortaleza de engenio (BAE 51, S. 130 b, 183 a, 188 b).

Daneben kommt auch das Postverbale, insbesondere das auf -o, für die Bezeichnung des Merkmalsbegriffs in Betracht. So stösst man im Rimado (II) auf: atiento = Bedächtigkeit, espanto = Entsetztheit, mengua = Dürftigkeit, quebranto = Niedergeschlagenheit, desatiento = Fassungslosigkeit (1532, 1141, 1130, 1480, 1260); mit der Zeit dürfte hier die Sprache eher Fort- als Rückschritte gemacht haben. Ausgesprochen selten in dieser Verwendung ist -ción, vgl. immerhin aprobación = probidad bei Mariana (Dicc. Hist.) sowie die seltsame Umkehrung bei Luis de León: el día de la celebridad (= celebración) de sus bodas (Nombres, ed. Onís, II, 238). Auch Vertreter für -anza: afirmanza = firmeza (Partidas), acercanza = cercanía (Burgos) sowie -ura: abondadura = Reichhaltigkeit, cansadura = Müdigkeit lassen sich mit Hilfe des Dicc. Hist. ermitteln, doch hält sich hier die Verbreitung in den Grenzen des auch in anderen Sprachen Zulässigen, während -miento im Spanischen (nicht unähnlich dem -ura im Spätlatein) tatsächlich zwei getrennte Vorstellungen zum Ausdruck bringt: die Handlung selbst (Verbalabstrakt) und deren Ergebnis, als Eigenschaft aufgefasst (Adjektivabstrakt); nur bedeuten die Ableitungen auf -ura meist (= ura_1) äusserlich Wahrnehm-

bares als Leistung einer Werktätigkeit, gelegentlich seelische Verrenkungen (= ura_2), also auch Ergebnisse eines Wandels, während die auf -miento unveränderte, dauernde seelische Zustände bezeichnen. Es stehen sich demnach Perfektiv-Imperfektiv oder auch Terminativ / Durativ gegenüber.

Erst die Einbeziehung des -miento unter die Adjektivabstrakta erklärt auch solche Missbildungen wie abajeza, abajor, apaciblimiento (DH) als Kreuzungen zwischen abajamiento und g l e i c h bedeutendem bajeza, bajor usw. — Umgekehrt lässt sich auch ein ursprüngliches Adjektivabstrakt der verbalen Funktion annähern, z.B. limpieza = Reinemachen (und niemals »Sauberkeit» im Anzeigenteil, Stellungen im Haushalt), asp. estranneza = Entfremdung. — Nicht ganz hierher gehören hacer una avoleza, decir una delicadeza, ein seit jeher beliebter Typus, dem ein verbaler Beigeschmack anhaftet (eine gemeine T a t begehen), der natürlich von hacer ausgeht und zu einer leichten Konkretisierung führt.

Man wird also hinfort strenger in der Suffixlehre auseinanderhalten, was das Wörterbuch schon immer schied: amaneramiento$_1$ = acción de amanerarse = Ziererei; amaneramiento$_2$ = condición del amanerado = Geziertheit. In einem Handbuch, das nach Art der Frz. Hist. Gr. II angelegt ist, also mehr von der Funktion als von der Formeinheit ausgeht, sollten die beiden Typen eigentlich an zwei verschiedenen Stellen aufgeführt werden. Von zwei Reihen: -miento$_1$ und -miento$_2$ lässt sich allerdings diesmal nicht sprechen, da es ja um die Mehrdeutigkeit immer der gleichen Wörter geht, höchstens von einer D o p p e l r e i h e.

20. Wollte man der hier angeschnittenen Frage auf den Grund gehen, so müsste man sich allerdings schon ein breiteres Untersuchungsfeld abstecken: den Ersatz der Merkmalsvorstellung — und damit auch der ihres Begriffes — schlechthin durch die des Gegenstands, der Handlung und ganz besonders des Zustands. Es läuft also alles auf die Stellung des Adjektivs zwischen Nomen und Verbum hinaus. Methodisch vorbildlich

dürften dabei Nachweise sein wie die, dass sich das Ergebnis eines Geschehens durch die Anlehnung des erwirkten Merkmals an den betroffenen Gegenstand stilistisch umschreiben: j'ai vu le massacre des enfants = j'ai vu les enfants massacrés (Lerch), dass sich aber auch ein verbaler Verhalt durch nominale Fügungen mannigfach andeuten lässt (Lombard). Nun scheint man durch die bekannteren Schriftsprachen verwöhnt zu sein, Eigenschaften wie arm, reich, edel, lang, tief, warm, lau, süss, rot, hell, lahm, schwer unumstösslich als primär anzusehen und zu ihnen den Bestand eines eigens auf sie beziehbaren Abstraktums für selbstverständlich zu halten. In den hochentwickelten Kultursprachen wird die gleiche Begriffsbildung auch auf das denominale Adjektiv erweitert: »Menschlichkeit», »affectivité»; schlimmstenfalls kann es zu einem Nebeneinander mit dem einfachen Stammwort kommen: Grimm / Grimmigkeit, Zorn / Zornigkeit, Mut / Mutigkeit, ocio / ociosidad, asp. natura / naturaleza. Erst wenn das Adjektiv zu einem Zustandsverb in Beziehung tritt, ergibt sich die W a h l zwischen dem deverbalen und dem deadjektivischen Abstraktum, vgl. calor / calidez, esplendor / esplendidez, palor / palidez. Je mehr nun eine Sprache das Adjektiv selbst als deverbale Bildung empfindet, um so eher wird sie das Verbalabstraktum als den k ü r z e r e n Weg auch für den Eigenschaftsbegriff bevorzugen. Dies trifft z.B. in einem von Europa aus kaum vorstellbaren Masse für das A r a b i s c h e zu, wo es ganze Verbtypen zum Ausdruck dauernder Eigenschaften (»fa'ula»: ḥamuqa = dumm sein, ḥasuna = schön sein, qabuḥa = hässlich sein, šarufa = hoch sein, safula = tief sein, kabula = lang sein, ṣaghura = klein sein); vergänglicher Eigenschaften (»fa'ila»: fariḥa = froh sein, ḥazina = traurig sein, ṣariṣa = krank sein) — ja, besondere Verb»stämme» zur Bezeichnung der Farbe und des Gebrechens gibt (IX, XI): iswadda = schwarz sein, ibjaḍḍa = weiss sein, irbadda = aschfarben sein, iṣfarra = gelb sein, iḍġramma = schiefmäulig sein, išwānna = zerzaust sein u.a. (Wright, Arab. Gr. 1933, I, §§ 38, 59) und wo man gerade unter

den seltensten Stämmen auf »Verben» von so eigenartiger Bedeutung stösst wie: »grün und üppig sein, lang und dünn sein» (XII), »kohlenschwarz sein» (XIV), »stark und stämmig sein» (XV), s. op. cit. § 66. Darf es da noch wundernehmen, dass die entsprechenden Verbal-Abstrakta vom Typus fa'al, fa'ālat, fu'ūlat, if'ilāl usw. die Vertretung der gesamten Adjektivabstrakta übernehmen, mithin die letzteren — und dies gerade in einer für begriffliche Sauberkeit ungemein empfänglichen Sprache — entbehrlich werden und in Fortfall kommen können. — Nun soll hier nicht etwa leichtfertig die Behauptung eines Einflusses des Arabischen auf das Spanische befürwortet werden — obwohl dessen Wirkung, namentlich im Hinblick auf die Quellen des sp. lehrhaften Schrifttums des 13. und 14. Jh., ohne weiteres bereits in der Sprache verwurzelte Tendenzen gefestigt haben könnte. Jedenfalls wird eine Beschäftigung mit dem Arabischen allen denen zugutekommen, die sich ein Gefühl anerziehen wollen für die unendliche Lockerheit der Grenzen zwischen den beiden Wortklassen, einem Übergang, dem, wie wir am Beispiel der Abstrakta sahen, das moderne sprachliche Empfinden Europas deutlich entgegen arbeitet, dem aber gerade das Spanische — nicht zuletzt wegen der ungleichmässigen Entwicklung seiner Partizipia — immer noch keinen Damm vorsetzen kann.

Dass übrigens eine fast immer mit indirekten Mitteln arbeitende Sprache wie das Französische auch den umgekehrten Weg gehen, einem ursprünglichen Eigenschaftswort verbale Färbung beigeben kann, zeigt Bally, L'adverbe *tout* en français moderne (Mélanges Boyer, 1925): il est *tout* pensif = er ist ja ganz traurig *geworden*, te voilà *tout* sale = du hast dich ja schön schmutzig gemacht.

21. Die Sonderstellung des Spanischen aber unter den romanischen Sprachen ergibt sich aus einem Vergleich mit dem Italienischen. Schon das knappste Taschenwörterbuch lässt überblicken, mit welcher staunenswerten Leichtigkeit hier Partizipien, wo immer der Sinn es nahelegt,

bei der Ableitung des Begriffes als echte Adjektiva behandelt werden:

sbrigliatezza = Zügellosigkeit, sceleratezza = Ruchlosigkeit, sceltezza = Gewähltheit, scompostezza = Lässigkeit, sconsideratezza und sconsigliatezza = Ratlosigkeit, scostumatezza = Sittenlosigkeit, scioltezza = Fertigkeit, sdolcinatezza, sensatezza, sfinitezza, sfrenatezza, sfrontatezza, sgarbatezza, smemoratezza, smisuratezza, snervatezza, sostenutezza, sparutezza, spassionatezza, speditezza, spigliatezza, spregiudicatezza, spudoratezza, squisitezza, sregolatezza, storditezza, stortezza, svegliatezza, sventatezza, svergognatezza, sviscerateza, svogliatezza (man denkt zurück an gleichbedeutendes sp. desenfrenamiento, desvergonzamiento . . .).

Daneben gibt es noch den zweiten Typus: sbadataggine = Unachtsamkeit, sbalorditaggine = Kopflosigkeit, scapataggine = Unbesonnenheit, scimunitaggine = Alberneit, scioperataggine, scipitaggine, sfacciataggine, sguaiataggine, spensierataggine, svagataggine . . .

Wichtig ist, dass bei vielen Wörtern beide Suffixe antreten können, und zwar lässt sich -aggine fast immer durch -ezza ersetzen, nicht aber umgekehrt, so dass dieses als das allgemeine (historisch wohl ursprüngliche) erscheint, jenes nachträglich und ergänzungsweise nur dann herangezogen wird, wenn es die Lächerlichkeit des Zuges schonunglos zu unterstreichen gilt. Diese Auswechselbarkeit zeigt, dass es sich in diesem Fall weniger um zwei Reihen, als um einen G r a d – Unterschied handelt, ähnlich dem zwischen bello und bellissimo. Zu den Verbaladjektiven gehört grundsätzlich -ezza, das aus Anlass des Affektes von Fall zu Fall gegen ein karikierendes -aggine ausgetauscht werden kann. — Das führt aber schon an die Lösung der Frage heran, warum das Italienische in der Behandlung des Begriffs zum Verbaladjektiv m i t dem Englischen, Deutschen, Russischen zusammengeht — e n t g e g e n seiner sont grösseren Nähe zum Spanischen und Portugiesischen. Warum sollte es in der Tat hier zum -ato -atezza, dort

zum -ado -amiento gehören? Die Antwort kann nur lauten — und damit wäre der Anschluss an die früheren Ausführungen wieder erreicht —: weil das Spanische eine gleichmässige Verteilung seiner Merkmalsbegriffe auf mehrere Reihen (wer will, sage Suffixe) erreicht hat, und dies schon im 13. Jh., von denen jedes einzelne, in seinem engen Felde wirksam, nicht über die Kraft verfügen kann, das Partizip von seiner natürlichen Bindung an das Verbalabstraktum als die n ä c h s t l i e g e n d e Begriffsbildung a b z u l e n k e n. Ähnlich aber wie im Englischen nach Verkümmerung des -th (dearth), -hood (hardihood), -head (me. falshede), -dom (freedom), -ship (me. hardship) recht eigentlich n u r -ness von den bodenständigen Suffixen übrigblieb (daher: »forcedness»); wie im Russischen -j (zelen'), -ta (gluchota), -na (glubina), -va (sineva) eine starke Einschränkung erfahren haben und auf dem Gebiet des Seelenlebens fast allein, dafür auch in einem ganz besonderen Masse, -ost' lebensfähig ist (daher: »ogol'onnost'»); wie schliesslich im Neuhochdeutschen das -heit unbestritten die Oberhand über die Gesamtheit der übrigen Ableitungsmittel gewonnen hat (vgl. das Zurücktreten von Weiche, Träge, Schöne, Runde, Wilde, Zärte vor: Weichheit, Trägheit, Schönheit, Rundheit, Wildheit, Zartheit, die Ungebräuchlichkeit von Bitternis, Schlechtnis u.a., daher: »Erwähltheit») . . . so hat auch im Italienischen -ezza einen gänzlich farblosen, neutralen Wert bekommen, alle Schranken der Bedeutung und Form gleichsam überrannt (vgl. einerseits: sord*ezza*, largh*ezza*, debol*ezza*, ricch*ezza*, salv*ezza*, content*ezza*, -evol*ezza*; andererseits: sord*ura*, larg*ura*, endeblez od. debil*idad*, riqu*eza*, salv*edad*, contento, -ibil*idad*) und nun in diesem allgemeinen schwungvollen Durchbruch auch -ato, -uto, -ito mitgeschleift. – So entscheidet die Ausbildung der Reihen und damit das spezifische Gewicht der Suffixe über die Zuteilung des Verbaladjektivs zur Einflusssphäre einer der beiden an ihm interessierten Wortklassen und kann Verwandtes wie Spanisch und Italienisch auseinander-

rücken, einander sonst nie Streifendes wie Russisch und Italienisch zusammenfügen.

22. Sollte den hier angestellten Überlegungen ein gewisser Wert beschieden sein, so wäre er zwiefacher Natur. Einmal hätten diese Seiten auf einige allgemeine Tatbestände aufmerksam gemacht, die sich ebensogut in anderen Sprachen verfolgen liessen, ja, deren endgültige Klärung erst die Untersuchung der Verhältnisse in weiteren Systemen voraussetzt. Dazu gehören: Festlegung von Suffix und Reihe als formeller und funktioneller Einheit; Unterschied und Gegensatz zwischen Reihenbildung und Einzelanalogie (Fall »cordura»); Abweichung in der Suffixwahl dank der Lautform des Stammes und Gründe für das Fortleben archaischer Elemente (Fälle »dulzor, agudez»); Arten der Reihen: wuchernde (it. -ezza), verkümmernde (-umbre), konstante (-ura), literarische (-eza); Einengung des Begriffsumfangs der Ableitung gegenüber dem des Stammworts und der Suffixreichtum; Behandlung des Verbaladjektivs als Fall einer Zwischenstellung usw. Dann aber wurde versucht, die Sonderstellung des Spanischen in diesem Fragenkreis anzudeuten. Eine gleichmässige Verteilung der Suffixe auf die Stämme, eine beispiellos klare Scheidung des Gesamtbestands in einige wenige bedeutungsmässig abgeschlossene Reihen erwies sich als ein Zug, der mit der reinlichen Abgrenzung einer knappen Serie von Vokalen auf dem Gebiet des Lautstands, einem entschiedenen Neuaufbau der Verbalformen nach einigen wenigen beherrschenden Gesichtspunkten auf dem Gebiet der Flexion auf das Glücklichste zusammentrifft. Verzicht auf Übergänge, Zweideutigkeiten und zartere Tönungen, Streben nach Ausscheidung und Polarisierung, Bereitschaft zu einer betont deutlichen, übersichtlichen Einteilung, Umgang nur mit direkten Mitteln — das sind die Kennzeichen der spanischen Begriffsbildung, also gerade jenes Teils des sprachlichen Triebwerks, der mit Recht als der bewussteste, geistigste, für die inneren Eigenarten eines Volkes empfänglichste gilt, es sind dies aber auch die gleichen Züge, die Unamuno in der

unvergesslichen Darstellung seines Jugendwerkes an der schroff in Tal und Bergland gegliederten spanischen Landschaft, an dem ihr anvertrauten, in ihr aufwachsenden, wie sie zutiefst gespaltenen spanischen M e n s c h e n zu erkennen gelehrt hat.

J. Malkiel

Protokolle des Neuphilologischen Vereins

Sitzung am 27. Oktober 1945. Den Vorsitz führte der erste Vorsitzende, Prof. Dr. A. Långfors.

§ 1. Als neue Mitglieder wurden vorgeschlagen und angenommen: Mag. phil. V. Glückert, Studienrat Tauno Markkanen und Mag. phil. Cyril Gyllenbögel.

§ 2. Der bei der vorigen Sitzung gemachte Vorschlag, dass die slavische Philologie in das Programm des Vereins mit eingerückt werden möchte, wurde wieder vorgenommen. Der Verein beschloss dem Vorschlag zuzustimmen und die Statuten dementsprechend zu ändern. Es wurde dem Vorstand überlassen nach Beratung mit Dr. V. Kiparsky Änderungsvorschläge auszuarbeiten und dem Verein zu unterbreiten.

§ 3. Mag. phil. Reino Hakamies hielt einen Vortrag über das Thema »Le type du bibliophile dans l'œuvre d'Anatole France». Anlässlich des Vortrags ergriff Professor Dr. A. Långfors das Wort.

§ 4. Dr. V. Kiparsky besprach das »Russische Lehrbuch» von W. Steinitz. Zur Besprechung äusserten sich Lektor C.-A. von Willebrand und Mag. phil. C. Gyllenbögel.

§ 5. Mrs Helen Goldthwait-Väänänen gab in einem Vortrag »Suggestions concerning Translation into English» Rat und Anweisungen für Übersetzer ins Englische. Die Vortragende und empfahl u. a. Vorsicht bei der Anwendung von Wörterbüchern fleissiges Lesen von englischer Literatur. Eine rege Diskussion entstand, an der sich Professor Långfors, Oberstu dienrätin Almila, Dr. Kiparsky, Mag. phil. Mustanoja und die Vortragende beteiligten.

Sitzung am 24. November 1945. Den Vorsitz führte der erste Vorsitzende, Professor Dr. A. Långfors und am Schluss der Sitzung der zweite Vorsitzende, Professor Dr. P. Katara.

§ 1. Zu neuen Mitgliedern wurden Frau Hillevi Gyllenbögel, Cand. med. P. V. Savolainen und Mag. phil. A. Tilander gewählt.

§ 2. Mag. phil. Cyril Gyllenbögel hielt in finnischer Sprache einen Vortrag mit dem Titel »Venäjänkielen vokaalien ja muljeerattujen konsonanttien opetus oppikoulussa» (»Die Darstellung der Vokale und der mouillierten Konsonanten des Russischen beim Unterricht der gelehrten Schule»). Es folgte eine lebhafte Diskussion, an der sich Mag. phil. Frl. Maria Vidnäs, Dr. V. Kiparsky, Major Knut B. Fogelholm und der Vortragshalter beteiligten. — Als Einleitung zu seinem Vortrag berührte Mag. Gyllenbögel die Art und Weise wie der Unterricht im Russischen bisher in unseren Schulen betrieben worden ist. Besonders nachdem das Russische aufgehört habe, ein obligatorisches Lehrfach zu sein, habe der Unterricht in dieser Sprache, was die Effektivität betrifft, viel zu wünschen übrig gelassen. Das Interesse für diese Sprache sei schwach und die Schülerzahl sehr gering gewesen. Wenn das Russische nun wieder eine feste Stellung im Schulunterricht einnehmen werde, gebe es keine eigentliche Tradition in bezug auf die Unterrichtsmethoden, nach der man weiterarbeiten könnte, zumal die früheren Lehrer im Russischen entweder nicht mehr daseien oder zu anderen Wirkungsgebieten übergegangen seien. Dies sei aber andererseits gewissermassen ein Vorteil, indem man jetzt freie Hände habe, um den Unterricht zweckmässig einzurichten. Der Vortragende drückte zum Schluss die Überzeugung aus, dass die bösen Zeiten für das Russische in unseren Schulen jetzt vorüber seien.

§ 3. Dr. V. Väänänen hielt einen Vortrag über das Thema »Observations sur l'accent tonique dans les langues romanes». Zum Vortrag äusserten sich Professor P. Katara, Dr. V. Kiparsky und Mag. phil. T. Mustanoja.

In fidem: Åke Furuhjelm

Eingesandte Literatur

Edwin Hagfors & Antero Manninen, Jokamiehen sivistyssanasto. 2. painos. Porvoo –Helsinki, Werner Söderström, 1945. 4—220 p.

Heikki Impiwaara, Kardinaali Richelieu Ranskan Akatemian perustajana. Eripainos Kirjallisuudentutkijain Seuran Vuosikirjasta VII, 1943, s. 50—75.

Heikki Impiwaara, La Guirlande de Julie ja Corneillen osallisuus siihen. (Eripainos Kirjallisuudentutkijain Seuran VIII vuosikirjasta, s. 122—160, Helsinki, 1945.

Oskar Kjellén, Le patois de la région de Nozeroy (Jura). Thèse. Göteborg, Elanders Boktryckeri AB., Paris, E. Droz, 1945. 253 pages avec planches. Prix: 5 cour. suéd.

Correspondance: *Rita Lejeune*, Les Bardes, les Liégeois, et la production épique en pays wallon aux XI^{e} et XII^{e} siècles; *Jean Haust*, A propos des »Bardes Liégeois». La fin d'une légende.

Extrait de l'Annuaire de la Commission communale de l'Histoire de l'Ancien Pays de Liège, t. III, n° 1 (1943). Liège, Vaillant-Carmanne, 1944.

Karl-Erik Lindgren, Det amerikanska uttrycket »to hold (keep) incommunicado». Särtryck. Moderna Språk, XXXVII (1943). 2 s.

—»— Om franskans uttryck för »decennium», ibid., s. 18—20.

Axel Lindqvist, Till främmande språk. Översättningstexter för universitet och högskolor. Stockholm, Svenska Bokförlaget Bonniers, 1945. 91 p.

Alf Lombard, Rumänernas historia, sedd i ljuset av deras språk. (Svensk Tidskrift, årg. XXXII, 1945, S. 277—280.)

Bertil Malmberg, Ett barn byter språk. Drag ur en fyraårig finsk flickas språkliga utveckling. (Nordisk Tidskrift, ny serie, s. 170—181).

Bertil Malmberg, Système et méthode. Trois études de linguistique générale. (Vetenskapssocieteten i Lund, Årsbok 1945.) Lund, C. W. K. Gleerup. 52 p.

J. Melander, Le tour français *Cet homme, je le connais*, sa fréquence et sa syntaxe dans l'ancienne langue. Reprinted from Studia Neophilologica, Vol. XVI, No. 3, p. 195—200.

Karl Michaëlsson, Cul-de-sac. Reprinted from Studia Neophilologica, Vol. XVI, No. 3, p. 224—226.

—»— Joseph Bédier (1864 –1938). Reprinted from Studia Neophilologica, XVII, 1945, p. 293—305.

—»—, Glimtar ur Parisuniversitetets medeltida historia. Särtryck ur Finsk Tidskrift, CXXXV, h. 3, 1944, 21 s.

—» , Det franska språket, en karakteristik. Två radioföredrag. Göteborg, N. J. Gumpert, 1944. 40 s. Pris: Kr. 1.50.

—»—, Hur det italienska språket blev till. Särtryck ur Sverige—Italien, ny följd, första häftet, s. 9—15. Göteborg, Elanders Boktryckeri Aktiebolag, 1944.

Harald Nissen, L'ordre des mots dans la Chronique de Jean d'Outremeuse. Thèse pour le doctorat. Uppsala, Almqvist & Wiksells Boktryckeri, 1943, 143 p.

Ragnar Numelin, Dual Leadership in savage Societies. Acta Academiae Aboensis, Humaniora, XIV, 12. 1944. 18 p.

Orientering i språkvetenskap, under redaktion av *H. S. Nyberg*. Stockholm, Natur och Kultur, 1943. 185 p.

Jean-Louis Perret & Tauno Nurmela, Dictionnaire finnois-français. Helsinki (Suomalaisen Kirjallisuuden

Seuran Toimituksia, 226. osa. Helsinki, 1944. 1016 pages. Prix: FM. 450:—.

François Rabelais, Den store Gargantuas förskräckliga leverne. Översättning från franskan av *Holger Petersen Dyggve*. Illustrerad med teckningar av *Gustave Doré*. Helsingfors, Söderström & Co, 1944.

Carl Svedelius, Språkanalys. Uppsala, Almqvist & Wiksell, 1944. 135 p. Prix: Cour. suéd. 5.—.

E. N. Tigerstedt, Sainte-Beuve, en studie. Helsingfors, Söderström & Co., 1944. 201 S.

—»—, Snellman och den franska upplysningen. Särtryck ur Eros och Eris, kulturessäer tillägnade professor Rolf Lagerborg den 26 april 1944, s. 322—331.

Håkan Tjerneld, Moamin et Ghatrif, traités de fauconnerie et des chiens de chasse. Thèse. Stockholm, C. E. Fritze; Paris, J. Thiébaud, 1945. 443 pages avec planches. Prix: 15 cour. suéd.

Veikko Väänänen, Saksasta suomeksi. Käännösviitteitä, -esimerkkejä ja -näytteitä pro exercitio-kokeisiin valmistautuville sekä muille opiskelijoille, ylioppilaskokelaille ja harrastajille. Porvoo—Helsinki, Werner Söderström, 1945. 137 p.

E. Walberg, »Dominus Petrus». Kardinal eller påve — eller bådadera? Särtryck ur Historisk Tidsrkift 1944, s. 355—368. Stockholm, P. A. Norstedt & Söner.

Leif J. Wilhelmsen, English Textile Nomenclature. Skrifter fra Norges Handelshøyskole. I Rekken Språklige Afhandlinger Nr. 1. Bergen, J. D. Beyer A.s Boktrykkeri, 1943. 229 S.

Paul Zumthor, Merlin le prophète, un thème de la littérature polémique de l'historiographie et des romans. Lausanne, Librairie Payot, 1943, 302 p. Prix: 10 fr. suisses.

Mitteilungen

Ausländische Besprechungen einheimischer Publikationen: V. Kiparsky, Das Siebengestirn als 'Sieb' (Neuphilologische Mitteilungen, XLVI, 1945), bespr. von Ch. Olofson in Lunds Dagblad vom 6. Oktober 1945. — A. Långfors, Deux recueils de sottes chansons, Bodléienne, Douce 308, et Bibliothèque nationale 24432, bespr. von J. Melander in Studia Neophilologica, XVIII (1945), S. 130–132. — Urban Nyström, Poèmes français sur les biens d'un ménage, depuis l'Oustillement au villain du XIIIe siècle jusqu'aux Controverses de Gratien du Pont, bespr. von A. Cordoliani in Bibliothèque de l'École des Chartes, 1945, S. 201—203.

Zum Aufbau von Petrarcas Trionfi

Man hat angesichts der Anreihung der einzelnen Trionfi in Petrarcas mit Dante wetteiferndem Werke vor allem die Frage zu klären gesucht, ob der Sieg der Keuschheit über die Liebessinnlichkeit, des Todes über die Keuschheit, des Ruhmes über den Tod, der Zeit über den Ruhm, der Ewigkeit über die Zeit eine symbolisch-moralisierende Darstellung des Menschenlebens im allgemeinen oder eine persönliche Vision des Dichters, seine eigenen Erlebnisse mit Laura verklärend, bedeute. Dieser Streit ist zur Ruhe gekommen und ein »Sowohl — als auch» hat sich herausgestellt: Calcaterra in der Einleitung seiner Ausgabe (Unione tipogr.-editrice Firenze 1927) S. XV fasst so zusammen: »nel concetto del poeta, son generali i trionfi dell'Amore, della Morte, e del Tempo; son particolari, cioè si compiono soltanto per opera dei migliori del genere umano, i trionfi della Pudicizia e della Fama; è universale il trionfo di Dio e dell' eternità».

Man hat ferner über den Triumphus viel Quellengeschichtliches zu Tage gefördert: sowohl über den Triumph vor und nach Petrarca (prince d'Essling, Eugène Müntz, Weisbach) als auch über das erste Auftauchen der moralischen Triumphidee in der Africa Petrarcas (Zumbini) und über das Verhältnis zur Amorosa Visione Boccaccios (Melodia). Nun ist gewiss die moralische Triumphidee sowohl durch antike Vorbilder (Ovids Triumphus amoris, die von Appel S. 329 erwähnte Lactantius-Stelle) als durch christliche (Prudentius' Psychomachie, vgl. Roman de la Rose) nahegelegt — aber woher stammt die *Anreihung der Triumphe*, die zu einer *Aufgipfelung* führt und die doch offenbar eine entscheidende Veränderung gegenüber dem Aufbau der Commedia Dantes bildet? Denn während Dante die drei Jenseitsreiche nach dem Schema der katholischen Kirche baut, wobei Paradies, Purgatorium, Hölle zwar moralisch gegeneinander abgestuft sind, aber das Purgatorium nicht die Hölle, das Paradies nicht das Purgatorium »überwindet», so

hat Petrarca sein Werk auf einer moralischen Hierarchie allegorischer Provenienz aufgebaut, die nicht auf der Idee der Gerechtigkeit Gottes (wie bei Dante), sondern der seiner *Macht* beruht: denn was ist der Triumph der Ewigkeit anderes als der Gottes in einer Welt, die ihm absolut unterworfen ist? Die Petrarcasche Welt stuft sich nach Unterlegenheit und Überlegenheit ab; daher der eigentlich unchristlich-heidnische Gedanke des 'Triumphes', bei dem stolze Sieger machtlos versklavte Besiegte mit sich schleppen und sich an deren Niederlage weiden, daher auch die bewusst imperialistische Formulierung mit Betonung des in Ketten schlagenden Herren-Siegers an einzelnen Stellen, z.B. — ein paar Beispiele für viele! — Tr. cup. I, 76:

Questi è colui che'l mondo chiama Amore:
amaro, come vedi, e vedrai meglio
quando fia tuo, com'è *nostro signore* . . .

88: Quel che'n sì signorile e sì superba
vista vien primo, è Cesar, che'n Egitto
Cleopatra *legò* tra' fiori e l'erba.
Or di lui si trionfa: ed è ben dritto,
se *vinse* 'l mondo ed altri ha *vinto* lui,
che del suo *vincitor* sia gloria il *vitto*.

121: Vedi 'l famoso, con sua tanta lode,
preso menar tra due sorelle morte:
l'una di lui, ed ei de l'altra *gode*.
Colui ch' è seco, è quel possente e forte
Ercole, ch'Amor *prese* . . .

157: tutti son qui *in prigion* gli dei di Varro;
e di laciuoli innumerabil carco
vien catenato Giove innanzi al carro.

In jedem der Trionfi wird die Siegerrolle des nächsthöheren Triumphators über den, der eben erst seinen Triumph gefeiert hat, betont, z.B.:

Tr. pudic. 145: Con queste e con certe altre anime chiare
trionfar vidi di colui che pria
veduto avea del mondo trionfare.

Amor hat soeben über die Welt triumphiert, er wird aber nun von Pudicitia besiegt.

Tr. fam. I, 19: Scolpito per le fronti era il valore
De l'onorata gente, dov'io scorsi
molti di quei che legar vidi Amore.

Das Prinzip der Trionfi ist die Aufreihung von besiegten Siegern, d.h. von Verfechtern eines höheren Prinzips, das durch ein noch höheres unterworfen wird, vgl. Triumph. pudic. 175:

Nè'l *trionfo* (*di Laura*) non suo seguire spiacque
a lui (*Scipio*) che, se credenza non è vana,
sol per *trionfi* e per imperii nacque.

Tr. fam. I, 1: Da poi che Morte *trionfò* nel volto
che di me stesso *trionfar* solea . . .

Wenn man die Eintönigkeit der Namenskataloge und Figurenaufzählungen getadelt hat, so muss man doch auch im Sinn des damaligen Empfindens berücksichtigen, dass die Länge der Züge die Grösse der Gewalt des jeweiligen Herrschers beweist — der nun in dem folgenden Triumphzug wieder der Untergebene wird. Die Technik des Werkes muss also die sein, in jedem trionfo die Höchstentfaltung der Macht zu zeigen, um sie im nächsten zu erniedrigen: schliesslich bleibt Gottes Ewigkeit letzte Siegerin. Petrarca betont die vollkommene Unterschiedenheit dieses letzten Triumphes aller Triumphe, nicht ohne das Siegende aller früheren auch noch zuguterletzt zu erwähnen:

Tr. aetern. 121: Questi Trionfi, *i cinque in terra* giuso
avem veduto, ed a *la fine il sesto*,
Dio permettendo, *vederem lassuso*;
e'l Tempo *a disfar tutto così presto*,
e Morte *in sua ragion cotanto avara*

morti insieme seranno e quella e questo.
E quei che Fama meritaron chiara,
che'l Tempo spense, e i be' visi leggiadri,
che 'mpallidir fe 'l Tempo e Morte amara,
l'oblivion, gli aspetti oscuri ed adri,
più che mai bei tornando, lasceranno
a Morte impetuosa, a' giorni ladri.

Der Sieg Gottes ist, zum Unterschied von den übrigen Siegen, seren, heiter verklärend, sanft, stetig — dieser letzte Triumph schreitet nicht, sondern ruht. Das Werk schliesst mit dem Halt, den die Ewigkeit der Bewegung gebietet (Tr. aet. 78: »morto il tempo»).

Im Ganzen zeigt Dante die Seelen in statu post mortem, wie Auerbach sagt, an der Stelle und in der Lage, zu der sie Gott ein für allemal bestimmt hat, während bei Petrarca ein dynamisches Prinzip herrscht, ein Schreiten und Wandeln der Seelen in den einzelnen Triumphzügen, das einem Kampf zwischen diesen Heeren gleichkommt; bei Dante sind die Seelen dagegen in *bolgie*, *cerchi* usw. eingesperrt und nur der Dichter mit seinen Führern schreitet entlang diesen statischen Seelenzellen.[1] Man hat sich über die Blässe des Petrarcaschen *duce* und die Unsicherheit des Standortes der beiden Betrachter der Triumphe (vgl. Appel)oft ge wundert — vielleicht war für die Bewegung dieser Betrachterfiguren angesichts der Bewegtheit der Züge kein Raum.

---

[1] Allerdings kommen die Triumphezüge auch wandelnden Gefängnissen der Seelen gleich, die aus ihrer Einkastelung nicht herausdürften, so zwar, dass dieselbe Figur oft wegen verschiedener Haltung in verschiedenen Zügen erscheint als eine in Eigenschaften aufgespaltene Persönlichkeit. Das Nacheinander der Züge, die einander gegenseitig nicht stören, soll zwar den Sieg des jeweilig späteren Zuges darstellen, aber die Ruhe der Züge lässt das dynamische Prinzip nicht recht aufkommen. Petrarca hat daher gelegentlich zum Einzelzweikampf gegriffen, so im Triumph. pudic. Amor und Pudicitia, der die Tugenden beistehen, ein Kampf, der ungemein dynamisch dargestellt wird:

V. 25: Non fan sì grande e sì terribil sòno
Etna qualor da Encelado è più scossa,
Scilla e Cariddi quando irate sono,
che via maggiore in su la prima mossa
non fusse del dubbioso e grave assalto . . .

Auch die Begegnung Lauras mit dem Tod ist ursprünglich ein solcher Zweikampf, der nur durch deren Sanftmut und willige Unterwerfung abgemildert wird: la Morte ihrerseits hat (Tr. mortis I, 42) »la mia spada, la qual punge e seca».

Oft aber kann der Kampf zwischen den Anhängern des einen und des anderen Prinzips nicht anders als rein emblematisch angedeutet werden:

Tr. fam. I, 19: Scolpito per le fronti (*der im Triumphzug der Fama Einhermarschierenden*) era il valore
de l'onorata gente, dov' io scorsi
molti di quei che legar vidi Amore,

wo in dem von Petrarca ausgeschiedenen Entwurf (bei Calcaterra S. 183) V. 12 noch zu lesen steht: (kaum waren Schlaf und Traum gewichen) »ch'io vidi incominciar un'altra guerra», — ein offenbar unpassender Ausdruck, da wir darauf die berühmten Männer und Frauen friedlich »sotto le 'nsegne d'una gran reina» (V. 20), der Fama, geschart sehen — so tilgte denn Petrarca die ganze Stelle.

Wie soll etwa der Sieg der Zeit über den Ruhm konkret dargestellt werden? Die Sonne in ihrem schnellen Lauf kann den Ruhm zerschmelzen (Tr. temp. 129: »vidi ogni nostra gloria al sol di neve»), aber der Kampfgedanke lässt Petrarca nicht aus (Tr. temp. 94):

Contra costor (*die Ruhmvollen*) colui che splende solo (= *il Sole*)
s'apparecchiava con maggiore sforzo,
e riprendeva un più spedito volo.
A' suoi corsier raddoppiato era l'orzo;
e la reina (*Fama*), di ch'io sopra dissi,
d'alcun de' suoi già volea far divorzo.

Man spürt, wie dieser Ansturm der Sonne gegen die Ruhmvollen verpufft — dieses Duell von Abstracta war nicht darzustellen —, aber auch wie der Gedanke vom Sieg über den Sieger immer wieder durchbrechen muss:

V. 112: Passan vostri trionfi e vostre pompe,
passan le signorie, passano i regni . . .

V. 142: Tutto vince e ritoglie il Tempo avaro . . .
Così il Tempo trionfa i nomi e 'l mondo.

Kann man nun diesen Gedanken der Aufgipflung, der den Gott der Macht an das Ende einer Verkettung von Überwindungen setzt, irgendwo sonst noch nachweisen?

In der jüdischen *Hagadah schel Pesach*, der Erzählung, die im Familienkreise an den beiden ersten Abenden des Passahfestes seit alten Zeiten verlesen wird, findet sich zum Schluss ein volksliedhaft mit Refrain ausgestattetes Lied *Chad gadjah*, das nach einer Bemerkung von M. J. Landau in seiner Ausgabe (Prag 1860) S. 60 von J. Offenbach, Kantor der israelitischen Gemeinde in Köln — dem Vater des Pariser Operettenkomponisten Jacques — folgenderweise übersetzt wurde:

Ein Lämmchen, ein Lämmchen!
Es kaufte sich mein Vater,
Zwei Susse galt der Kauf —
Ein Lämmchen, ein Lämmchen!
Da kam voll Tück' und Hader
Die Katz' und frass es auf,
Das Lämmchen, das Lämmchen.

Ein Hund, den es verdrossen,
Dass floss unschuldig Blut,
Kam pfeilschnell hergeschossen,
Zerriss die Katz' in Wut.

Ein Stock stand nah beim Hunde,
Der lang' ihm schon gedroht,
Er schlug zur selben Stunde
Den Hund, er schlug ihn todt.

Am glüh'nden Feuerherde
Der Stock den Rächer fand;
Die Flamme ihn verzehrte
Und schnell war er verbrannt.

Da sprudelt eine Quelle,
Das Wasser strömt heraus;
Es floss zur Brandesstelle
Und löscht' das Feuer aus.

Ein durst'ger Ochse eilte
Zur Wasserquelle schnell,
Er trank daraus und weilte,
Bis trocken war der Quell.

Da ward der Ochs ergriffen
Vom Schlächter mit Gewalt;
Das Messer ward geschliffen,
Geschlachtet war er bald.

Dem Schlächter nahte leise
Der Todesengel sich;
Er that nach seiner Weise —
Der Schlächter drauf verblich.

Gott richtet Welt und Wesen,
Die Guten wie die Bösen:
Dem Würger gab er Tod zum Lohn,
Weil er gewürgt des Menschen Sohn,
Der hingeführt zur Schlächterbank
Den Ochsen, der das Wasser trank,
Das ausgelöscht den Feuerbrand,
In dem der Stock den Rächer fand,
Der Stock, der ohne Recht und Fug
Den Hund todt auf der Stelle schlug,
Der in der Wuth die Katz' zerriss,
Die das unschuld'ge Lämmchen biss,
Das Lämmchen meinem Vater war,
Er kauft' es für zwei Susse baar.
Ein Lämmchen, ein Lämmchen!

Die Übersetzung verdeckt allerdings den rekapitulierenden Stil des hebräischen Textes, in dem bei jeder neuen Handlung die vorhergehenden im Relativsatz wieder aufgenommen werden, sodass jede weitere Strophe immer länger wird — die Übersetzung beliess nur die letzte Strophe in ihrer ursprünglichen Länge. Dadurch wird dem Hörer die ursächliche Verknüpfung aller dieser Handlungen, die zuletzt in die causa sui, Gott einmünden, nahegebracht, fast möchte man sagen: eingehämmert, und zugleich der ganze Weg von dem Lämmchen (das immer

im Refrain wiederholt erscheint: *chad gadjah, chad gadjah*) bis zu dem jeweilig letzten Gewalttäter durchmessen. Kein Zweifel, dass so der Triumph Gottes der 'allerlängste' wird. Landau bemerkt, dass die alten Kabbalisten das Lied als die Hülle eines versteckten mystischen Kerns betrachtet haben und fügt hinzu: »Mir schien es, als wollte der unbekannte Verfasser den talmudischen Satz . . . dass nämlich das Gute durch die Guten und das Böse durch die Bösen befördert werde und niemand seinem Schicksal wie der verdienten Strafe entgehe, in dieser Schicksalsverkettung symbolisieren». Bekanntlich hat Pfeffel in seinem Gedicht »Die Stufenleiter» (Reclam S. 176) einen ähnlichen Gedanken in gleicher Form durchgeführt: Der Sperling tötet das Mückchen, der Sperber den Sperling, der Adler den Sperber, der Jäger den Adler, jedesmal mit der refrainweise wiederkehrenden Begründung: »du bist mein, denn ich bin gross und du bist klein»: die Aufgipflung bis zu Gott ist zugunsten des irdischen Rechtsprinzips der physischen Stärke vermieden, ebenso die Aufreihung der gottbedingten Kausalreihe.

Über die Geschichte des jüdischen Liedes[1] unterrichten

[1] Nach Anton Heuselers »Jakob Offenbach-Biographie» (Berlin-Schönberg 1930) S. 27 f. ist Isaak Offenbachs Hagadah-Übersetzung 1838 erschienen. Die von ihm komponierte »balladeske etwas parodistisch anmerkende Melodie des »Lämmchens» ist da abgedruckt: sie wird in modernen Hagadah-Ausgaben Jacques Offenbach zugeschrieben. Über das Gedicht bemerkt Heuseler: »Der Text dieses Liedes ist erst im 16. Jahrhundert in die Hagadah aufgenommen worden und wahrscheinlich ein ins Aramäische, der Sprache des Kabbala, übertragenes deutsches Volkslied. Ernst Weyden [»Geschichte der Juden in Köln», Köln 1867] berichtet, dass noch in seiner Jugendzeit das Lied »Ein Zicklein, ein Zicklein, das hätt gekauf das Väterlein» in Köln als Kinderlied gesungen worden sei. Eine von ihm vermutete Übernahme von den Juden, die ja seit 1424 aus der Stadt verwiesen waren, ist aber wenig wahrscheinlich.» — Die Strassburger Diss. von Max Poll (1888) über die Quellen von Pfeffels Fabeln erwähnt, soweit ich sehe, das von mir zitierte Gedicht nicht.

— ich bin hier Prof. Raphael Levy und Rabbiner Dr. Rosenau in Baltimore für bibliographische Angaben sehr verbunden — unterrichten vor allem *Jewish Encyclopedia* VI S. 127 und die Artikel von G. Paris, *Rom.* I, 218 (»La chanson du chevreau») und G.-A. Kohut, *Rev. des études juives* XXXI, 240. Danach erscheint tatsächlich das Lied erst Ende des 16. Jhs. in der Hagadah der deutschen Juden (zuerst in Prag 1590) und englische (*The House that Jack Built*) wie deutsche (*Es schickt der Herr den Jokel aus*, das sog. Lambertuslied) Volkslieder weisen auf eine jüdische Bearbeitung eines solchen folkloristischen Themas, bei dem die symbolische Auslegung auf das Schicksal Israels nahelag und wohl auch die Aufnahme in die Ostererzählung erleichterte. Allerdings ist in den Volksliedern immer von einem *Widerstand* einer Reihe von Wesen gegen einen Befehl eines Menschen die Rede, bis dann der Tod, der Teufel oder Gott als höchste Spitze der Leiter Ordnung machen und die Kette der widerspenstigen Wesen zu ihrer Pflicht verhält!

Bolte-Polívka in den »Anmerkungen zu den Kinder- und Hausmärchen der Brüder Grimm» (zu 72 a »Das Birnli will nit fallen», das mit No. 30 »Läuschen und Flöhchen» verwandt ist) erwähnen viele Parallelen zu dem »Ketten- oder Häufungsmärchen» (»Zählgeschichte», engl. *accumulative story*, franz. *randonnée*), stellen das *Chad gadyōh*-Lied als Muster dieses Märchens hin, weil in ihm die Strafen und ihr Zweck besser begründet seien (in einem Teil der deutschen Märchen wird zwar eine Reihe von Strafen vollzogen, aber das Zicklein bleibt tot).

Unter den indischen Varianten, die Benfey in der Einleitung zum »Pantschatantra» I S. 174, 190 und 600 angibt, erscheint die Version, die wir bei Cervantes (s.u.) und in Grimms Märchen »Läuschen und Flöhchen» vorfinden, wo die Erzählung eine kleine Begebenheit oder Verfehlung als Ursache eines Chaos darstellt und, wie Benfey sagt, »deren Reiz im raschen Erzählen besteht und die zuletzt in einem allgemeinen Lärm abschliesst». Anderseits ist in ernsten philosophischen Werken der Inder die

Hierarchie der Werte ebenfalls als Stufenleiter dargestellt, so in Katha Upanishad (zitiert nach R. E. Hume, *The thirteen principal Upanishads* translated from the Sanskrit, Oxf. Univ. Press 1931, S. 352):

> The order of progression to the supreme Person.
>
> Higher than the senses are the objects of sense.
> Higher than the objects of sense is the mind;
> And higher than the mind is the intellect.
> Higher than the intellect is the Great Self.
>
> Higher than the Great is the Unmanifest.
> Higher than the Unmanifest is the Person.
> Higher than the Person then is nothing at all.
> That is the goal. That is the highest course.

Oder in einem Text des 16. Jhs. nach, J.-Chr., *Iśvaragita* (L'*Isv.* . . . traduit du sanskrit par P.-E. Dumont, Baltimore-Paris 1933 S. 55):

> Les sages disent que le manas (l'entendement ou sens interne) est supérieur à tous les sens, et que l'ahamkara (le principe d'individuation) est supérieur au manas. Le mahat (l'intellect) est supérieur à l'ahamkara.
>
> L'avyakta (le principe matériel non-manifesté) est supérieur au mahat. Le purusa (l'Esprit) est supérieur à l'avyakta. Le sublime prana (le sublime souffle vital) est supérieur au purusa; ce monde entier lui appartient.
>
> Le Ciel (vyoman) est supérieur au prana. Le feu qui est au delà du Ciel, est le Seigneur. C'est moi, le brahman, moi qui suis impérissable et impassible.

Herr Kollege Dumont, dem ich diese Parallelen verdanke, meint, die abstrakte Spekulation habe sich uralter, einfacher volkstümlicher Formen zur Veranschaulichung bemächtigt.

Kröhling, *Die Priamel als Stilmittel* (Greifswald, 1935) teilt

einen parallelen alten äthiopischen Kettenspruch in lateinischer Übersetzung mit:

ferrum forte est, at ignis vincit illud
ignis fortis est, at aqua vincit illum
aqua fortis est, at sol vincit eam
sol fortis est, at nubes vincit eam
nubes fortis est, at terra vincit eam
homo fortis est, at moeror vincit eum
moeror fortis est, at vinum vincit eum
vinum forte est, at somnus vincit illud
sed omnibus fortior est femina.

(Dieser Kettenspruch nimmt sich wie eine Parodie einer alten Hierarchisierung der Elemente aus). Da nach diesem Gelehrten die Priamel aus dem Orient stammt, können wir wohl mit altorientalischem folkloristischem Gut und einer entsprechenden altüberlieferten Form rechnen. Rabbiner Dr. D. F. Markus in Istanbul zitiert mir noch folgende Talmudstelle (Baba-Bathra p. 10:) »Zehn starke Dinge sind in der Welt erschaffen worden: ein Berg ist stark, das Eisen aber zerschneidet ihn; das Eisen ist stark, das Feuer aber erweicht es; das Feuer ist stark, das Wasser aber lischt es; das Wasser ist stark, die Wolken aber tragen es; die Wolken sind stark, der Wind aber zerstreut sie; der Wind ist stark, der Körper aber trägt ihn; der Körper ist stark, die Angst aber bricht ihn; die Angst ist stark, der Wein aber verscheucht sie; der Wein ist stark, der Schlaf aber vertreibt ihn; der Tod aber (von dem der Schlaf nur eine kleine Probe ist) ist stärker als sie alle und dennoch heisst es: Wohltätigkeit errettet vom Tode.» Die Übereinstimmung mit dem altäthiopischen Spruch ist schlagend: sicher aber ist die Variante mit der Gipfelung in Gott ursprünglicher. Das Schema der ursächlichen Verbindung findet sich noch humoristisch verwendet bei Cervantes (worüber Verf., *Ztschr. f. rom. Phil.*, LVI, 155 ff.) in den von Hatzfeld so benannten »Tumultscenen», wo das Weiterwirken einer Ungereimtheit und ihre Erweiterung zu allgemeinem Chaos gezeigt werden soll, die gleichsam die

Parodie des göttlichen Waltens darstellt: *Don Quijote*, I/16: »Y asi como suele decirse *el gato al rato, el rato à la cuerda, la cuerda al pabo, daba el arriero a Sancho, Sancho a la moza, la moza a el, el ventero a la moza* (auch zitiert von Kohut, l.c.).

Ist es nun gewagt anzunehmen, dass Petrarca von einer Form Gebrauch gemacht hat, die durch die Verkettung verschiedener Handlungen die Allmacht und den Richterspruch Gottes herausstellt, und mit dieser Form, wie sie in der letztzitierten, rekapitulierenden Stelle der Trionfi noch klar hervortritt, das antik-mittelalterliche Prinzip der Triumphe und die Psychomachie-Gedanken verbunden hat? Man könnte sogar annehmen, dass ein jüdischer Kettenspruch in der Art der erwähnten Talmudstelle mit Herausstellung der Allmacht des von Gott verhängten Todes (denn offenbar ist die Gipfelung im Moralischen in der Talmudstelle sekundär) von Petrarca im Sinn der *Überwindung* des Todes durch Gott weitergebildet worden ist. Natürlich bliebe das direkte Vorbild Petrarcas innerhalb des weiteren Rahmens des orientalischen Kettenspruchs oder Stufenliedes noch zu suchen. Allerdings gibt es auch ein lateinisches rhetorisches Schema, über das uns Curtius neuerdings berichtet hat: der *gradatio* oder *climax*:

Pueritia tua *adolescentiae* tuae inhonestamentum fuit, *adolescentia senectuti* dedecoramentum, *senectus* rei publicae flagitium

oder:

ex innocentia nascitur dignitas, ex dignitate honor, ex honore imperium, ex imperio libertas

ferner finden wir folgendes rhetorisches Schema (*τρίκωλον*) bei Quintilian:

uicit pudorem libido, timorem audacia, rationem amentia.

Hier haben wir das Besiegungsmotiv, das zusammen mit dem *gradatio*-Schema unseren Trionfi-Rahmen ergibt.

The Johns Hopkins University.
Baltimore, Md.

Leo Spitzer

Anklänge an Ulrichs von Zazikhoven Lanzelet in Nibelungenlied, Nibelungenklage und Wigalois

Wilhelm Braune hat einmal im Vorbeigehen (PBB 25 [1900] S. 89) gesagt, man müsse annehmen, dass der Nibelungendichter von der höfischen Epik »die ältesten Werke, wie Veldekes Eneide und Hartmanns Erec, vielleicht auch Ulrichs Lanzelet gekannt» habe. Seit dieser Äusserung des tiefgründigen Kenners der mittelalterlichen Sprache und Literatur Deutschlands ist, soweit ich sehe, nichts Wesentliches zur Beurteilung der Frage nach der etwaigen Beeinflussung des Nibelungenliedes durch den Lanzelet Ulrichs von Zazikhoven hinzugekommen.

Da Braunes Stellungnahme — die natürlich ausser auf der bis zu jenem Zeitpunkt geleisteten Forschung auch auf seiner eigenen Kenntnis der beiden Dichtungen beruht —, so bedeutsam sie auch war, diese Frage offen liess, wollte ich schon lange ihr nochmals nachgehen. Durch das liebenswürdige Entgegenkommen der Königl. Bibliothek in Stockholm bekam ich die Hahn'sche Ausgabe der Dichtung Ulrichs, die in den hiesigen Bibliotheken leider fehlt, nach Helsinki zur Benutzung.

Wegen der Kürze der verfügbaren Zeit entschloss ich mich, die Arbeit in der Hauptsache auf die Vergleichung der Reime und ihrer nächsten Umgebung zu beschränken; dabei leisteten mir auch die hier vorhandenen reimlexikalischen Hilfsmittel gute Dienste. Im Laufe der Arbeit ergaben sich neue Fragestellungen, die die Ausdehnung der Untersuchung auch auf den Wigalois des Wirnt von Gravenberg und auf die Klage zur Folge hatten.

Bevor ich nun die Ergebnisse der vorgenommenen Vergleichung vorlege, möchte ich noch einige prinzipielle Fragen zur Sprache bringen.

Wenn es darum geht, den Nachweis von Beziehungen zwischen zwei Dichtungen auf Grund gemeinsamer Reime zu

erbringen, darf man natürlich nicht jeder Übereinstimmung allzu leichtgläubig Bedeutung zumessen. Es gibt massenhaft Reime, die in Dichtungen mit derselben Reimtechnik sehr oft begegnen, ohne dass sie als Zeugen für nähere Beziehungen in Anspruch genommen werden dürfen. Auch zu der fraglichen Zeit fehlte es nicht an Allerweltsreimen, die jedem Dichter aus der Feder fliessen konnten, weil sie wegen bequemer Reimbarkeit besonders nahe lagen oder weil sie allmählich zum Gemeingut der Dichtung geworden waren.

Die Übereinstimmung der blossen Reimwörter besagt wenig oder nichts, wenn es sich nicht um besonders seltene oder markante Wörter handelt. Wenn aber auch die unmittelbare Umgebung der Reimwörter auffallende Ähnlichkeit aufweist, nimmt die Beweiskraft sofort erheblich zu. Desgleichen, wenn die Übereinstimmung sich auch auf die anschliessenden Verse ausdehnt. Und wenn es dazu noch gelingt, nicht nur eine, sondern mehrere ähnliche Stellen in zwei Dichtungen nachzuweisen, so wird die Gefahr, dass die Übereinstimmung auf einem Zufall beruhen könnte, auf ein Minimum reduziert.

Freilich bleiben bei einer derartigen Beweisführung immer noch Fehlerquellen, deren Bedeutung man aber nicht übertreiben sollte. Es besteht vor allem die Möglichkeit verschwundener Denkmäler, aus denen die Übereinstimmungen in den uns erhaltenen Dichtungen stammen können: damit wäre natürlich die Beweiskraft dieser Übereinstimmungen für direkte Beziehungen zwischen den fraglichen Dichtungen erledigt.

Art, Anzahl und Umfang der Übereinstimmungen geben uns in günstigen Fällen ein wertvolles Mittel in die Hand zu diagnostizieren, wie eng das zwischen zwei Dichtungen bestehende Abhängigkeitsverhältnis ist. Selbstredend kann dieses Bild durch die Beobachtung der Übereinstimmungen in Reimtechnik, Versbau, Stilform, Diktion, Motiven u.s.w. eine weit höhere Präzision erhalten.

Es erübrigt noch, ein paar Worte über die zeitliche Reihenfolge der unten behandelten Denkmäler zu sagen. Ich schliesse

mich der von Ehrismann, einem der gründlichsten Kenner der mittehochdeutschen Literatur vertretenen Chronologie: Lanzelet — Nibelungenlied — Wolframs Parzival an; bei dieser Auffassung sind somit die Übereinstimmungen zwischen Lanzelet und Nibelungenlied — und ev. dazu noch Parzival — als Entlehnungen des Nibelungendichters aus dem Lanzelet zu deuten. Die den drei Dichtungen gemeinsamen Stellen sind im Parzival dann wohl in der Regel als Reminiscenzen aus dem Lanzelet zu betrachten; weniger wahrscheinlich ist, dass Wolfram sie aus dem Nibelungenlied übernommen hätte, mit dem er allerdings auch — freilich keineswegs sehr bedeutsame — Übereinstimmungen aufweist.

Für ganz hiebfest halte ich allerdings die Ehrismannsche Chronologie nicht, obgleich ich mich jedenfalls vorläufig nicht durch diejenigen habe überzeugen lassen, die sich für die Reihenfolge Parzival — Lanzelet eingesetzt haben. Die Priorität des Parzival hat vor allem Singer nachzuweisen versucht, und ihm hat sich vor einiger Zeit auch Leitzmann (PBB 55 [1931] S. 293 ff.) angeschlossen. Und Schneider (Heldendichtung, Geistlichendichtung, Ritterdichtung [1925] S. 308) meint in temperamentvoller Weise, dass »bei den zahlreichen und ohrenfälligen Übereinstimmungen des Lanzelet mit Hartmanns und Wolframs Dichtung nie und nimmer der harmlos ungeschickte Pfarrer im Thurgau der Gebende gewesen sein kann.» Werner Richter, der sich zuletzt eingehend mit dieser Frage auseinandergesetzt hat, kommt (Der Lanzelet des Ulrich von Zazikhoven [1934] S. 263 ff.) zu dem Ergebnis, dass die Anfangspartien des Parzival — aber nicht mehr das 13. Buch — auf Ulrich eingewirkt haben, dass aber umgekehrt dem grossen Epiker bei der Abfassung des letzten Abschnittes seines Willehalm das Werk Ulrichs bereits bekannt war.

Auch wenn neue und überzeugende Argumente die Singersche Chronologie als richtig erweisen würden, verlieren die von mir unten angeführten Parallelen keineswegs ihren Wert, nur wären sie dann eventuell als Beweise für eine in umgekehr-

ter Richtung stattgefundene Beeinflussung in Anschlag zu bringen.

Vorsichtshalber werfe ich im folgenden auf Wolfram von Eschenbach ab und zu einen Seitenblick, der im Lichte der von mir angenommenen Ehrismannschen Chronologie streng genommen nicht nötig wäre.

Lanzelet — Nibelungenlied[1]

Das in den beiden Epen vorkommende Fremdwort *ferrân(s)* 'apfelgrauer feiner Stoff' < afrz. *ferrant* 'eisenfarbig, apfelgrau' ist sonst in keinem anderen mhd. Denkmal belegt. Da es in den mhd. Dichtungen keineswegs an Aufzählungen kostbarer Stoffe fehlt, scheint dieser Umstand zumindest dafür zu sprechen, dass es sich um ein sehr seltenes Wort handelt. Höchst wahrscheinlich war *ferrân(s)* ein nur auf die Literatur beschränktes Buchwort, und das würde ja die Annahme besonders nahelegen, dass der Nibelungendichter es der Lektüre von Ulrichs Lanzelet verdankte.

Im Lanzelet V. 4844 lautet das Wort *ferrân* [: *getân*], im Nibelungenlied 576,3 dagegen *ferrâns*. Wenn die ohne Widerspruch geltende Erklärung, nach der das *s* der Form *ferrâns* das flexivische *s* des frz. Nominativs sein soll, wirklich richtig wäre, so würde diese Discrepanz die Annahme einer literarischen Entlehnung des Nibelungendichters aus dem Lanzelet erschweren und den Gedanken getrennter Entlehnung aus dem Französischen nahelegen, wenn auch noch lange nicht beweisen. Ich halte aber die Form *ferrâns* für einen Genetiv des Substantivs *ferrân*, der zum Substantiv *röcke* gehört (û f e d e l röcke ferrâns von pfelle ûz Arabî); vgl. ähnliche Konstruktionen: m a n e g(e n) g o l d e s z e i n Nibel. 434,3 und 954,3, e i n s a m î t e s m a n t e l l î n

[1] Ich zitiere das Nibelungenlied nach der grossen Ausgabe von Bartsch (1870—1876).

Hartm. Iwein 6485, c i c l á d e s c l e i d e r Gottfr. Trist. 11106, s e h z i c b o u g e g o l d e s Kutr. 1290,4 und bes. der genau übereinstimmende Fall r ö c k e — — — Ô s t e r r î c h e s t u o c h e s Neidh. v. Reuent. hgg. v. Keinz 43,15 ff. Bei dieser Deutung des *-s* in *ferrâns* steht der Annahme einer literarischen Entlehnung des Wortes aus dem Lanzelet nichts im Wege.

Von den sonstigen Übereinstimmungen, die mir bei der Vergleichung aufgefallen sind, hebe ich folgende hervor:

Lanz. 2782 swaz uns von knappen ist gezalt,
daz ist wider in ein wint.
2784 er was ein wîse hübschez kint

und

Lanz. 7455 was dem gougelaer ein wint [: sint]

und anderseits

Nibel. 2280,2 swaz er dâ vor hête in strîte getân
den Etzelen recken, daz was gar ein wint:
4 nu vaht vil tobelîche des küenen Aldriânes kint.

Nibel. 47,2 ez was ir aller werben wider in ein wint [: kint]

Nibel. 228,3 swaz si striten nâch êren, daz ist gar ein wint [: kint]

Nibel. 836,1 swaz kleider ie getruogen edeler ritter kint,
2 wider ir gesinde daz was gar ein wint.

Nibel. 1372,1 swaz iemen tet mit milte, daz was gar ein wint [: kint]

Die Beweiskraft dieser Übereinstimmungen wird dadurch beeinträchtigt, dass die Verstärkung der Negation durch *wint* zu dieser Zeit nicht selten gebraucht wurde (vgl. darüber Zingerle, Wiener Sitzungsberichte, phil.-hist. Klasse, Bd. 39 [1862] S. 461 ff.). Auch der Reim *wint* : *kint* lag sehr nahe, und so stellt er sich hie und da im Zusammenhang mit dieser Negationsformel ein. So bei Hartmann, der auch sonst diese Negationsformel gebraucht, im Reim auf *kint:*

Erec 8277 diu fünfzehende ein wunschkint:
doch was ir aller schoene ein wint
8279 wider die sehzehenden frouwen.

Bei Wolfram finden sich ebenfalls ein paar Stellen, die eine offenbare Ähnlichkeit verraten:

Parz. 188,5 des werden Gurnemanzes kint.»
Lîâzen schoene was ein wint
7 gein der meide diu hie saz,

und

Parz. 814,3 sprach der heiden, Gahmuretes kint.
»ez was ie jenen her ein wint,
5 swaz mich strît od minne twanc.

Auch bei Gottfried von Strassburg fehlt nicht Ähnliches:

Trist. [swaz fuoge er — — — — getete]
2279 daz was in dâ wider ein wint:
si nam des wunder, daz ein kint.

Wichtig ist in diesem Zusammenhang, dass ein paar unverkennbar anklingende Stellen sich in der Nibelungenklage (hgg. v. Lachmann) finden:

Klage 321 — — — — — swaz ir zer werlde wart gekleit,
322 daz was allez her ein wint. sô maneger werder muoter kint

und

Klage 60 daz was ir allez ein wint. si het daz Sigemundes kint.

Die Abfassungszeit der Klage lässt hier die Möglichkeit einer Entlehnung aus Lanzelet, Hartmann, Nibelungenlied oder Wolframs Parzival zu. In Anbetracht der engen Abhängigkeit der Klage vom Nibelungenlied (vgl. unten S. 70) bleibt die Provenienz dieser Stellen aus dem Nationalepos am wahrscheinlichsten. Hier hätte Lanzelet somit die Klage durch Vermittlung des Nibelungenliedes beeinflusst, natürlich vorausgesetzt, dass das Nationalepos die betr. Stellen dem Lanzelet verdankt.

Eine Reminiscenz aus der Dichtung des Ulrich scheint auch zu sein

Nibel. 1103,3 si bat got den guoten sîner sêle phlegen.
4 vil dicke wart beweinet mit grôzen triuwen der degen.

Es heisst nämlich entsprechend

Lanz. 843 auch bâten si sîn got pflegen.
844 do sprach der kindische degen.

Hartmann scheidet hier als Quelle aus, denn allzu verschiedenartig, um hier das Vorbild geliefert zu haben, ist

Erec 9128 got der herre nû werde
des künec Ereckes phlegen:
9130 wand' er bestêt einen degen.

Und wenn wir sicherheitshalber einen Blick auch auf die Wolframschen Reime werfen, so stellt es sich heraus, dass die im Parzival begegnenden Reime *degen* : *gepflegen* 447,1 und : *verpflegen* 688,15 keine sonstige Ähnlichkeit mit den oben berührten aufweisen.

Dagegen findet sich wieder eine stark an den Lanzelet und an das Nibelungenlied erinnernde Stelle in der

Klage 1170 si bâten got der sêle phlegen. sam tet man Bloedelîn den degen,

und auch hier wird es sich um den Einfluss des Lanzelet über das Nibelungenlied auf die Klage handeln.

Ferner heisst es

Nibel. 1778,3 — — — — — die wîle ich leben muoz,
4 so entwîche ich iu durch vorhte ûz helfe nimmer einen fuoz.

Diesem Passus entspricht ziemlich nahe

Lanz. 2537 ê ich entwîche einen fuoz,
2538 daz ich ê zwâre sterben muoz.

In Hartmanns Erec kommen 6 Reime *muoz* : *vuoz* (1999, 4017, 4547, 6053, 7361, 7973) und in seinem Iwein 2 (4780, 8130) vor, aber nirgends ist die Ähnlichkeit auch nur im entferntesten mit der obigen Parallele zu vergleichen. Näher ist die Übereinstimmung mit Hartmanns

Arm. Heinr. 306 diu wolde nie entwîchen
(hgg. v. Gierach) 307 von ir herren einen fuoz [: gruoz],

aber auch sie geht nicht so weit wie die mit dem Lanzelet. Ferner heisst es in dem seinerzeit Hartmann zugeschriebenen

Zweit. Büchlein 516 ich bin sît beruochet
von eteslîchem wîbe,
vil süezer an ir lîbe,
diu an schoene unde an jugent
520 an geburt unde an tugent
ir niemer entwiche einen fuoz
522 der ich dâ bin und wesen muoz.

Da aber dieses Werk erwiesenermassen von einem Nachahmer Hartmanns stammt und etwa in die Zeit zwischen 1220—1230 fällt, brauchen wir kaum allzu ernst mit der Möglichkeit zu rechnen, dass diese Stelle dem Nibelungendichter das Vorbild geliefert hätte. — Die bei Wolfram begegnenden 7 Reime *fuoz* : *muoz* (3 Parz., 4 Willeh.) weisen keine sonstigen Übereinstimmungen mit den angeführten Stellen im Lanzelet und Nibelungenliede auf.

Eine teilweise übereinstimmende Stelle finden wir im

Wigal. 10149 dem entwîche ich nimmer einen vuoz.
10150 ir vriuntschaft und ir gruoz.

Abgesehen davon, dass die Ähnlichkeit sich hier nur auf einen Vers beschränkt, spricht die oben angeführte Chronologie gegen die Möglichkeit einer Beeinflussung des Nibelungenliedes durch den Wigalois, dessen Dichter ja bereits — jedenfalls teilweise — Wolframs Parzival kannte. — Zu der Frage, wie diese Stelle im Wigalois zu beurteilen ist, kehre ich unten (S. 80) zurück.

Was ich oben an Anklängen an den Lanzelet im Nibelungenliede angeführt habe, ist allerdings nicht sehr viel. Aber einerseits ist es nur eine Auswahl aus den mir besonders bedeutsam scheinenden übereinstimmenden Reimen und anderseits stand die verschiedene Reimtechnik der beiden Denkmäler einer sehr weitgehenden Beeinflussung im Wege: während der Lanzelet sowohl klingende wie stumpfe Reime zuliess, verwendete

der Nibelungendichter — ausser den seltenen Binnenreimen — nur stumpfe Reime. Jedenfalls glaube ich, dass bereits das von mir angeführte Material genügt um zu zeigen, dass der Nibelungendichter den Lanzelet gekannt hat und dass diese Bekanntschaft in den Reminiscenzen aus der Dichtung Ulrichs von Zazikhoven im Nibelungenlied ihren Niederschlag fand.

Lanzelet — Klage

Der rein ästhetische Wert der Nibelungenklage — dieser überflüssigen, um nicht zu sagen: unerwünschten Fortsetzung des Nibelungenliedes — ist ja sehr bescheiden. Ihre Stellung in der Geschichte der deutschen Literatur verdankt sie ihrer Abhängigkeit vom Nationalepos, das Vorbild und Hauptquelle des Dichters der Klage war. Es ist deswegen nur eine Selbstverständlichkeit, dass das Nibelungenlied die Klage am nachhaltigsten beeinflusst hat. Dass mit diesem Einfluss einige Ulrichsche Prägungen über das Nibelungenlied in die Klage Aufnahme fanden, wurde bereits oben (S. 66 ff.) festgestellt. Viel wichtiger ist aber, dass die Dichtung Ulrichs von Zazikhoven auch direkt auf die Klage gewirkt zu haben scheint, was m.E. bis jetzt noch nicht bemerkt wurde.

Da die Klage kurz nach dem Nibelungenlied entstanden ist, darf man es als natürlich betrachten, dass sie sich nicht dem Einfluss der in Blüte stehenden höfischen Dichtung entziehen konnte, obgleich sie im Wesentlichen auf dem Boden des Volksepos steht. Der höfische Einfluss, der sich sowohl durch die Vermittlung des Nationalepos als auch direkt geltend machte, ist schon öfters festgestellt worden. In seinem Aufsatz »Nibelungenklage und höfische Dichtung» (ZfdA 61 [1924] S. 49 ff.) hat Leitzmann die bisherige Forschung ausbauend und Neues hinzufügend die Spuren Wolframs von Eschenbach und Hartmanns von Aue in der Klage hervorgehoben. Zu den höfischen Vorbildern der Klage möchte ich

also noch den Ulrichschen Lanzelet nachtragen, wobei ich mich u.a. auf folgende Parallelen stütze:

Klage 150 — — — — — ja muosen si der gallen
151 Und och ir herze volgen si wurden stark erbolgen

erinnert deutlich an

Lanz. [440 aber diu burc, da'z im geschach,]
441 der ward er hart erbolgen.
442 dem rosse muos er volgen.

Freilich heisst es ähnlich bei Wolfram

Parz. 157,5 iedoch muos er im volgen,
6 ern was im nicht erbolgen,

aber die Übereinstimmung zwischen der Klage und dem Lanzelet ist etwas weitgehender.

Bei Wolfram begegnen im Ganzen 13 Reime *haz* : *daz* (im Parz. 9, im Willeh. 3 und in den Liedern 1), aber die unten stehende Parallele zwischen dem Lanzelet und der Klage hat eine grössere Beweiskraft, weil hier auch die unmittelbar anschliessenden Reime übereinstimmen:

Lanz. 2655 [sît ich sô tiure bin besworn
bî allen vrouwen wol geborn,]
sô verdient ich ungern iren haz.»
der vremde ritter sprach ouch daz
»swaz mîn her Wâlwein tuot,
2660 der ist sô hübsch und sô guot

und

Klage 290 swer den andern durch haz verteilt. wie mag er wizzen daz

waz got mit im getuot? niemen dunke sich sô guot.

Dasselbe Argument wie bei der obigen Parallele, die Übereinstimmung auch der weiteren Umgebung, ist ebenfalls für die folgende in Anschlag zu bringen. Auch in diesem Falle begegnet bei Wolfram derselbe Reim *mâge* : *lâge* (einmal im Parz. und einmal im Tit.), aber ohne sonst eine nähere Verwandtschaft mit der betr. Stelle in der Klage aufzuweisen:

Lanz. 1837 und alle dîne mâge
vor dîner würme lâge.
dar zuo ist ein gedinge mîn,
1840 daz du mir daz harnasch sîn
[heizest geben und sîn ors.]

und

Klage 419 Gunthêr unt die brüeder sîn, und die hôhen recken mîn,
420 mîn bruoder und mîn mâge, die mit des tôdes lâge
[W underlîche sint beslagen.]

Der Reim *guoter* : *muoter* ist in der mhd. Epik ebenfalls keineswegs selten. Ausser im Lanzelet und in der Klage finden wir ihn auch bei zwei anderen Dichtern, die die Klage beeinflusst haben, und zwar bei Hartmann und Wolfram. Trotzdem glaube ich für einen Passus in der Klage das Vorbild des Lanzelet in Anspruch nehmen zu dürfen, weil in diesen beiden Dichtungen ausser dem Reim ein ganzer Vers — allerdings ein recht trivialer — vollständig identisch lautet:

Lanz. 585 sprach der degen guoter.
586 »ich hân noch eine muoter,

und

Klage 430 sprach der degen guoter, »traget ze sîner muoter
[mîn wênigez kindelîn.»]

Dagegen wäre ich geneigt anlässlich

Klage [2124 dô sprach si »mîn wol daz ist allez nu begraben]
gehaben
2125 an vater und an muoter. vil friunde sô guoter

an das Vorbild Wolframs zu denken, bei dem es heisst

Parz. 414,7 von vater noch von muoter.
8 der junge man vil guoter

und noch ähnlicher

Willeh. 292,3 si sprach »lieber friunt vil guoter,
4 hâstu vater oder muoter.

Eine weitere Parallele ist:

Lanz. 1671 sô grôze sêre worhte.
1672 sô sprach der undervorhte

und

Klage 700 daz wunder mê geworhte, als der undervorhte.

Eine nicht zu leugnende Ähnlichkeit besteht ferner zwischen

Lanz. 1613 wan nieman ersterben mac,
1614 ê im kumt sîn endes tac

und

Klage 1671 die wîle ich nu geleben mac, unz an mînes endes tac.

Dann seien hier noch einige Stellen erwähnt, bei denen ausser dem Lanzelet andere Denkmäler ebenso gut oder mit noch grösserem Recht als Quellen in Anspruch genommen werden können:

Klage 1210 dô si all ze stete wâren komen, dô wart êrste vernomen
1211 von den die giengen von dem grabe diu aller meiste ungehabe

und

Lanz. 7451 mit sölcher ungehabe,
7452 ob sie stüenden ob dem grabe.

Aber wenigstens ebenso ähnlich klingt bei Hartmann

Iwein 1411 dar nâch truogen si in ze grabe.
1412 von ir grozen ungehabe.

Ausserdem finden sich im Iwein Vv. 1437 und 1595 zwei weitere Reime *ungehabe* : *grabe*.

Ein paar andere Stellen in der Klage haben, ausser im Lanzelet, ihre Entsprechung auch bei Wolfram:

Klage 204 si heten ûz gesundert driu unt drîzec hundert

und

Klage 1089 der wart ûz besundert sibenzehen hundert

erinnert zwar stark an

Lanz. 4067 Siu het gespiln hundert,
4068 alle ûz gesundert,

aber ebenso gross ist die Ähnlichkeit mit

Parz. 682,25 der wâren zwei hundert
26 ze magden ûz gesundert.

Auch bei Heinrich von Veldeke, den Wolfram mehrere Male beim Namen nennt und dessen Werk auf ihn nachweislich eingewirkt hat, heisst es ähnlich

Eneide 673 ridder vîf hondert.
674 die hadde he gesondert

und

Eneide 97 ridder vîftich hondert
98 van den here gesondert.

Eine wichtige Parallele bleibt noch zu erwähnen, und zwar

Lanz. 8482 pfeller alsô dicke
und die besten die diu welt hât [1];
8484 samît unde ciclât

und

Klage 2080 der aller beste sigelât den ieman in der werlde hât.

Dasselbe Reimpaar, aber ohne die sonstigen Übereinstimmungen, treffen wir zwar bei Gottfried von Strassburg an

Trist. 11122 als ein hant an der breite hât.
11123 dâ durch so bran der ciclât.

---

[1] n Hahn interpungiert; nach dem Inhalt könnte aber hier das Interpunktionszeichen ebenso gut vollständig fehlen oder ein Komma stehen.

Deswegen brauchen wir hier kaum mit der Möglichkeit Gottfriedschen Einflusses zu rechnen, obgleich er chronologisch nicht ausgeschlossen wäre; dies umso mehr, da sonstige unbestreitbare Spuren des Tristan in der Klage nicht nachgewiesen worden sind.[1]

Auch im Wigalois des Wirnt von Gravenberg begegnet derselbe Reim mit stark anklingender Umgebung. Bei Wirnt stimmt die Stelle näher mit dem Lanzelet überein, indem nur in der Klage die Trivialisierung [*den*] *ieman in der werlde hât* steht für das ursprüngliche *diu we(r)lt* — *hât* im Lanzelet und Wigalois. Diese Übereinstimmung in den drei Dichtungen beruht offenbar nicht auf einem Zufall. Da mir keine anderen überzeugenden Anklänge an den Wigalois in der Klage aufgefallen sind, genügt es in diesem Zusammenhang festzustellen, dass auch diese Parallele für den Einfluss des Lanzelet auf die Klage spricht. — Wie der Fall im Wigalois zu beurteilen ist, werde ich im folgenden Abschnitt klarzustellen versuchen.

Das oben Angeführte reicht hoffentlich schon aus, um das zu beweisen, worauf es mir ankommt: dass auch der Dichter der Klage mit dem Lanzelet Bekanntschaft gemacht hatte. Es wäre leicht, den bereits erwähnten noch eine Reihe weiterer übereinstimmender Reime hinzufügen. Bei der sowohl stumpfe als auch klingende Reime zulassenden Technik der beiden Dichtungen waren die Möglichkeiten der Beeinflussung eben grösser, und deswegen darf aus der verhältnismässig grösseren Anzahl von Übereinstimmungen zwischen Lanzelet und Klage

---

[1] Die von K. Getzuhn, Untersuchungen zum Sprachgebrauch und Wortschatz der Klage (Germanistische Arbeiten hgg. von G. Baesecke N:o 2; 1914) angeführten Übereinstimmungen deuten nur auf die Möglichkeit einer solchen Beeinflussung hin, und mehr will wohl auch Getzuhn nicht behaupten. — Denselben Ausdruck, aber nicht das Wort *ciclât*, finde ich bei Priester Wernher (hgg. v. Wesle)

Maria, Hs. A. 1517 mit pfelleiner wat,
1518 der besten die diu werlt hat.

als zwischen Lanzelet und Nibelungenlied nicht ohne weiteres auf einen stärkeren Grad des Einflusses geschlossen werden.

Lanzelet — Wigalois

Obgleich die chronologische Einreihung des Lanzelet teilweise strittig ist, so herrscht eine recht weitgehende Einstimmigkeit darüber, dass dem Lanzelet der zeitliche Vorrang vor der Dichtung Wirnts von Gravenberg gebührt. Dieser Ansicht schliesst sich auch Werner Richter (Der Lanzelet des Ulrich v.Z. S. 274) ausdrücklich an und polemisiert gegen Singer, der dem Wigalois die Priorität vor dem Lanzelet vindizieren möchte. Die nur diesen beiden Dichtungen gemeinsamen Übereinstimmungen dürfen somit als Zeugen für den Einfluss des Lanzelet auf den Wigalois in Anspruch genommen werden.

Wie gerade oben (S. 76) erwähnt wurde, hat

Lanz. 8483 und die besten die diu welt hât,
8484 samît unde ciclât

ein weitgehend übereinstimmendes Gegenstück im

Wigal. 817 ein sô guot siglât
818 daz diu werlt nicht bezzers hât.

Ferner klingen auch an

Lanz. [4192 [sîn ros begund er binden]
4193 zuo des boumes aste
4194 sanfte und nicht ze vaste.

und

Wigal. 6270 Sîn ors hafter vaste
6271 zeinem starken aste.

Aber bei Hartmann findet sich eine Stelle

Iwein 3469 sî hafte zeinem aste
3470 diu pfert beidiu vaste,

die teilweise mit dem Wigalois noch näher übereinstimmt (das Verb *haften*)[1]; freilich hat Hartmann hier *pfert* gegenüber *ros* und *ors* im Lanzelet und Wigalois. Es ist nicht unmöglich, dass dem Wirnt sowohl der Iwein als auch der Lanzelet hier vorschwebten.

Eine andere Stelle des Wigalois legt die Annahme zweier gleichzeitiger Vorbilder in viel zwingenderer Weise nahe. Ich denke an die Schilderung eines *garzûn* Wigalois 1417 ff., die — wie bereits Lichtenstein in seiner Ausgabe des Eilhartschen Tristrant Anm. zu V. 8231 gesehen hat — weitgehend mit der betr. Stelle des Eilhartschen Gedichtes übereinstimmt. Ein ähnlicher Passus begegnet aber auch im Lanzelet[2], und der Wigalois weist hier markante Übereinstimmungen sowohl

[1] Singer (Aufsätze und Vorträge [1912] S. 150) glaubt, dass Ulrich den Iwein nicht gekannt habe. Richter äussert sich vorsichtiger: nach ihm lässt sich ein etwaiger Einfluss des Iwein auf den Lanzelet nicht nachweisen, obgleich Übereinstimmungen nicht fehlen (vgl. Richter, Lanzelet S. 260 ff.); in seiner Zusammenfassung (S. 273) rechnet er damit, dass Ulrich den Iwein nicht gekannt habe. — Die hier angeführte Übereinstimmung zwischen Iwein und Lanzelet spricht für einen Kontakt zwischen den beiden Dichtungen; dazu kommen noch die Parallelen Iwein 1411 ff. — Lanz. 7451 ff. (vgl. oben S. 74), und Iwein 6993 ff. — Lanz. 5309 ff. (vgl. unten S. 80).

[2] Lichtenstein hat S. CXCV — allerdings mit recht dürftigen Gründen — versucht, den Einfluss Eilharts auf Ulrich nachzuweisen. Richter hat (S. 141 ff.) auf weitere Spuren hingewiesen und sagt ausdrücklich (S. 144), dass der Lanzelet enge Beziehungen zum Tristrant habe. Dass auch die oben behandelte Stelle für diese Berührungen zeugt, wurde — soweit ich sehe — bisher übersehen.

mit dem Tristrant als auch dem Lanzelet auf. Die betr. Stellen in den drei Dichtungen lauten:

Tristr. 8232 zwô rôte korze kappen
trûgen die garzûne.
in wârin die schapperûne
8235 von gelwem fritschâle. [: Kurnevâle]

Lanz. 2595 do liuf zuo in ein garzûn.
2596 scharlât was sîn schaprûn

und weiter

Lanz. 2599 wîz hantschuohe, niuwer huot.

Wigal. 1416 nu kom gegen im geloufen her
ûf dem wege ein garzûn.
der truoc einen schaprûn,
1419 gesniten von fritschâle [: zendâle]

und dazu noch

1424 sus lief er in dem stoube.
des rôten seites von der gran
truoc er einen roc an,
gebrîst mit grôzem vlîze;
hantschuohe wîze
1429 hêt er an den henden.

Wenn man den Wortlaut der drei Dichtungen miteinander genauer vergleicht, so ist es evident, dass die Eilhartsche Fassung dem Dichter des Wigalois vorgeschwebt haben muss: ausser dem Reim *garzun(e)* : *schap(pe)rûn(e)* ist diesen beiden Dichtungen auch das im Lanzelet fehlende *fritschâle* gemeinsam. Aber anderseits haben auch der Lanzelet und der Wigalois

vom Tristrant abweichende Übereinstimmungen, die nicht gut dem Zufall zugeschrieben werden können: weniger wichtig ist, dass nur in diesen beiden Dichtungen *garzûn* und *schaprûn* im Singular stehen, nicht zu übersehen ist aber, dass sowohl Ulrich als auch Wirnt hier das Verb *loufen*, und zwar im Prät. verwenden; der Erwähnung der weissen Handschuhe — Lanz. *wîz hantschuohe*, Wigal. *hantschuohe wîze* — ist eine noch grössere Beweiskraft zuzusprechen, die durch die erwähnten weniger wichtigen Übereinstimmungen noch gesteigert wird.

Eine teilweise Übereinstimmung, die sich nur auf einen Vers beschränkt, findet sich

Lanz. 2537 ê ich entwîche einen fuoz [: muoz]

und

Wigal. 10149 dem entwîche ich nimmer einen vuoz [: gruoz]

Dann seien noch ein paar Stellen des Wigalois erwähnt, obgleich sie nicht nur im Lanzelet, sondern auch in anderen Dichtungen, die als Quellen gut in Frage kommen, und zwar teilweise sogar in ähnlicherer Fassung begegnen:

Wigal.11045 ze rosse und ouch ze vuoze;
11046 daz was ir unmuoze.

erinnert zwar stark an

Lanz. 5309 ze rosse noch ze fuoze.
5310 si pflâgen unmuoze,

aber noch näher klingt eine Stelle bei Hartmann an, und zwar

Iwein 6993 ze rosse und ze vuoze.
6994 ez was ir unmuoze.

Zu vergleichen ist hier ferner, obgleich weniger ähnlich, Veldeke

Eneide 939 te rosse end te voete
940 wir hadden goede moete.
(Hs. w, 15. Jh., gross vnmuss).

In einem anderen Falle ist es wieder die Eneide des Heinrich von Veldeke, die neben Ulrichs Lanzelet als Quelle in Frage kommt; dass diese Dichtung sowohl den Lanzelet als den Wigalois beeinflusst hat, wurde bereits von Behaghel (in seiner Ausgabe der Eneide S. CCVIII ff. und CCXXII ff.) hervorgehoben. Diese Stelle lautet in den drei Epen:

Wigal. 10531 Ein hemde wîz als ein swan
10532 truoc diu gespil der saelde an

Lanz. [8862 von Alexandrîe]
8863 was der samît den si truogen an.
8864 hermîn wîzer danne ein swan

Eneide 773 hermîn wît alse ein swane
774 der sobel was breit dar ane

und

Eneide 5186 her hemede was kleine
ende wît alse ein swane
5187 einn roeden borden droech sî ane.

Der Vergleich zeigt, dass die Wigaloisstelle am nächsten mit der Fassung Eneide 5186 ff. übereinstimmt, während die Lanzeletstelle, die auf Eneide 773 ff. zurückgeht, etwas abseits liegt.

Der künstlerische Wert des Lanzelet ist zwar kein bedeutender, aber trotz der vielen Mängel seiner Darstellung war Ulrich von Zazikhoven noch lange kein Stümper. Was uns an Handschriften dieses Denkmals erhalten ist, muss im Vergleich zu vielen anderen Dichtungen als recht dürftig bezeichnet werden: nur zwei vollständige Handschriften und drei Fragmente sind auf uns gekommen. Aber gelesen wurde das Gedicht im Mittelalter trotzdem ziemlich viel, zwar weniger wegen seiner sprachlichen Form oder Komposition als wegen seines beliebten Inhaltes. Allerdings sind die bisher nachgewiesenen Spuren des Lanzelet geeignet, die Auffassung aufkommen zu lassen, dass seine Wirkung sich vorwiegend, wenn auch nicht ausschliesslich, auf die weniger bedeutenden späteren Epigonen und ihre Werke beschränkte: unter Dichtern und Dichtungen, die seinen Einfluss verraten oder ihn erwähnen, sind genannt worden Ulrich von Lichtenstein, Konrad von Stoffeln (Gauriel von Muntabel), der Pleier, Wigamur, Rudolf von Ems, Heinrich von Freiberg und — nicht ohne Zweifel — der Stricker und Heinrich von dem Türlîn.

Die obigen Ausführungen haben gezeigt — wenn die von mir akzeptierte Chronologie stichhaltig ist —, dass Ulrich von Zazikhoven sich auch unter den bedeutenderen Zeitgenossen einer grösseren Beliebtheit erfreute, als gemeinhin angenommen wurde, und dass er somit auch in dieser Hinsicht seinen Platz als einer der angesehensten älteren höfischen Epiker gut behauptet.

Emil Öhmann

Suggestions Concerning Translation into English[1]

To write good English is somewhat a matter for prayer.

There are many people in Finland who speak English with some degree of proficiency, and comparatively many who speak it very well indeed, yet translations into English are often not of an acceptable quality. Those translations which have fallen to my lot to check and correct, seem to have coagulated in what one might call the »dictionary stage» — a careful, word-for-word rendering which is at best a faultlessly formed cadaver. In other words, translators do not read enough modern English, talk enough English with someone competent to correct them, listen to enough English. They have too little acquaintance with the ring of good English, with its rhythm, fluidity, swiftness.

Perhaps there is no complete cure for this malady of dictionary translation, especially if the translator's mother tongue is not English — indeed, the mere fact that a person's mother tongue is English is no guarantee that he will be a competent or accomplished translator. It may be pertinent to quote from a recent article in the American *Saturday Review of Literature:* »Let French or German men of letters write in English and you will be amazed to learn that not the flaws in their English, but their manner of thought will betray them, simply because the language helps to mold and to arrange the thought of man. Language, with a capital L, is the heart-beat of environment. As we gradually grow into it, it shapes the process of our feelings and thinking . . . Writers perhaps think in English, but with their French or German minds.» It follows, then, that a successful translator must steep and keep himself steeped in modern English — and by modern I mean something written within the last half century — or he will not be able to convey

[1] Paper presented before the Neo-Philological Society of Helsinki.

the thought of the foreign author into English. To render a man's thought into another language demands something beyond a first draft, word-for-word translation; idiom must be met with idiom, and the sooner this goal is achieved by the student of English, be he pupil, teacher or translator, the better.

It occurred to me that the causes of certain recurring difficulties in translation might be tracked down and eventually eliminated. Turning to the books available in Finland these last years for the teaching of elementary English, I was deeply impressed by the knowledge of and the affection for English evidenced in these books. Seldom is there any least error of grammar, but now and then a Finnish or a Swedish turn of phrase will slip in, or an idiomatic phrase become distorted. It may be of use to point out a very few of the more striking difficulties.

The use of the simple and the expanded or progressive tenses of the verb — to consider only the present tense — is a matter far more delicate than we whose mother tongue is English realize. Here are two examples of the simple present taken from a school book: »Child, what do you do?» (answered by: »I read»). The implication in that question is very different from that in a following example, »What does the dog do?» (answered by: »The dog barks»). The second question is correct if with its answer it means that barking is characteristic of dogs; it can mean nothing else, in fact. The expanded tense is the correct form for the first set: »Child, what are you doing?» — »I am reading», unless qualified, for instance, thus: »Child, what do you do on Sundays?» — »I read.» Jespersen says [1] that »the choice of one or the other form is in some cases of very little importance for the meaning of the sentence.» The qualifying phrase »in some cases» should be taken with a great deal of salt. It would be difficult to give too much practice along the thorny path of English in the use of the simple and the expanded tenses of the verb, to judge by the trouble they cause foreigners.

[1] Jespersen, *Essentials of English Grammar*, 24. 9_3.

Another cause for confusion may lie in the occasional arbitrary substitution of the present for the future. If the instructor is not yet ready to present the future tense, and replaces a future with a present, we may find something like the following: »Mrs. A. promises to plant some new bushes, and I am sure she *does* it as soon as the weather permits.» The idea inherent in »as soon as the weather permits» is a future one, and the main verb should, therefore, either by exception be in the future tense, »I am sure she *will do* it as soon as the weather permits», or else that clause should be omitted.

In the sentence (illustrating the use of the preposition *after*) »After two hours I go home,» the more usual tense would be the future, »After two hours I shall go home,» or the progressive present »After two hours I am going home.» Jespersen says (*o. c.*, 23. 4_3) »the present tense may be used in speaking of some future time, chiefly when something is settled as part of a programme or agreement; the sentence generally contains an indication of time.» Thus the conditions are fulfilled, yet the above-mentioned sentence demands a special intonation probably not intended by the author, »After two hours *I* go home.» Presumably a native ear is needed to detect the nuance in this particular sentence.

A common, constant error in speech and writing is the use of the pronoun *we* in such sentences as »We were talking with my cousin.» In English this can mean only that there are at least three persons in question: my cousin, myself, and a third person. Of course, the error derives from the Finnish or the Swedish idiom — and that is precisely the point: idiom must be met with idiom, not with a word-for-word translation.

Several advanced students of English, preparing their lessons in practice teaching, have tried to convince me on the authority of their teachers that *do* cannot be used as the auxiliary of the verb *to have* when *to have* is the main verb. We have Jespersen's word for it (*o. c.*, 28. 2_3) in his chapter on Negation that »When *have* is not an auxiliary, it may take *do*,»

as in the examples: »We didn't have much of a breakfast. He doesn't have to go to chapel. He did not have the picture framed.» And again (*o. c.*, 28. 6_2), »During the last few centuries the use of *do* (*does, did*) has become the rule in such interrogative sentences as contain no other auxiliary: . . . Did you have the picture framed?» In face of such a positive and well-supported assertion it seems useless to insist on the total exclusion of *do* as an auxiliary of the verb *to have*.

Too liberal a use of prepositional phrases results in a rocking-horse monotony, to say the least; the following example is taken from a book for two-way translation exercises:

»*Of* all the great ecclesiastical buildings *of* Britain, there is none, *with* the exception *of* Westminster Abbey, that is more linked *with* the events *of* her history than the Cathedral *of* Canterbury. Not only is it one *of* the chief works *of* English art, *of* which the country may be justly proud, but it has been the scene *of* important episodes *in* the life *of* the nation, and it stands as a memorial *of* one *of* the most momentous *of* them *in* the annals *of* Britain.»

Here the author has found it normal to use in these two sentences seventeen prepositional phrases, fourteen of which begin with the preposition *of*. The following suggested rendering cuts the total number of prepositional phrases to ten, six of which are introduced by *of*:

»*Of* all the great ecclesiastical buildings *of* Britain, there is none, *excepting* Westminster Abbey, more closely linked *with* historical events than Canterbury Cathedral. Not only is it considered, and justly so, one *of* the chief works *of* English art, but it has seen many an important national event unroll there. It stands a memorial *to* one *of* the most momentous episodes *in* the annals *of* Britain.»

If a text is written with an eye to suggesting the correct translation, it is very probable that that text will not be idiomatic, and while it may be of help for that immediate piece of work, such a method must finally result in nothing less than a stumbling block for the student when he comes up against

a piece of idiomatic English. He must learn from the very beginning to meet idiom with idiom.

The following sentence introduced by a prepositional phrase, »With its graceful three spires it dominates that most delightful of cathedral cities,» is simplified and undoubtedly strengthened by the change of construction, »Its three graceful spires dominate that most delightful of cathedral cities.»

A similar construction occurs in a bit of direct writing in English from a different source: »With his great humour he made his expositions of texts . . . an unforgettable enjoyment.» Perhaps the plunge *in medias res* is more effective. »His great sense of humour made his expositions of texts . . . an unforgettable pleasure.» English can be simple, and is often the more forceful for simplicity. For instance, »He gained a large circle of friends who find it difficult to understand that he is no more to be seen in their midst» might be rendered thus, »He gained a large circle of friends who realize with difficulty that he is no longer in their midst.»

Punctuation is a point of extreme importance which seems to have escaped many students of English. Much confusion is caused by the use of commas according to Scandinavian rules, especially in connection with the relative and interrogative pronouns, and before the conjunction *that* in places where it has no business to be. Non-restrictive relative clauses are regularly set off in English by commas, whereas restrictive clauses must not be set off. To illustrate with a very simple and clear example:

Restrictive: The Italian *who wore a flower in his coat* smiled at me. The relative clause cannot be omitted without radically changing the meaning of the sentence; the Italian in question is identified by the fact of his wearing a flower in his coat.

Non-restrictive: The Italian, *who wore a flower in his coat*, smiled at me. The fact that the Italian wore a flower in his coat is secondary to the fact of his smiling; the clause must therefore be set off by commas.

Since *that* as a relative pronoun is always restrictive, no comma precedes it. Nor is the conjunctive *that*, introducing indirect discourse, preceded by a comma (*e. g.*, I know *that you are interested in English*). Furthermore, the interrogatives in indirect questions are never preceded by commas (*e. g.*, Mr. Jones asked *who the manager was*. The boy wondered *what he could do*).

Chapter headings and the titles of books, etc., are without the punctuation of a period in English. The Scandinavian custom seems to have caused some confusion here about this rule. By and large, punctuation is used in English only to c l a r i f y the meaning. The study of punctuation should not be neglected by the translator; he may suit his punctuation to the matter in hand, *i. e.*, »open» punctuation, a minimum of pointing without causing ambiguity, or »closed» punctuation for a more compact, involved composition in which clearness and precision are the first requisites.

Lack of space prevents my remarking on many points of interest, constantly recurring difficulties in speech and in translation.

English is indeed a language difficult to learn — leaving quite aside the question of pronunciation — although those who have only a smattering of the tongue seem not to realize the fact. A word of unasked advice to translators: to read modern English until you are sick of the sight and sound of it, and while you are still sick of it, read still more, and read it aloud, page upon page until its rhythm and logic begin to weave themselves into an English pattern in your own mind. Now you are certain that you really know English, for you speak it rather well. But humble your pride if you have written in English. Ask some cultured person whose mother tongue is English to read your work aloud — that final test of fluency — and do not be offended if he finds spots which are un-English. Grammatically correct, mind you, but »just not English,» for try as you will, you cannot put the final touches on your own work

because your environment is Finland, and you think with your Finnish mind. No doctor worth his salt is ever offended at having another competent physician called in for consultation over a patient. Who writes English must be an enemy of the good. Only the best is good enough.

HELEN GOLDTHWAIT-VÄÄNÄNEN

Besprechungen

Edvard Strömberg, *Från latinet till franskan och engelskan.* (Skrifter utgivna av Svenska Klassikerförbundet, n:o 31.) Lund, C. W. K. Gleerup, 1945. 96 pages.

Vaut-il la peine d'apprendre le latin? Voilà une question qui fera sourciller les lecteurs de ce Bulletin. Cependant elle ne date pas d'aujourd'hui. Il y a près de cinquante ans, elle a été posée et résolue dans la négative — on ne le dirait pas — par un homme de lettres français, Jules Lemaître.[1] La jeunesse, disait-il, perd des années »à ne pas apprendre le latin» au lieu de se consacrer à l'étude des langues modernes, dont il y aurait un vrai profit à tirer. Le monde actuel est plus poussé que jamais, pour des raisons que l'on sait, à évaluer le profit pratique, j'allais dire la valeur marchande des études même. Les carrières pratiques ont le plus d'attrait, l'éducation technique et mercantile est la parole. Tant pis pour les humanités.

En Suède, pays qui peut se vanter d'une belle tradition de recherches philologiques, les humanistes ont élevé la voix pour défendre les études classiques contre la rafale des réformes scolaires.[2] M. Edvard Strömberg, lui, cherche à répondre, sans préjugé ni parti pris, à la question pratique de savoir si et dans quelle mesure la connaissance du latin acquise dans les écoles secondaires peut faciliter l'étude du français et de l'an-

[1] *Opinions à répandre: Contre l'enseignement classique,* dans *Le Figaro* du 25 février 1898. Pour une vue opposée, voir Remy de Gourmont, *Esthétique de la langue française,* p. 88.

[2] Voir Axel Boëthius, *Varför skola vi läsa grekiska och latin?* (Skrifter utgivna av Svenska Klassikerförbundet, n:o 25.) Lund, 1942.

glais. A cet effet il examine, à l'aide de trois passages tirés de trois auteurs français représentant divers degrés du style »savant» (*Le jardin d'Épicure* d'Anatole France, un traité de grammaire historique et les *Principes d'économie politique* de Charles Gide) quel est le pourcentage des mots français immédiatement compréhensibles à celui qui a fait du latin mais qui ignore le français. Résultat: une moyenne de 33 %, soit un tiers environ. Cela, conclut l'auteur, serait bien peu de chose pour justifier le temps et l'effort dépensés à apprendre la langue de Cicéron, s'il n'y avait plus. Mais il y a ceci: pour qui apprend le français, le latin donne un point de départ et un point de repère inappréciables; avec des élèves latinisants, maintes difficultés du français s'aplanissent toutes seules. Mieux encore si le professeur leur donne une idée des principes qui président à l'évolution conduisant du latin au français. Qu'on puisse le faire sans invoquer la grande masse des notions philologiques ou linguistiques, c'est ce que M. Strömberg nous montre en vingt pages. Aussi lui savons-nous gré d'avoir appuyé sur le fait qu'une connaissance préalable du latin est la condition *sine qua non* pour quiconque se destine à étudier la philologie moderne.

Pour l'anglais un examen analogue donne comme résultat 15—25 % de mots que le latinisant reconnaît du coup, ce qui est moins d'un tiers du pourcentage total des mots d'origine latine empruntés par l'anglais. Cependant l'étudiant qui sait le latin — tant mieux s'il sait en plus le français — connaît par là la charpente de ce bâtiment dédaléen qu'est le vocabulaire anglais, avec ses doublets de divers ordres (*cordial — hearty, confound — confuse, consistence — consistency* . . .), ses hybrides (*beautiful, eatable, starvation*) et ses emprunts latins et romans qui s'échelonnent sur un espace allant des temps de César jusqu'à l'heure actuelle. Les quelques cinquante pages où sont tracées les grandes lignes de cette évolution linguistique et culturelle sont d'une lecture attrayante et instructive.[1]

[1] En parlant des relations entre le français et l'anglais, on aurait bien voulu voir quelques remarques sur la différenciation sémantique de certains mots latins survivant dans l'une et l'autre langue, tels que *actuel — actual, éventuel — eventual, fatal*, etc. Deux remarques de détail: p. 5 »*oui* < lat. *hoc illud*», lire *hoc ille;* p. 38 »lat. *paganus*, eg. 'byinvånare, lantbo'»: pour une nouvelle interprétation du mot *paganus* 'païen' (partant du langage des soldats, où ce mot signifiait 'personne civile' opposée à *miles*), voir E. Löfstedt, *Syntactica*, II, p. 467 sqq.

A la fin de son livre substantiel M. Strömberg forme un vœu, adressé aux professeurs de latin, et qui mérite d'être pris en considération: l'enseignement du latin ne pourrait-il pas tenir compte, plus que ce n'est le cas aujourd'hui, quant au choix des textes par exemple, des élèves qui veulent embrasser une langue moderne comme branche principale? A ses collègues, M. Strömberg donne à penser, surtout il nous invite à ne pas . . . perdre notre latin.

VEIKKO VÄÄNÄNEN

Eranos Löfstedtianus. Opuscula philologica Einaro Löfstedt a.d. XXVII Kal. Iul. anno MCMXLV dedicata. (E r a n o s, acta philologica Suecana a Vilelmo Lundström condita, XLIII, 1—4.) Uppsala. 385 pages in-8 avec six feuilles liminaires non numérotées, un portrait et une planche.

Cet *ἔρανος* philologique est offert au grand latiniste de Lund, »viro rarae eruditionis, facundiae, humanitatis», dont les recherches critiques, surtout d'ordre syntactique, ont fait avancer les études classiques et romanes à la fois. De ses nombreux collègues, élèves et *cultivatores* scandinaves — et qui ne figurent pas tous dans la longue liste des signataires de la dédicace — vingt-quatre ont contribué à ce volume jubilaire. Laissant de côté la part exclusivement relative à la philologie classique, de beaucoup la plus considérable, il nous reste à signaler quelques contributions importantes susceptibles d'intéresser les romanistes.

L'article qui retient plus que les autres l'attention d'un romanisant, et qui témoigne en même temps d'une rigueur de méthode égale à celle qu'on admire dans l'œuvre du maître, est celui de l'éminent médiéviste danois Franz Blatt, *La latinité de la Vie de saint Honoré* (p. 67—88). La biographie anonyme de cet évêque d'Arles offre un intérêt spécial en ceci qu'il en existe une rédaction versifiée en provençal du XIII[e] siècle par Raymond Féraut [1] qui suit d'assez près le texte latin. Comme, de plus, celui-ci semble composé en Provence ou tout au moins par un Provençal — à en juger par la forme indigène des noms de lieux méridionaux — il a fallu une étude minutieuse, portant notamment sur les mots ajoutés par le poète provençal pour obtenir des rimes, afin de prouver en définitive l'anté-

[1] Édition critique par Ingegärd Suwe, thèse d'Uppsala, 1943.

riorité, contestée par certains, du texte latin. En étudiant la provenance et la langue de cette vie de saint, M. Blatt met en relief les points principaux à envisager lorsqu'il s'agit de dépouiller, dans un intérêt linguistique, un texte latin médiéval. Comme il l'a fait dans son lumineux petit livre *Fra Cicero til Copernicus*[1], M. Blatt insiste sur la continuité du latin: »Pour l'étude de la langue latine aussi bien que pour l'étude de quelque autre fait sociologique que ce soit, la coupe traditionnelle, pratiquée par les grands dictionnaires et les manuels, s'est montrée plus ou moins nuisible . . . Les traductions de la Bible marquent pour le latin une date aussi capitale que le démembrement politique de l'Empire. Alors que les conséquences de ce dernier événement se sont fait sentir dans les langues néo-latines ou romanes, la christianisation de l'Europe occidentale a mis son empreinte sur le latin livresque de tous les auteurs chrétiens, soit de l'antiquité soit du moyen âge» (p. 67 sq.). Il faut se garder non seulement de traiter ce latin comme une langue »vulgaire», mais encore de se le représenter comme une langue unie, »puisque les infractions aux règles classiques sont occasionnelles et qu'elles varient selon le style de l'auteur» (p. 68). En effet, les traits saillants des écrits latins médiévaux, et surtout les traits apparaissant dans les écrits postérieurs à la réforme carolingienne, sont rien moins que vulgaires, c.-à-d. propres à de la langue parlée contemporaine: préoccupation savante ou du recherché, respect de la norme fixée par la Vulgate et les Pères, exigences du *cursus*. Cependant des vulgarismes ne laissent pas de se manifester, surtout indirectement. Dans le texte hagiographique étudié par M. Blatt les formes *expectaculo* et *exspectatione* (pour *spectatione*) reflètent le même trait populaire que les formes *Spanorum* et *spansas* (pour *expansas*), à savoir la production de la voyelle euphonique devant l'*s* impur; selon nous il ne paraît pas tout à fait exact de considérer avec M. Blatt (p. 76) simplement les unes comme savantes et les autres comme vulgaires. Sans doute les formes à *sp-* ont-elles eu cours aussi dans la langue parlée, là où la phonétique syntactique le permettait (*in Ispania — tota Spania*, de même que *in espectaculo — illo spectaculo*), la graphie *expectaculo* décelant, en plus, inversement la réduction du groupe *ksp* en *sp*.

[1] Paru à Copenhague en 1940. L'auteur devrait en donner une nouvelle édition rédigée dans une langue plus accessible aux philologues non scandinaves.

Certaines tendances de la langue évoluant librement sont si écrasantes que la tradition écrite ne peut échapper à leur influence. Telle est la disparition des formes déponentes du verbe, déclenchée dès l'époque de Plaute. Dans la latinité des bas siècles et du moyen âge la confusion des verbes actifs et des verbes moyens est très fréquente. Il en est autrement du passif proprement dit, qui doit s'effacer de même, à l'exception des formes périphrastiques *amatus sum*, *amatus fui*, etc. M. Blatt signale (p. 77) un cas intéressant de participe futur ayant le sens passif: *cognoscentes antistites Aralatensem civitatem penitus consumpturam* (pour *consumptum iri*). Il eût été à propos de le ramener à ce fait général que les formes nominales sont particulièrement susceptibles de perdre la distinction des voix, partant sans doute des médio-passifs: *volventibus annis* = *se v. a.*[1] De même le gérondif de *recipere* signifie dans César 'se retirer, opérer une retraite'; cf. Gerhard Bendz, *Some Critical Latin Word Studies, Eranos Löfstedtianus* p. 36 –57, qui restitue dans le traité médical de Caelius Aurelius, du V^e^ siècle, *levandi voluntas* 'désir de se lever'. On peut comparer encore le participe présent et le gérondif en ancien français dans les expressions périphrastiques où des verbes transitifs ont le sens intransitif: *De son cervel li temples est rompanz* (Roland 1769, *rompre* étant par ailleurs généralement transitif), *Onc ne sonast, se ne fust combatanz* (*ib.* 1769, ailleurs *sei combatre*), *A cez paroles vont les oz ajostant* ('les armées se joignent', *ib.* 1169).

Tönnes Kleberg étudie dans son article *Mango — a Semasiological Study* (p. 277—284) l'évolution sémantique de ce mot latin et incidemment celle du mot *caupo*, relatifs tous les deux au commerce. Ces termes, en passant dans les idiomes germaniques, ont subi une extension de sens déterminée par l'aspect spécial sous lequel se pratiquait l'échange commercial entre les Romains et les Germains. Il n'est pas sans intérêt de constater que ces deux mots n'ont pas survécu en latin populaire. Du reste *caupo* a été emprunté par le germanique sous la forme urbaine, la forme populaire étant *copo* (connue, par ex., des graffiti de Pompéi). Aurait-il existé, depuis une date donnée de l'époque impériale, une différenciation entre *copo* 'cabaretier' et *caupo* 'trafiquant'?

Dag Norberg, *Adnotationes criticae ad epistulas Gregorii*

[1] Voir Dag Norberg, *Syntaktische Forschungen auf dem Gebiete des Spätlateins und des frühen Mittelalters*, Uppsala, 1943, chap. XIII, p. 187 sqq.

Magni (p. 304—316) restitue, dans *Registrum* I, 19 de Grégoire le Grand, un féminin *gesta* (pour *gesta, -orum*, cf. fr. *geste*, esp. it. *gesta*) que les éditeurs ont corrigé. Une hétéroclise aussi vulgaire, d'autant plus surprenante qu'elle vient immédiatement après le même mot décliné à la classique, dans une lettre de Grégoire, s'expliquerait par le fait que ses missives étaient probablement écrites par les archivistes papaux.

Le volume est terminé par une bibliographie de Einar Löfstedt établie par Erik J. Knudtzon (en suédois).[1]

Veikko Väänänen

Gustav Korlén, *Die mittelniederdeutschen Texte des 13. Jahrhunderts. Beiträge zur Quellenkunde und Grammatik des Frühmittelniederdeutschen* (Lunder germanistische Forschungen, hg. von Erik Rooth 19). Lund und Kopenhagen, 1945. 252 Seiten.

Diese als Doktordissertation erschienene Abhandlung ist aus der bewährten Schule Erik Rooths hervorgegangen und bildet den letzterschienenen Band der von ihm herausgegebenen Lunder germanistischen Forschungen, die schon ganze 19 Nummern umfassen und sowohl durch ihre Ausführung wie ihre Ergebnisse sehr beachtenswerte Arbeiten enthalten. Nach dem Vorwort »stellt die Abhandlung einen Versuch dar, als Grundlage für die künftige Forschung auf dem Gebiete des Frühmittelniederdeutschen einen allgemeinen Überblick zu geben über die gedruckten Texte, die wir in bezug auf die Hss., denen sie entnommen sind, nach Berücksichtigung sowohl der geschichtlichen als der sprachlichen Gesichtspunkte mit einiger Sicherheit für das 13. Jh. in Anspruch nehmen dürfen.»

A priori lässt sich sagen, dass ein derartiges wissenschaftliches Unternehmen höchst erwünscht und wichtig ist. Denn gerade die Unsicherheit, die hinsichtlich der Datierung und Lokalisierung der mnd. Texte herrscht, hat bisher die Forschung in mancher Weise beeinträchtigt. Lauthistoriker, Wortforscher, Syntaktiker mussten sich oft bei der Heranziehung

[1] Ajouter, p. 366: le compte rendu de *Syntactica II* dans *Neuphilologische Mitteilungen*, XXXVII (1936), p. 135—146; p. 368: celui de *Syntactica I*, nouvelle édition, dans *Neuphilol. Mitt.* XLV (1944), p. 130—135, par l'auteur de ces lignes.

des Materials zuerst über dessen Zuverlässigkeit durch eigene Untersuchung vergewissern, was natürlich für sie eine Sonderaufgabe bedeutete, zu deren Lösung sie vielleicht nicht mal befähigt waren. Im voraus möchte ich auch sagen, dass der Verf. seinen Versuch, dessen Ziel er so vorsichtig definiert, mit vollem Erfolg ausgeführt hat. Die mnd. Überlieferung des 13. Jhs liegt nun mit peinlicher Sorgfalt gesammelt und geordnet und, soweit überhaupt angängig, auch zeitlich und örtlich bestimmt jedem Spezialforscher in bequemer Übersicht vor.

Bei der Verteilung der Texte auf die verschiedenen Mundarten folgt der Verf. im grossen und ganzen der von Lasch in ihrer Mnd. Grammatik eingeführten und schon einigermassen eingebürgerten Dialekteinteilung. Es werden bei ihm 6 Gruppen unterschieden: 1. ostfälische, 2. westfälische, 3. nordalbingische, 4. ostelbische, 5. baltische, 6. brandenburgische Texte. Es fällt auf, dass unter den Rubriken die herkömmliche zusammenfassende Bezeichnung Nordniedersächsisch fehlt und dass die baltischen Texte als eine besondere Gruppe angeführt werden. Da der Verf. sich über seine Einteilungsprinzipien nicht geäussert hat, nehme ich an, dass es ihm in erster Linie auf klare Übersichtlichkeit ankam. Wenigstens rein sprachliche Merkmale dürften kaum eine so strikte Scheidung gestatten, wie die Gruppen 3—6 darstellen.

Für die Beschreibung des sprachlichen Charakters der betreffenden Texte hat der Verf. einige grammatische Kriterien gewählt, die soweit möglich konsequent auf jedes Denkmal angewandt worden sind. Dadurch werden Vergleiche erleichtert und Überblicke ermöglicht. Unter den Kriterien spielen rein orthographische Erscheinungen eine weit grössere Rolle, als es bisher immer der Fall war. Durch genaue Beachtung der abweichenden Schreibgewohnheiten ist es dem Verf. auch vielfach gelungen, frühere Zeit- und Dialektbestimmungen zu berichtigen oder zu präzisieren. Und wenn die Zeitumstände die Benutzung der Hss. nicht verhindert hätten, so hätte er wohl auch die wenigen Fragezeichen, die noch stehen geblieben sind, streichen können.

Seinem Vorsatz, nur solche Hss. zu berücksichtigen, die »wir mit einiger Sicherheit für das 13. Jh. in Anspruch nehmen dürfen», ist der Verf. mit strenger Konsequenz gefolgt. Nur in den Schlussbemerkungen zu den einzelnen Kapiteln werden auch jüngere Hss. erwähnt, soweit sie bisher falsch datiert worden sind. Ob dieses Verfahren jedoch nicht als zu rigorös

zu bezeichnen ist? An späteren Hss. kann ja immer etwas vom Original haften bleiben. Als Beispiel mag etwa die in einer Hs. des 15. Jhs erhaltene Gandersheimer Reimchronik Eberhards von 1216 dienen, die der Verf. mit keinem Worte erwähnt hat. Am zweckmässigsten wäre es m. E. gewesen, wenn der Verf. auch die unsicheren Denkmäler des betreffenden Zeitabschnittes nebst einem kurzen Bericht über ihre Überlieferung angeführt hätte. Natürlich müssten jüngere Hss. auch im Verzeichnis einer späteren Zeit, der sie ihrer Sprache nach angehören, aufgezählt werden.

Nach dem Titel zu schliessen könnte man glauben, dass es sich in der vorliegenden Abhandlung um eine vorwiegend deskriptive Darstellung handle. Das ist aber gar nicht der Fall. Im Gegenteil ist es gerade charakteristisch für die Art des Verfassers, dass er keine Gelegenheit versäumt, auch zu den grossen Streitfragen selbständig Stellung zu nehmen. So haben sich denn auch einige Einzelkapitel zu kleinen Monographien ausgewachsen, wie z. B. die Darstellung des Braunschweigischen Stadtrechts (S. 35—50), der Sächsischen Weltchronik (S. 72—91) und des Lübischen Rechts (S. 130—155). Auch das zusammenfassende Schlusskapitel ist durch souveräne Beherrschung des ganzen Gebietes und durch Reife des Urteils gekennzeichnet.

Die Hauptbedeutung der Abhandlung ist wohl darin zu sehen, dass sie für die Forschung ein zuverlässiges Nachschlagebuch über die mnd. Texte des 13. Jhs liefert. Ich wüsste kaum eine wichtigere und dringendere Aufgabe der nd. Philologie als ein ähnliches Hilfsmittel auch für die folgenden Jahrhunderte zu schaffen. Aber darüber hinaus möchte ich diese ausgezeichnete Arbeit auch als eine der kenntnisreichsten und anregendsten Erscheinungen der letzten Jahre auf unserem Forschungsgebiete allen Fachgenossen aufs wärmste empfehlen.

Pekka Katara

Ancien français *argüer* 'presser', 'harceler'

»A parcourir ... les publications linguistiques, on ne laisse pas d'être frappé du grand nombre de cas où les auteurs ont fait état de ce que Skeat a appelé du terme pittoresque 'ghost words' ... dont l'existence ne repose que sur des erreurs de copistes de manuscrits ou d'éditeurs de textes, voire sur des coquilles typographiques ... Il en est d'autres dont l'aspect extérieur n'est sujet à aucun doute, mais dont le sens a été faussé par quelque méprise, ce qui a, parfois, fâcheusement dérouté les recherches étymologiques.» Si j'ai mis ces remarques judicieuses de l'éminent philologue suisse Max Niedermann[1] en tête de la brève communication qui va suivre, c'est parce qu'elle se meut dans le même ordre d'idées.

En effet, la manière dont l'ancien français *argüer* est présenté dans la plupart des dictionnaires est sujette à revision. Ce verbe est très usuel en vieux français au sens de 'presser', 'aiguillonner', 'harceler': »Le blans chevaliers le salue, De hierbregier fourment l'argüe» (*Richars li Biaus*, p.p. W. Foerster, 4548); de même dans l'acception morale: »La vostre amors, qui molt m'argüe» (*Eneas*, p.p. Salverda de Grave, 1733). Le réfléchi *soi argüer*, assez fréquent lui aussi, signifie 'se presser' ou 's'empresser': »Itels .c. milie Sarrazins od els meinent Ki de bataille s'argüent e hasteient» (*Chanson de Roland*, 992). En outre, *argüer* se rencontre dans la vieille langue au sens de 'raisonner', 'presser de paroles', 'blâmer', 'accuser': »Se lors ne veut que nen la prie, N'argüe ne ne contralie» (*Clef d'Amors*, p.p. Doutrepont, v. 894); »Li altre l'argüent et reprennent» (*Li sermon saint Bernart*, p.p. W. Foerster, 158, 19)[2], traduit-

[1] *Museum Helveticum. Revue suisse pour l'étude de l'antiquité classique*, II (1945), fasc. 2, p. 123 sq. — Des 'mots fantômes' ont été signalés aussi par M. A. Långfors, dans ses *Notes lexicographiques*, 3ème article, *Neuphilologische Mitteilungen*, XLIII (1942), p. 193 sq. (*bonnele* et *bovele*, mots à rayer du dictionnaire de Godefroy).

[2] Ces exemples sont cités d'après le *Altfranzösisches Wörterbuch* de Tobler-Lommatzsch.

sant *arguunt et reprehendunt* de l'original. Ce dernier sens, 'accuser', 'blâmer', a subsisté dans la locution, aujourd'hui vieillie, de *arguer de faux*, à côté de la signification actuelle courante 'conclure', 'établir avec évidence'.

Or la question se pose de savoir quel est le rapport entre les deux sens, en apparence peu compatibles, du v. fr. *argüer*, 'presser' d'un côté, et 'raisonner', 'accuser' de l'autre. Jetons un coup d'œil dans les dictionnaires étymologiques. Le plus récent entre eux, celui d'Albert Dauzat, donne s.v. *arguer* ceci: ». . .emprunté au lat. a r g u e r e, 'prouver' et 'accuser', s'est confondu avec l'anc. fr. *argüer*, 'presser' (. . . du lat. a r g u t a r i, au sens 'fouler'), qu'il a éliminé». Celui d'Oscar Bloch et Walther von Wartburg en dit plus long: » . . .de a r g u t a r e (à côté de a r g u t a r i) 'bavarder', 'ressasser', et par un développement de sens hardi, 'piétiner' en parlant du foulon. C'est de ce dernier sens que vient celui de 'presser' . . .» Le *Romanisches etymologisches Wörterbuch* de W. Meyer-Lübke, par contre, nous laisse une alternative: »Das Afrz. (*argüer*) geht entweder von a r g u t a r i der Walker 'mit den Füssen stampfen' aus oder von a r g u t a r i 'schwatzen', 'mit Schwatzen belästigen', 'schmeicheln'», tandis que fr. mod. *arguer* serait, selon Meyer-Lübke, soit emprunté au lat. a r g u e r e soit influencé par *argument*. Le *Französisches etymologisches Wörterbuch* de W. von Wartburg, auquel renvoie Meyer-Lübke, nous fournit, en effet, à peu près le même renseignement relatif au vocable *arguer*, sauf que l'ordre des équivalents donnés pour a r g u t a r i est renversé: 'schwatzen' — 'mit den Füssen stampfen'. Aux dictionnaires précités, celui de Gamillscheg s'oppose en ceci qu'il n'admet, pour lat. a r g u t a r i, que le sens 'vorschwatzen', et qu'il donne pour v. fr. *argüer* la filiation sémantique suivante: 'Einwendungen machen' — 'mit Reden bekämpfen' — 'jmd. zusetzen'. Enfin, c'est à peu près dans le même sens qu'a été rédigé l'article *arguer* du dictionnaire de Tobler-Lommatzsch, qui fournit du reste quantité de matériaux lexicologiques relatifs à ce verbe.

Donc les lexicographes s'accordent pour faire remonter anc.

fr. *argüer* au lat. a r g u t a r i; dans l'exposé des significations ils divergent: le point de départ est le verbe latin 1° au sens de 'fouler', 'piétiner' (Dauzat, Bloch), 2° facultativement 'bavarder' ou 'fouler' (Meyer-Lübke, v. Wartburg), 3° 'bavarder' (Gamillscheg). Trois manières de voir: laquelle est la bonne?

Pour en juger, il nous faut commencer par examiner l'histoire du verbe latin *argūtārī* (avec la forme populaire *argūtāre*). Intensif de *arguere* 'démontrer', 'convaincre', 'accuser', et assez rare du reste[1], notre verbe apparaît notamment dans les dialogues des anciennes comédies ou de Pétrone, avec le sens de 'babiller', 'ressasser' (le participe-adjectif *argūtus* signifiant 'pénétrant', 'expressif', 'fin', et finalement 'bavard'); par ex. Pétrone, chap. 46, où un des convives de Trimalcion, molesté par le bavardage d'un affranchi, grogne: »Quid iste argutat molestus?» ('Qu'est-ce qu'il nous chante cet ennuyeux?') Tardivement, chez saint Jérôme par ex., on rencontre ce verbe sporadiquement au sens 'dire des arguties', 'user de sophismes': »Quoniam ad omnia argutaris et emissa a nobis spicula scuto eludis» (*Hier. c. Lucif.* 13).

Enfin, qu'en est-il de *argutari* 'fouler', 'piétiner' auquel s'en tiennent certains dictionnaires? Il suffit d'un coup d'œil sur les données latines pour s'assurer que nous avons affaire — pour reprendre l'expression de Skeat — à un mot fantôme. En effet, cette acception de *argutari* est fondée uniquement sur un fragment de la comédie *Fullonia* due à un écrivain peu connu Vettius Titinius[2] (antérieur à Varron), ou, plus exactement, sur une glose qu'en a donnée le grammairien Nonius Marcellus[3] (du IV^{e} siècle). Voici le fragment dont il s'agit: »Terra haec est, non aqua, ubi tu (c.-à-d. le foulon) solitu's argutarier, pedibus cretam dum compescis, vestimenta qui laves». Le sens doit être à peu près celui-ci: »Nous voici sur la terre, non dans l'eau, où toi, tu étais habitué à 'ressasser' (*argutarier*),

[1] Voir *Thesaurus linguae latinae*, s. v. Le *Glossaire* de Du Cange ne connaît pas de verbe *argutari* ou *argutare*.

[2] *Comoediarum fragmenta*, éd. Ribbeck, p. 28.

[3] Ed. L. Mueller, I, p. 375.

en pétrissant des pieds l'argile, buandier que tu es.» (On se rappellera que les anciens apprêtaient les draps en les foulant des pieds — d'où le nom de l'artisan, *fullo*, foulon — en se servant d'argile pour les dégraisser.) Le grammairien Nonius Marcellus, dans son traité *De varia significatione sermonum*, 245, interprète le mot *argutari:* 1. 'loquaciter proloqui', 2. 'sussilire', alléguant, pour ce dernier sens, le passage de Titinius que je viens de citer. C'est donc uniquement sur la foi de cette glose qu'on a attribué au verbe *argutari* la signification 'sautiller' ou 'fouler' qui figure dans nombre de dictionnaires latins (Quicherat, Daveluy et Chatelain, Forcellini, Georges et autres) et par la suite dans des dictionnaires français. Pourtant, le *argutari* dans le vers du comique ancien, dont nous ignorons du reste le contexte, a toutes les chances de n'être qu'une métaphore hardie et isolée. C'est ce qu'ont bien vu les rédacteurs du *Thesaurus* qui ont fait précéder l'exemple tiré de Titinius de ce commentaire: »Iocose transfertur ad rem», ajoutant la remarque que la note de Nonius n'est pas pertinente. Un raisonnement comme celui de Georges qui, partant d'une signification hypothétique 'sich deutlich vernehmen lassen' (tirée de *argutus*), pose pour *argutari* 1. 'mit den Füssen stampfen' (*pedibus argutari*, ce qui n'est nulle part attesté), 2. 'mit Geschwätzigkeit plaudern', est un spécimen de cette fâcheuse déduction lexicologique qu'on aimerait croire passée de mode.

Si l'on convient, comme je l'espère, qu'un *argutari* 'fouler' est à rayer des dictionnaires, il s'ensuit que pour v. fr. *argüer* on doit partir de son acception abstraite, en d'autres termes, s'en tenir à la filiation sémantique suivante: 'raisonner' — 'accuser', 'presser de paroles' — 'serrer de près', et au réfléchi 's'empresser'. Cette évolution n'est pas sans parallèles en vieux français. Ainsi *justicier* est usité souvent au sens 'tourmenter', 'faire souffrir'. Dans un des *Miracles* de Gautier de Coinci[1] ce verbe fait couple avec *argüer:*

[1] *De Nostre Dame qui guari un moine de son let*, éd. Poquet, col. 349. Tobler-Lommatzsch cite ce passage d'après le *Recueil de fabliaux et contes* de Barbazan-Méon, II, p. 432, v. 114.

'Haute Dame de Paradis,
Fait cil qui bien l'a conneüe,
J'ai un malage qui m'argüe
Et justise si durement
Mourir m'estuet honteusement . . .»

Or l'accouplement de deux synonymes, surtout métaphoriques, procédé cher à la poésie épique, est également une des caractéristiques de Gautier de Coinci. Ailleurs, on retrouve *argüer* lié à d'autres verbes pris au figuré, par ex. à *encuser* dans un des romans bretons, le *Fergus* de Guillaume le clerc (p.p. E. Martin, 72, 6): »Amors l'encuse, amors l'argüe»; à *destraindre:* »Fains le destraint et argüe» (ibid. 88, 20); de même à *semondre*, dans le Girard de Viane, 3020: »Car mautalens les semont et argue.»

Pour expliquer le rapport entre les significations 'raisonner', 'accuser' et 'presser', 'persécuter' de l'anc. fr. *argüer*, il importe de constater que ce verbe apparaît à la fois le plus anciennement et le plus fréquemment au sens moral, c.-à-d. ayant pour sujet une notion abstraite telle que la mort, associée à *argüer* depuis la Chanson de Roland, v. 2297: »Ço sent Rollanz que la mort fort l'argüet».[1] Souvent encore, c'est l'amour qui *argüe* celui qu'il frappe (cf. ci-dessus; nombreux exemples dans Godefroy et Tobler-Lommatzsch), de même la maladie, la folie, le *maltalent* (mauvaise humeur ou colère), et ainsi de suite. La Mort, l'Amour, la Misère, venant saisir leur homme, l'accusent, produisent leurs arguments, arguments *ad hominem*, pour le convaincre. C'est là un cours d'idées propre au genre de poésie épique et courtoise, à laquelle appartiennent ces figures affectant le verbe *argüer*, ainsi que des verbes analogues tels que *justicier*, *encuser*, *semondre*. Or 'solliciter', 'exciter' est en quelque sorte 'raisonner' ou même 'accuser'. C'est ainsi que je m'expliquerais ces tournures avec *argüer*. On en con-

[1] Il est vrai que c'est la leçon du manuscrit secondaire de Venise V^4, celle d'Oxford portant »Ço sent Rollant la veüe ad perdue». C'est pourtant la première qu'ont adoptée presque tous les éditeurs.

naît des pendants avec des sujets concrets, par ex. dans ce passage tiré du *Roman de Rou* de Wace (p.p. Andresen, 4259): »Tu ne sucurs Tiebalt, ne il ne t'en argüe ('Tu ne secours pas T., et il ne t'importune pas pour cela')», tandis que dans *Ille et Galeron* de Gautier d'Arras, 3807 (p.p. W. Foerster): »Justice L'argüe (c.-à-d. le chevalier) un petit et atise De faire ce c'a li afiert» Justice est personnifiée. Il est facile de concevoir que ce développement du sens: 'raisonner' — 'solliciter' — 'exciter' ait abouti à l'acception matérielle 'presser', 'persécuter' qu'a l'anc. fr. *argüer* — sens moins fréquent cependant, semble-t-il, que l'acception morale. Une fois le sens concret établi, le réfléchi *soi argüer* 's'empresser' en résulta tout naturellement.

Dire simplement que v.fr. *argüer* vient de lat. a r g u t a r e est faire de l'étymologie mécanique. Il convient de considérer d'abord que ce verbe ne saurait être de tradition populaire. Il ne peut l'être pour la forme: a r g ū t ā r e devrait aboutir phonétiquement à quelque chose comme **argier* (dissyllabique), cf. a d i ū t ā r e > *aidier*. Mais ce qui est décisif c'est l'examen sémantique. Le sens de v.fr. *argüer* ne cadre pas avec celui de lat. *argutari* qui est 'bavarder'. La filiation sémantique de *argüer* a pour point de départ l'acception abstraite 'raisonner', 'accuser' qui ne saurait s'expliquer que par une influence de lat. *arguere* et *argumentum*, fr. *argument*, outils indispensables de la dialectique et biens communs des gens lettrés. Pour rendre lat. *arguere*, les traducteurs médiévaux des Dialogues de Grégoire le Grand et des sermons de saint Bernard se sont servi du verbe *arguer*. Un *argutari* pourvu d'un sens nouveau suggéré par *argumentum* est vaguement attesté, nous l'avons vu, en bas latin. En vieux français, l'association entre *arguer* et *argument* est confirmé, en plus des faits d'ordre sémantique, par l'existence d'une forme *argüement*[1], dont le sens diffère peu ou point de celui de *argument*. Dès le début, *arguer* a été un mot livresque s'il en fut.

---

[1] Par ex. dans Baudoin de Sebourg; Tobler-Lommatzsch, s. v.

Dans une note parue il y a près de 70 ans[1], Wendelin Foerster a tâché de démontrer que v.fr. *argüer*, qui serait selon lui un »echt volkstümliches Wort» (?), doit venir, non de *arguere*, mais de *argutare*, et qu'il ne faudrait pas le mettre sur le même pied que les verbes *protéger*, *présumer*, etc. Quoi qu'il en soit, il est évident que nombre de verbes latins de la 3e conjugaison ont dû passer dans le français sous la forme *-er* de l'infinitif dès la plus ancienne période littéraire: *présumer* est connu depuis le XIIe siècle, *constituer*, *destribuer* et d'autres ne sont guère moins anciens. Du moins l'existence de ces verbes a-t-elle pu resserrer l'association entre lat. *arguere* et v.fr. *argüer*.

Enfin, quant à l'anc. esp. *argudarse*, dont le sens est à peu près le même que celui de v.fr. *soi argüer*, ce verbe est très probablement calqué sur le français. En effet, le mot espagnol figure, d'après les données du *Diccionario histórico de la lengua española* publié par l'Académie espagnole (depuis 1933), dans des textes susceptibles d'avoir subi l'influence de la poésie française, tels que *Milagros de Nuestra Señora* de Gonzalo de Berceo et *Libro de Alexandre*. Or quelle que soit l'origine de v.fr. *argüer*, transplanté en espagnol il a pu aboutir à *argudar*, d'après fr. *saluer* — esp. *saludar*, etc.[2]

Pour résumer: v.fr. *argüer*, qu'on le ramène à a r g u t a r e ou à a r g u e r e, peu importe, s'explique, pour la filiation sémantique, en partant d'un sens primaire 'raisonner' et 'accuser' dû à l'association que l'on a sentie entre ce verbe et *arguere*, *argument*, et qui se rencontre dès les premiers textes comportant des termes de dialectique. De là le sens figuré 'presser', tombé en desuétude vers le XVIIe siècle. C'est, dans les gran-

---

[1] *Zeitschrift für romanische Philologie*, II (1878), p. 87 sq.

[2] Il en est de même, et à plus forte raison, du prov. *arguar*, au réfléchi, signalé par Bloch-v. Wartburg et admis aussi dans le *Petit dictionnaire provençal-français* de Emil Levy (mais pas dans le *Lexique roman* de Raynouard). Le caractère d'emprunt ressort de la comparaison de ce verbe avec prov. *ajudar* < a d i u t a r e, *oblidar* < *o b l i t a r e, *saludar* < s a l u t a r e, etc.: *argutare* aurait dû gardé de même, en provençal, la consonne dentale.

des lignes, l'évolution qu'ont tracée Tobler-Lommatzsch et Gamillscheg, sans cependant reconnaître, ce me semble, le vrai point de départ. Par contre, l'étymologie a r g u t a r e 'fouler' que donnent d'autres dictionnaires est à rejeter.

VEIKKO VÄÄNÄNEN

Des fames, des dez et de la taverne

Poème satirique du XIII^e siècle mêlant français et latin

Dans le recueil de *Fabliaux et contes* publié par Barbazan et Méon[1] se trouve un curieux poème anonyme mi-français mi-latin intitulé *Des fames, des dez et de la taverne*. Ce genre de poésie bilingue étant relativement peu répandu dans la littérature française du moyen âge[2], il y a lieu de s'occuper de cette pièce en détail, d'autant que l'édition Méon est dépourvue de tout commentaire et reproduit en plus le manuscrit d'une manière peu exacte.[2b]

M a n u s c r i t: Paris, Bibliothèque Nationale, fonds français 25545 (autrefois Notre-Dame 274 bis). Cet important manuscrit a été décrit plusieurs fois.[3] En plus d'un nombre

[1] *Fabliaux et contes des poètes françois des XI, XII, XIII, XIV et XV^e siècles, tirés des meilleurs auteurs;* Paris, 1808; IV, p. 485 sqq.

[2] Renonçant à en dresser ici une bibliographie, je me borne à renvoyer à un ouvrage paru chez nous, la thèse de Eero Ilvonen, *Parodies de thèmes pieux dans la poésie française du moyen âge* (Helsinki, 1914), où sont publiés quelques poèmes satiriques entremêlés de latin.

[2b] Nous remercions M. Aimo Sakari à Paris d'avoir collationné pour nous le texte de Méon sur le manuscrit.

[3] J. Brakelmann, dans *Jahrbuch für romanische und englische Litteratur*, IX, p. 339; A.-G. van Hamel, *Li Romans de Carité et Miserere du Renclus de Moiliens*, Paris, 1885, p. XVII sq.; A. Långfors, dans *Romania*, XLIV, p. 87 sq.

de fabliaux, de contes satiriques, de lais et de proverbes, il renferme aussi quelques composition plus longues: *La confession Renart et son pelerinage, Ysopet en françois* de Marie de France, *Li rommans des .vij. sages* (en prose), *Li romans de Carité* et le *Miserere* du Renclus de Moiliens, un *Art d'amors*. Le volume consiste en 167 feuillets en vélin, mesurant 217 millimètres sur 145. On peut distinguer, selon Brakelmann, au moins quatre mains différentes, toutes de la fin du XIII^{e} ou du début du XIV^{e} siècle. Il y a des traces d'une pagination antérieure à celle que portent les feuillets actuellement.

Edition: Barbazan-Méon, recueil précité. En outre, Otto Müller en reproduit les trois premiers couplets dans sa thèse *Das lateinische Einschiebsel in der französischen Literatur des Mittelalters*, Zurich, 1919, p. 88 sq., mais sans aucun commentaire.

Analyse du poème. — Victor Le Clerc[1] considère *Des fames*, etc., comme le chef-d'œuvre du genre des fatrasies, tandis que G. Gröber[2] le caractérise comme un »Ribautgedicht». Mélange de latin et français, »qui renferme les réflexions d'un homme qui a passé sa vie dans les plaisirs, et qui fait des réflexions sages mais tardives» (Méon ,*o. c.*, p. XIV), cette pièce est, comme l'a bien vu Otto Müller (*o. c.*, p. 195), un vrai produit de la verve goliardique, railleuse et irrévérencieuse, telle qu'on la connaît surtout des nombreuses satires composées par des clercs défroqués. Les mots et les vers latins incorporés dans le poème visent à un effet comique et satirique, sans doute pour se moquer des ouvrages didactiques et moraux qui pullulaient au moyen âge, de même que d'autres épigrammes parodiaient l'Écriture sainte elle-même, tels les divers *credo* (*au ribaud, à l'usurier*) et *patenôtres* (*d'amour, du vin*, etc.).[3] Les

---

[1] *Histoire littéraire de la France*, XXIII, p. 494. Ce n'est pas une »fatrasie», ce mot désignant un genre bien déterminé au moyen âge.

[2] *Grundriss der romanischen Philologie*, II, p. 879.

[3] Voir la thèse précitée de M. Eero Ilvonen. Un autre poème mêlant français et latin, relatif au vice du jeu, *De patre Decio*

hexamètres et pentamètres latins, liés plus ou moins intimement aux quatrains dont ils constituent en quelque sorte les refrains (le choix en étant parfois déterminé plutôt par la rime que par le fonds), sont tirés de l'arsenal des moralistes médiévaux: *Disticha Catonis*, le vade-mecum de sagesse proverbiale [1], des sentences de facture médiévale, connues par divers florilèges [2], plus quelques vers d'Ovide, le plus cité de tous les poètes païens au moyen âge. Certaines strophes semblent transcrire en outre des proverbes populaires (voir ci-après). Fidèle à l'esprit goliardique, l'auteur n'invoque ces moralistes que pour approuver la vie de ribaud.

»Je dépense mon bien pour la bonne vie; à l'appel du tavernier je réponds: 'Présent!' Car c'est ma devise: 'malade, on possède des sous, on ne se possède pas soi-même'. Femmes, dés et taverne sont ma passion. Tantôt je m'en plains, tantôt je m'en exalte: 'la condition humaine tient à un fil ténu'. Je suis né pour boire du bon vin, non point pour amasser des richesses. Un avare fut-il jamais élevé aux cieux? 'Dédaignez la richesse, si vous voulez avoir le cœur joyeux'. Vous demandez où sont mes vêtements? Ils sont passés, avec le reste, au bon vin, sans parler des femmes et du jeu. 'Si le ciel se couvre de nuages, tu seras seul'. Le serviteur de ces trois, quand bien il serait richissime, à la fin sera pauvre et misérable. Il est vrai que le repentir m'en vient tardivement: 'La peine que vous pâtissez justement, supportez-la avec patience.' Tant que j'avais à dépenser,

---

(de la même époque; publié par B. Hauréau, *Notices et extraits de manuscrits de la Bibliothèque Nationale*, XXXII, 1, p. 298), n'a de piquant que le fait d'être bilingue, le sel de la satire y manquant.

[1] Édition moderne avec une introduction et une traduction rimée en regard par J. Wight Duff et Arnold M. Duff, *Minor Latin Poets*, Londres et Cambridge, Massachusetts, 1935, p. 585 sqq. Autre traduction en vers: Wayland J. Chase, *The Disticha Catonis, a Famous Medieval Textbook, Translated from the Latin, with Introductory Sketch*, Madison, U.S.A., 1922 (compte rendu par M. A. Långfors dans *Le Moyen Age*, XXXIV, p. 85 sq.).

[2] M. Müller, en parlant des citations latines dans la poésie française, néglige les dictons du moyen âge.

j'étais entouré d'une foule d'amis empressés. Je croyais qu'il en serait toujours ainsi, mais je fus dupé: 'Les amis, la bourse vous en donne, tant qu'elle sonne.' Le tavernier, qui jadis me recevait avec empressement, me met à la porte maintenant que je suis sans le sou: 'Vivre dans le dénuement, mourir dans la misère, c'est le sort de qui s'adonne aux dés et aux amours'. Les amis d'autrefois, clercs et laïques, me tournent le dos, à moins qu'ils ne m'ordonnent de passer mon chemin. Alors je me dis: 'Malheureux, rentre auprès de celle qui jadis t'a aimé si tendrement.' Mais lorsqu'elle me voit venir, elle me ferme la porte au nez: bien fol est qui s'y fie. Je m'en vais tristement parmi les gens hostiles et impies — que Dieu les confonde tous! — en méditant: 'Tant qu'on est heureux, on compte beaucoup d'amis.'»

Moralité: »Le proverbe dit: 'Ami, parent, si tu as, prends; si tu n'as que le mien, dis que tu n'as rien'; et cet autre: 'Qui rien n'a, plus légèrement s'en va.' Qui possède quelque chose, qu'il le garde bien, sans se laisser séduire par les désirs dont je parle (?): car le pauvre est partout repoussé. A bon entendeur salut: 'les battus payent l'amende'.»

Versification: quatrains monorimes d'alexandrins, chaque quatrain étant suivi d'un (exceptionnellement de deux) vers latins. Les alexandrins se terminent par des mots latins, excepté II, 9, VII, 33 et 34, X, 52 et 53. La citation latine qui termine le couplet est tantôt un hexamètre (XI deux hexamètres), un distique (VII et VIII) ou un pentamètre (XIII; IV deux pentamètres) latins rimant ou assonant avec le couplet proprement dit. Les refrains latins des strophes IX et X contiennent des mots français, l'un au début, l'autre à la fin. Les fins de vers en latin sont traitées, quant à la rime, comme si c'étaient des mots français: *queris*, *veris*, *eris* riment avec *humeris*, *prosperis* (IV), *amici*, *inimici* avec *laici* (X).[1] Du reste, nombre de rimes sont imparfaites ou ne sont que des assonances,

[1] Ceci exclut l'hypothèse de Gröber d'après laquelle les parties en latin seraient empruntées à une chanson d'étudiant.

par ex. *vocabat* : *honorabat* : *a gas* : *au bas* : *donat* (VII). Dans la strophe X, vers 52 et 53, *ici* est répété à la rime.

Langue et graphie. — Les rimes étant en latin, elles ne peuvent naturellement nous renseigner en rien sur la langue de l'auteur. Sur la mesure des vers, rien de particulier à signaler non plus. On peut noter toutefois V, 25 la forme sujet du pronom relatif *que: c'an la fin ne soit povres* 'qui ne soit pauvre à la fin', la construction de la strophe étant celle-ci: 'Il n'y a pas d'homme en ce monde, s'il est empressé de servir les femmes, la taverne et le jeu de dés — il peut en être certain —, qui, etc.' Il est vrai qu'on peut penser aussi à une anacoluthe (conjonction *que* au lieu du pronom relatif).

Quant à la langue du copiste, voici quelques particularités qui méritent d'être relevées: IV, 19 *defauch* (*d e f a l l i o), X, 52 *ax* = *aus*, *iaus* (i l l o s), formes picardes; XI, 55 *siuet*, pour *sieut* (s o l u i t), parfait fort (cf. v. fr. *vout* < v o l u i t); *ou* (h a b u i) VII, 35, VIII, 40 et 41 (mais *oi* VII, 32); XIV, 70 *veil* (*v o l e o). Signalons enfin les graphies IV, 19 *tos* (t o t o s, francien *toz*); VI, 27 *sa* = *ça* (e c c e h a c)[1], V, 22 *cet* = *cest* (e c c e i s t u), VII, 34 *c'et*, de même *tantot* XI, 57 (mais. *tantost* VIII, 41, IV, 16 *vestement*, etc.). *En* s'écrit *an* (i n) V, 22 et 25, de même *sanblant* III, 13, VII, 33, IX, 47, *pran* XIII, 66 (ailleurs *en* < i n et i n d e, passim, *mengier* II, 7, *dolens* XII, 60, etc.). III, 13 et XII, 61, 62 *mont* = *mout* (m u l t u m).

---

[1] Même particularité dans le *Miserere* contenu dans le même manuscrit, comme le fait remarquer van Hamel, *o. c.*, p. XIX.

(*Paris, Bibliothèque Nationale, fr. 25545, fol. 4*)

Des fames, des dez et de la taverne

I Je mainne bonne vie *semper quantum possum.*
Li taverniers m'apele, je di: »*Ecce assum*».
A despendre le mien *semper paratus sum,*
Cant je pens en mon cuer *et meditatus sum:*
Eger dives habet nummos, se non habet ipsum.

II Femes, dez et taverne trop *libenter colo,*
Juer aprés mengier *cum deciis volo,*
Et bien sai que li dé *non sunt sine dolo.*
Una vice m'en plaing, une autre fois m'an lo:
Omina sunt hominum tenui pendentia filo.

III Por boire le bon vin *fui generatus,*
Por amasser tresor *non extiti natus.*
Par sanblant ne suis pas mont *locupletatus,*
Car avers hom en ciex ja n'iert *exaltatus:*
Despice divitias, si vis animo esse beatus.

IV Ou mi vestement sont, *amice, si queris,*
Beü sont au bon vin *in tempore veris.*
Il me pesoient trop *in meis humeris.*
Or defauch de tos biens communs *et prosperis.*
Tempora si fuerint nubila, solus eris.
Hiis sapiens fueris, hiis sine vilis eris.

V Il n'a homme an cet monde, tant soit *ditissimus,*
Se de femes servir soit *ferventissimus,*
Taverne et geu de dez, soit en *certissimus,*
C'an la fin ne soit povres *atque miserrimus:*
Alea, vina, Venus, tribus hiis sum factus egenus.

I — 5 n. sed n. h. i.

VI Tant ai fait sa arriere que *nunc plus nequeo*,
Gasté et despendu que *nichil habeo*,
Tout ai le mien perdu, *nunc* a tart *doleo*.
Or en seuffre mesaise, *jureque langueo*.
Quod merito pateris, patienter ferre memento. 31

VII Tant con j'oi a despendre, *quisque me vocabat*
Et faisoit bel sanblant et *me honorabat*.
En tel point cuidoie estre *semper*, mais c'et a gas:
Quant j'ou tout despendu, *de alto* ving au bas.
Cum mea bursa sonat, plures socios michi donat;
Cum vacuata jacet, alloquor, ipsa tacet. 37

VIII Li taverniers me fist *festum et gaudium*
Et si me presentoit *suum hospitium*
Tant com j'ou avec moi *meum denarium*.
Cant n'ou rien, si me mist tantost *ad hostium:*
Vivit inops moriturque miser, jejunus honorum,
Qui sequitur decium femineumque thorum. 43

IX Lors dis a moi meïsmes: »*Miser, quid faciam*?
Je croi j'ai des amis, *ad ipsos fugiam*.«
Le visage au deriere me tornent *quispiam*,
Sanblant font qu'il n'ont pas vers moi *noticiam:*
Qui n'a *pecuniam, surgat eatque viam.* 48

X Cil qui en ma richece m'estoient *amici*
Me sont en ma poverte *facti inimici*
Et me sont tuit contraire, tant clerc *quam laici*.
Cant devant ax me voient, *dicunt:* »*Fuge* d'ici,
Vade procul, pauper, tu n'as que faire ici.« 53

VII — 36 michi *esi écrit en abrégé* (m^i), *de même au v.* XI 59.
VIII — 38 me fait f. — 41 rien *ajouté en interligne.*
IX — 44 *Ce vers est à peu près identique au v.54.*
X — 53 V. p. d'ici pauper.

XI Lors dis a moi meïsmes: »*Miser, revertere*
A celi qui te siuet *tantum diligere.*»
Cant vers li en tel point me vit *accedere,*
Son huis ferma tantot, puis dit: »*Egredere*».
Nonne vides quam parva fides est in muliere?
Crede michi: si credis ei, tu decipiere. 59

XII Lors m'en vois mont dolens *et tristis per vicos.*
Si truis mont de vilains *nobis inimicos*
Et a Dieu et au monde cruex *et iniquos.*
Dex les confonde tous, lontains *et propinquos.*
Cum fueris felix, multos numerabis amicos. 64

XIII Biax amis, biax parens, *fertur vulgaliter:*
Se tu as, si le pran, *et nichil aliter.*
Se tu n'as fors le mien, *dicas audaciter,*
Vraiement tu n'as riens, fui t'en *velociter.*
Qui sine re vadit, nil sibi turbat iter. 69

XIV A chascun veil prier *in fine carminis:*
Qui a riens, si le gart, soit viex, soit *juvenis;*
Ne li praingne pas fain *istius ordinis,*
Car qui riens n'a, il est par tout tenus *vilis.*
Alterius penis fit castigatio lenis. 74

Explicit des fames, des dez et de taverne, et honnist li uns l'autre qui les meintient.

Remarques

I 2 *Ecce assum:* sans doute réminiscence biblique, par moquerie; cf. *Gen.* 46, 2 . . . audivit eum per visionem noctis vocantem se, et dicentem sibi: Iacob, Iacob. Cui respondit: Ecce adsum. — *Isa.*

XI — 58 vides quia p. — 59 Credo misi.

58, 9 Tunc invocabis, et Dominus exaudiet: clamabis, et dicet: Ecce adsum.

I, 5 *Disticha Catonis*, IV, 5:

Cum fueris locuples, corpus curare memento:
Aeger dives habet nummos, se non habet ipsum.

II, 7 *deciis*, VIII, 43 *decium:* c'est le mot médiéval *decius* refait sur fr. *dé*.

II, 10 Ovide, *Ex Ponto* 4, 3, 35: *Omnia s.* Mais il existe la varia lectio *omina s.* qui semble être la forme préférée au moyen âge.[1]

III, 13 *par sanblant* 'évidemment'.

III, 15 *Disticha Catonis*, IV, 1:

Despice divitias, si vis animo esse beatus;
Quas qui suspiciunt, mendicant semper avari.

IV, 20 Ovide, *Tristia* 1, 9, 6.

IV, 21 Pentamètre à rime intérieure (dit léonin) typiquement médiéval, faisant partie de quelque distique.

V, 23 *se . . . soit:* probablement une simple faute pour *est*, suggérée par *soit* dans les vers précédent et suivant, le présent du subjonctif étant très rare dans une proposition conditionnelle.

V, 26 *Florilegium Gottingense*, p. p. E. Voigt dans *Romanische Forschungen*, III, p. 281 sqq., n:os 18 et 56:

Alea, vina, Venus, tribus his sum factus egenus.
Hec tria qui sequitur, mox miser efficitur.

Dives eram dudum, modo me faciunt tria nudum:
Alea, vina, Venus — tribus his sum factus egenus.

J. Werner, *Lateinische Sprichwörter und Sinnsprüche des Mittelalters*, Heidelberg, 1912, p. 3, reproduit ce vers suivi du pentamètre

Hec tria qui poterit spernere, dives erit.

VI, 27 *sa* (= *ça*) *arriere* 'autrefois'.

VI, 31 *Disticha Catonis*, III, 17:

Quod merito pateris, patienter ferre memento,
Cumque reus tibi sis, ipsum te iudice damna.

VII, 34 *a gas* 'pour rire'.

VII, 36 et 37 variante humoristique du distique qui se lit dans le *Florilegium Gottingense*, n:o 35:

Dum mea bursa sonat, hospes mihi fercula donat.
Dum vacuata iacet, si loquor, ipse tacet.

(Une autre variante se trouve *ibid.*, n:o 37:

Cum tua bursa sonat, comitum te turba coronat;
Exhausto sonitu fies comes ipse tibi tu.)

---

[1] Voir *Carmina Burana*, éd. A. Hilka et O. Schumann, I, 1, p. 45.

VIII, 42 et 43 distique rimant, de facture médiévale.

IX, 46 *quispiam:* le contexte exigerait un pluriel *quipiam*, forme peu usitée. Mais il s'agit d'une cheville dont le sens est sacrifié à la rime.

IX, 48 *eatque viam:* tournure calquée sans doute sur v.fr. *aler sa voie.*

X, 50 *poverte* 'pauvreté', voir Godefroy, VI, 360 c.

XI, 58 et 59 Werner, *o. c.*, p. 62.

XII, 64 Ovide, *Tristia*, 1, 9, 5.

XIII, 65 sq. sont probablement une transcription du proverbe

Ami, parent, se as, si pren;
Se tu n'as que le mien,
Si di que tu n'as rien.

J. Morawski, *Proverbes français antérieurs au XV^e siècle*, Paris, 1925, n:o 80, p. 3; voir *ibid.* p. XV, note 2, et p. 94 (variantes).

XIII, 69 Werner, *o. c.*, p. 79; c'est une traduction du proverbe *Qui riens n'a plus legierement s'en va* (Morawski, *o. c.*, n:o 2113 p. 76).

XIV, 72 *fain istius ordinis:* le sens semble être 'faim de cet ordre' c.-à-d. l'appetit, le désir dont je viens de parler (celui des femmes, de la taverne et du dé).

XIV, 74 Werner, *o.c.* p. 3: Alterius poenis est c. l.

L'explicit porte, à l'encontre du titre, *de taverne*, sans article.

Veikko Väänänen

Russ. **тюрмá, тюрьмá** 'Gefängnis'

Soweit ich kenne, hält man das erwähnte russ. Wort im allgemeinen für eine deutsche Entlehnung, aus mhd. *turm*. So z.B. Mikkola, Berührungen, S. 171. Das Wort kommt auch im Kleinrussischen vor: Grinčenko, Slovarj ukrainskago jazyka, *мурмá* 'тюрьма', sowie im Polnischen: Karłowicz, Słownik gwar polskich, *turma*, *torma* 'wie'zienie kryminalne', Booch-Arkossy, Deutsch-polnisches Wörterbuch, *turma* 'Gefängnisturm'.

Beim ersten Anblick sieht die Etymologie einwandfrei aus. Freilich bedeutet das russ. Wort nur 'Gefängnis' (schon im altruss. vom J. 6567 = 1059 belegt, Sreznewski), das deutsche

Wort 'turris', aber bisweilen auch 'Gefängnis' (wie alt in dieser Bedeutung?). Das Original könnte die Pluralform *türme* sein, wie schon Dal dachte (also Gefängnis mit mehreren Türmen).

Demnach wären auch die nordtürkischen Entsprechungen: tschuw. Paasonen *tərmɛ*, Räsänen *törmɛ*, kasantat. Radloff *törmä*$_{\circ}$, alt. karakirg. *türmö*, schor. *türbä*, leb. *türbö*, jak. Pekarski *türmä*, *türbä*, *tȳrbä* ziemlich junge Entlehnungen aus dem Russischen, wie man bisher allgemein anerkannt hat, z.B. in den oben zitierten Wörterbüchern. Alle genannten Wörter bedeuten gerade 'Gefängnis' und gehen laut türkischen Lautgesetzen auf *türmä* (od. *tȳrmä*) zurück.

Bedenken erweckt jedoch der Akzent auf der Endsilbe im Russischen und es entsteht die Frage, ob nicht umgekehrt das türkische Wort das Original des russischen ist. Das Wort *türmä* 'Gefängnis' kommt nämlich schon im 11. Jh. in dem türkisch-arabischen Wörterbuch von Mahmūd al-Kāšgarī vor (Brockelmann, Mitteltürkischer Wortschatz), wo sich sonst keine Wörter slavischen Ursprungs befinden. Die Wörter von Kāšgarī sind von den türkischen Völkerschaften gesammelt, die damals irgendwo in jetzigem Turkestan od. nördlich von dem Kaspischen Meer wohnten, in keinem Falle aber in direkter Verbindung mit den Russen standen.

Türk. *türmä* ist ein Verbalnomen auf *-mä* von einem Verb *tür* (*tȳr*), das jetzt allgemein 'aufrollen, zusammenrollen' bedeutet, aber auch uig. 'hinlegen', tob. 'aufhäufen'; *tür-t* 'stossen', *tür-üš* 'sich stossen' ~ mong. *türi* 'schieben'.

Lautlich vgl. bulg. serb. čech. *surma* 'Antimonium, Spiessglanz', russ. Dal *сурмá*, *сурьмá* 'Antimon' < osm. krm. *sürmä* '*сюрьма*', 'das schwarze Antimonpulver zum Schwärzen der Augenbrauen und Wimpern', kasantat. *sörmä*$_{\circ}$ 'Antimon' < osm. usw. *sür* 'treiben, anstreichen, reiben', tschuw. *sər*, *sör* 'schmieren, einreiben' (Lokosch, Et. Wb. der europ. Wörter orientalischen Ursprungs N:o 1952).

Martti Räsänen

Die Diminutiva im Mittelhochdeutschen

In seiner oft angeführten Arbeit über die Diminutiva im Deutschen hat Polzin[1] zu zeigen versucht, dass die Bildung von Diminutiven zu Apellativen dem Deutschen ursprünglich fremd gewesen sei und dass die deutschen Diminutiva auf lateinischen Einfluss zurückzuführen seien. Sein Lehrer Wrede, der dieser Frage weiter nachgegangen ist[2], betrachtet auch die Bildung der Diminutiva als ursprünglich undeutsch; ohne die Bedeutung des Lateins für die Verbreitung dieser Bildungen im Deutschen leugnen zu wollen, sieht Wrede ihren Ursprung — und auf diese Frage konzentriert sich besonders sein Interesse — in den Koseformen von Eigennamen.

Über den Ursprung der Diminutiva im Deutschen habe ich in diesem Zusammenhang keine Ursache mich zu äussern. Auch ich glaube daran, dass lateinische Vorbilder oft den Gebrauch der Diminutiva im Deutschen beeinflusst haben. Wenn aber Polzin ihre stark zunehmende Anzahl im Mittelhochdeutschen ebenfalls in einseitiger Weise durch lateinische Einwirkung zu erklären versucht, so muss ich entschieden widersprechen. Es liegt mir fern abzustreiten, dass auch im Mittelhochdeutschen lateinischer Einfluss sich geltend macht, obgleich in engeren Grenzen als im Althochdeutschen. Für einen wichtigen fremden Faktor bei der Entwicklung des Gebrauches der Diminutiva im Mittelhochdeutschen halte ich das Französische, dessen Einfluss auf diesem Gebiete übersehen wurde. Nur aus einheimischen Voraussetzungen die mittelhochdeutschen Verhältnisse deuten zu wollen halte ich ebenfalls für verfehlt.

Über den Gebrauch der Diminutiva im Altfranzösischen

---

[1] Albert Polzin, Studien zur Geschichte des Deminutivums im Deutschen (Quellen und Forschungen zur Sprach- und Culturgeschichte der germanischen Völker N:o 88); 1901.

[2] Wrede, Die Diminutiva im Deutschen (Deutsche Dialektgeographie N:o 1); 1908.

äussert sich Brunot nur recht summarisch, indem er feststellt [1], dass sie zu dieser Zeit beliebt waren; und als Beweis für ihren Missbrauch zitiert er eine Stelle aus Aucassin und Nicolete (21,5—16). Ein ähnliches Bild gibt auch Nyrop [2], der sich dabei auf denselben Passus im Aucassin beruft.

Um einen etwas genaueren Überblick über die Frage zu gewinnen, habe ich einige Stichproben gemacht. Es stellte sich dabei heraus, dass z.B. ein Lyriker wie Colin Muset [3] stellenweise massenhaft Diminutiva verwendet, und zwar sowohl von Substantiven wie von Adjektiven (so in den Liedern I, III und IV, wo u.a. die Substantiva *bouchete, oiselet, matinet, praelet, amorette, pucelette, rossignolet, boissonnet, saucelet* und die Adjektiva *amoreuset, blondet, verdet, blanchet, vermeillet, joliet* auftreten). Im allgemeinen lässt sich feststellen, dass die altfranzösische höfische Lyrik von den Diminutiven als Stilmittel gern Gebrauch macht (z.B. *amoret(t)e, amiet, amiete, bouchele, bouchete, ceinturete, chançonete, florete* usw.).

Auch die höfische Epik teilt diese Vorliebe, obgleich in einer etwas zurückhaltenderen Weise. So verwendet z.B. Chrestien de Troyes [4], dessen Sprache zu keiner Übertreibung neigt, immerhin etwa 40 verschiedene Diminutiva (wie z.B. die Subst. *alette, aloette, anelet, boissonet, ceinturete, cerclel, chanbrete, chancenete, chastelet* und ein paar Adj. *laschet, petitet*); manche von diesen Bildungen begegnen mehrere Male in den verschiedenen Dichtungen Chrestiens.

Die gleichzeitige provenzalische Dichtung ist auch den Deminutiven gewogen, aber solchen Wucherungen wie im

[1] Vgl. F. Brunot, Histoire de la langue française I (1905) S. 279 Anm. 1.

[2] Vgl. Kr. Nyrop, Grammaire historique de la langue française IV (1908) S. 69 § 117.

[3] Vgl. Les chansons de Colin Muset éditées par J. Bedier; 1912.

[4] Vgl. W. Foerster, Kristian von Troyes I—IV (1884—1899); V (hgg. v. A. Hilka; 1932); Wörterbuch zu seinen sämtlichen Werken (von W. Foerster; 1914).

Französischen bin ich hier nicht begegnet. Jedenfalls scheinen meine Stichproben darauf hinzudeuten, dass die entsprechenden provenzalischen Gattungen einen spärlicheren Gebrauch von den Diminutiven machen als die französischen.

Daran lässt sich somit nicht zweifeln, dass die altfranzösische höfische Dichtung eine offenbare Vorliebe für das Diminutivum zeigt. Sie schwankt allerdings nicht unerheblich je nach der Stillage, ist aber sowohl in der Lyrik als auch in der Epik unverkennbar. Da nun anderseits das deutsche Deminutivum einen starken Aufschwung im Mittelhochdeutschen erlebt, also gerade in der Zeit des französischen Einflusses, so dürfte die Annahme französischer Einwirkung auf den mittelhochdeutschen Diminutivgebrauch schon deswegen als berechtigt erscheinen. Die Beweisführung folgt unten.

Wenn das Latein als einziger fremder Faktor den mittelhochdeutschen Diminutivgebrauch in einschneidender Weise wirklich beeinflusst hätte, so wären diese Bildungen vor allem in denjenigen Gattungen der Literatur zu erwarten, die am meisten unter der Einwirkung der lateinischen gestanden haben. Wie die Belege Polzins (S. 30 ff.) zeigen, kommen in der mittelhochdeutschen Glossenliteratur Diminutiva als Entsprechungen lateinischer echter und Scheindiminutiva massenhaft vor. Und auch in einigen aus dem Latein übersetzten Werken treten Diminutiva manchmal häufiger, manchmal seltener im Anschluss an das Original auf. Je sklavischer die Übersetzung ist, umso zahlreicher sind die dem Latein entsprechenden Diminutiva, die oft nur ad hoc gemachte Lehnübersetzungen sind und dem lebendigen Sprachgebrauch fremd waren.

Die mittelhochdeutsche Predigt, die ja — wie die ganze religiöse Literatur — unter starkem lateinischem Einfluss steht, macht dagegen von den Deminutiven einen recht spärlichen Gebrauch, wie bereits Behaghel (Literaturblatt für germanische und romanische Philologie 1902 Sp. 331) gesehen hat; ich habe weitere Stichproben gemacht, die das Resultat Behaghels nur bekräftigt haben. Dies zeigt, da die lateinische Predigt gern Diminutiva verwendet, recht handgreiflich, wie

wenig tiefgreifend der lateinische Einfluss auf diesem Gebiete war: nur wo eine direkte Vorlage sklavische Übersetzer zum Diminutivgebrauch verleitete, ist er von unleugbarer Bedeutung. — Ein ganz anderes Bild als die Predigt zeigt die mittelhochdeutsche höfische Literatur, bei der aber von einem stärkeren lateinischen Einfluss keine Rede sein kann.

Sehr lehrreich ist schon ein Blick auf die Geschichte der Verbreitung des Diminutivgebrauchs in der mittelhochdeutschen weltlichen Dichtung. In der höfischen Epik begegnet bei Eilhart von Oberge etwa ein Dutzend Diminutiva, von denen mehrere bereits im Althochdeutschen belegt sind. Grösseres Interesse von unserem Standpunkt aus bieten *dingelîn* V. 8867, *wezzirlîn* 8283; *juncvrouwelîn* 2343 kommt zwar als althochdeutsche Glossierung von *juvencula* vor (Ahd. Gll. I, 572, 66), das Wort sei aber hier besonders deswegen erwähnt, weil es in der Begleitung des Attributs *hobisch* erscheint. Die von Eilhart verwendeten Diminutiva *schiffelîn*, *schifchin*, *kindelîn*, *mennelîn*, *mentelîn*, *hundelîn*, *vingerlîn* sind bereits im Althochdeutschen belegt.

Bei Hartmann von Aue begegnen ziemlich wenige Diminutiva. Wenn man seinen Text mit dem französischen Original vergleicht, lässt sich feststellen, dass die Ursache seines Diminutivgebrauchs in einigen Fällen augenscheinlich im Französischen begründet ist, was in diesem Zusammenhang wichtig ist. Das Iwein 3291 vorkommende *hiuselîn* ist zwar ein bereits im Althochdeutschen belegtes Diminutivum; da aber Chrestien an der entsprechenden Stelle V. 2837 *meisonete* verwendet, so war das französische Wort zumindest die Veranlassung dazu, dass Hartmann hier ein Diminutivum gebrauchte. Ähnlich steht es um *vingerlîn* Iwein 1202, dem bei Chrestien 1021 *anelet* entspricht, und *mantellîn* Iwein 326, dessen Gebrauch durch das im Context stehende, von Hartmann vielleicht als Diminutivum aufgefasste *mantel* veranlasst sein könnte. Dem Hartmannschen *türlîn* Iwein 1151, das auch schon seit althochdeutscher Zeit bezeugt ist, entspricht zwar bei Chrestien 970—971 *un huis estroit*, aber in diesem Zusammenhang steht im

französischen Original auch das Diminutivum *chanbrete*, das mittelbar dem deutschen Dichter den Gebrauch eines Diminutivums nahelegen konnte. Jedenfalls hat der altfranzösische Diminutivgebrauch denjenigen Hartmanns beeinflusst. Anderseits hat aber Hartmann keineswegs jedes Diminutivum des Chrestien durch eine entsprechende Bildung im Deutschen wiedergegeben; er hat sich dieses französischen Stilmittels noch nicht bemächtigt.

Als ein bewusst angewandtes Stilmittel finden wir den Diminutivgebrauch dagegen schon bei Wolfram von Eschenbach und besonders bei Gottfried von Strassburg. Wolfram verwendet gern Diminutiva von Wörtern, die früher nicht diminuiert auftreten, und zwar sowohl von abstrakten als auch konkreten Substantiven (als Beispiele seien hier nur genannt *wunderlîn*, *schiumelîn*, *brüstelîn*, *händelîn*, *juncherrelîn*, *graevelîn* 'kleiner Graf', *pfärdelîn*, *tiubelîn*, *snüerelîn*). Vollständig zu ihrem Recht kommen die Diminutiva im spielerisch-eleganten Stil Gottfrieds (ich hebe hier aus der Menge hervor: *muotelîn*, *wortelîn*, *zornelîn*, *liedelîn*, *stoubelîn*, *boumgärtelîn*, *brunnelîn*, *knebelîn*, *künegelîn*, *heftelîn* 'kleiner Griff', *schapelekîn*, *spengelîn*). Dass gerade bei Gottfried der volle Durchbruch des stilisierenden Diminutivgebrauchs in der mittelhochdeutschen Epik geschah, ist kein Zufall, sondern hängt damit zusammen, dass er unter den grossen Epikern gerade derjenige ist, der am tiefsten durch den französischen Stil beeinflusst worden ist.

Besonders weit geht in der Verwendung der Diminutiva Heinrich von Freiberg, wie bereits Bechstein in seiner Ausgabe von Heinrichs Tristan (1877) gesehen hat (Anm. zu V. 698). Dies darf nicht ohne Weiteres auf französischen Einfluss zurückgeführt werden. Die Frage, ob Heinrich von Freiberg neben seinen deutschen Quellen auch französische benutzte, ist immer noch offen. Und auch wenn ein Teil seiner neuen Diminutiva auf französischen Vorbildern zu beruhen scheint, so bleibt noch eine bedeutende Anzahl, bei der diese Erklärung nicht zu überzeugen vermag: Hier ist es ganz einfach der

typische, wenn auch recht begabte Epigone, der ein Stilmittel seines Meisters übertreibt und zu Tode hetzt (von seinen Diminutivbildungen, bei denen diejenigen auf *-el* eine grosse Rolle spielen, nur ein paar Beispiele, wie *creftel* 'kleine Kraft', *prîsel* 'kleiner Ruhm', *kriegelîn, gugelîn, engerlîn, amîsel, strôel, rîsel, kirchel*).

Diese Entwicklungslinie, die vom Diminutivgebrauch Gottfrieds zu demjenigen Heinrichs führt, zeigt grosse Ähnlichkeiten mit derjenigen, die die grossen Klassiker mit den Dichtern des geblümten Stils verbindet. Ausser dem Bestreben, die Meister im Gebrauch der Diminutiva nachzuahmen und zu überbieten, hat der Verbreitung dieser Bildungen noch eine andere Ursache Vorschub geleistet: die bequeme Reimbarkeit besonders der Diminutiva auf *-lîn* und *-kîn*.

Wie Polzin (S. 53 ff.) bereits festgestellt hat, macht der Minnesang, zumal der spätere, von Diminutiven einen besonders reichlichen Gebrauch, den Polzin auch hier auf lateinischen Einfluss zurückführen möchte. Bei den älteren romanisierenden Minnesingern, etwa bei den in »Des Minnesangs Frühling» vertretenen, sind die Diminutiva noch verhältnismässig dünn gesät. In den Gedichten Heinrichs von Veldeke findet sich etwa *vogelkîn, vogellîn, merlekîn;* bei Dietmar von Eist öfters *vogellîn;* Ulrich von Gutenberg gebraucht das von Veldeke übernommene *merlikîn;* Albrecht von Johansdorf *wortel;* Heinrich von Morungen hat etwa *vogellîn, kindelîn, mündelîn* und *wengel;* und Reinmar *vogellîn, vrouwelîn*. Der eigenwillige Walther von der Vogelweide, der vom höfischen Stil viel gelernt hat und nicht selten Wörter der höfischen Terminologie verwendet, ohne sich auf die Dauer in den Bann der höfischen Lyrik zwingen zu lassen, macht vom Diminutivum bereits einen etwas häufigeren und vor allem vielseitigeren Gebrauch; bei ihm fallen besonders die diminuierten Formen von abstrakten Substantiven auf (wie z.B. *vröudelîn, troestelîn, lobelîn, dankelîn*). Zu direkten Wucherungen von Diminutiven kommt es u.a. bei Tannhäuser und Oswald von Wolkenstein, denen französisches Wesen und französische Dichtung nicht fremd waren,

so verschieden die beiden Dichter sonst in manchem auch sein mögen. Natürlich darf auch bei den späteren Lyrikern keineswegs alles auf das Konto des französischen Einflusses gesetzt werden, sondern vieles entspringt dem eigenen, oft sogar in einseitiger Weise entarteten Stilgefühl.

Auch die Art und Bedeutungssphäre der Wörter, die in der mittelhochdeutschen höfischen Dichtung diminuiert erscheinen, zeigen ihrerseits, wie eng diese Bildungen oft mit dem französischen Einfluss zusammenhängen. Zu den wichtigsten Requisiten besonders der höfischen Lyrik sowohl in Frankreich als auch in Deutschland gehören die Vögel. Diminuierte Vogelnamen kommen in Übereinstimmung damit häufig vor, wie z.B. *vogellîn* (das bereits im Ahd. als Diminutivum erscheint), *waltvogelîn*, *merlîn*, *merlîkîn* (schon ahd. *merlîn*), *distelvinkelîn*, *pardrîsekîn;* damit lässt sich in der altfranzösischen Dichtung etwa vergleichen *oiselet*, *merlette*, *aloete*, *rossignolet*, *perdrielle*. Auch die Blumen fehlen nicht: *blüemikîn*, *negelîn* (bereits ahd.), *rœselîn*, *vîolîn;* vgl. afrz. *florete*, *rosete*, *violete*. Weiter fallen einige höfische Anredewörter und Titulaturen auf, die im Altfranzösischen ihre genauen Entsprechungen haben:*frouwelîn*, *juncherrelîn*, *amîsel* — afrz. *dameisele*, *dameiselete*,*dameisel*[1], *amiet*, *amiete*. Ferner erscheinen die Namen von Schmuckstücken und dgl. oft diminuiert, wie *vingerlîn* (bereits ahd.), *schapelekîn*, *schapellîn*, *tessielekîn* 'kleine Spange am Frauenmantel', *krenzelîn*, *krenzel*, *gürtelîn* (schon ahd.); vgl. afrz. *anelet*, *chapelet*, *tasselet*, *coronete*, *ceinturete*. So auch Benennungen verschiedener Kleidungsstücke wie *röckelîn*, *hüetelîn* (beide bereits im Ahd.), *hemdelîn;* vgl. afrz. *robete*, *chapelet*, *chemison*. Dass beinahe sämtliche Benennungen der Körperteile der geliebten Frau in der mittelhochdeutschen höfischen Dichtung gern diminuiert werden, ist schon öfters festgestellt worden (vgl. bes. Polzin S. 53 ff.): *mündel*, *prüstlîn*, *beinel*, *wengel;*

[1] Das afrz. *dameisele* und *dameisel* waren strahlungskräftige Bildungen, wie ihre Aufnahme ins Italien. zu zeigen geeignet ist (vgl. aital. *damigella* und *damigello*; aital. *donzella* und *donzello* gehen auf provenzal. *donsela* und *donsel* zurück).

dasselbe gilt auch für das Altfranzösische, wo z.B. *bouchete, mamelete, mamelote, jambete, joette* auch begegnet. Aus anderen Bedeutungsgruppen seien noch angeführt mhd. *berkel* 'kleiner Kahn', wozu vgl. afrz. *bargette, türnlîn*, afrz. *tornele, tornelete* und mhd. *liedel*, afrz. *chançonete.*

Für jedes neue Diminutivum in der mittelhochdeutschen höfischen Dichtung etwa eine französische Entsprechung nachzuweisen ist nicht möglich, und es soll auch natürlich hier keineswegs behauptet werden, dass sie alle auf französische Vorbilder zurückgehen. Auf die Wichtigkeit der rein einheimischen Tendenz zur Bildung von Diminutiven zu Wörtern verschiedener Bedeutungskategorien sei nochmals in diesem Zusammenhang hingewiesen. Gelegentlich stehen neben den französischen auch konkurrierende lateinische Diminutiva, ohne dass sie als Vorbilder vollständig ausgeschlossen wären. Aber die oben aufgezeigten weitgehenden Übereinstimmungen in einer so grossen Anzahl von Fällen zwischen altfranzösischen und mittelhochdeutschen Diminutiven schliesst angesichts der engen Berührungen zwischen der höfischen Dichtung in den beiden Sprachen jedenfalls die Möglichkeit aus, dass es sich um lauter Zufälle handeln könnte. Viele der mittelhochdeutschen Bildungen gehen offenbar auf französische Vorbilder zurück und auch in der Bedeutungssphäre der von der mittelhochdeutschen höfischen Dichtung verwendeten Diminutiva zeigen sich deutlich die Spuren des Einflusses französischen Diminutivgebrauchs.

Wie einige unter den oben angeführten mittelhochdeutschen Deminutiven zeigten, erscheinen auch Wörter französischen Ursprungs in diminuierter Form. Die Anzahl dieser Bildungen ist sogar recht beträchtlich. Als Beispiele, die dem 12.—14. Jahrhundert entnommen sind, seien genannt *amîsel, barellîn* 'kleiner Becher', *erkerlîn, giplîn* 'Jäckchen', *kulterlîn, merlikîn, mursellîn* '(Lecker)bisschen', *pardrîsekîn, prîsel, poulolîn, riverlîn, schapelekîn, schapellîn, tessielekîn, (hove)tänzel, trunsellîn, türnlîn, zitôlîn.* Auch diese Neigung, gerade französische Wör-

ter in der mittelhochdeutschen höfischen Literatur zu diminuieren, ist geeignet, unsere These zu stützen.

Es ist eine altbekannte Tatsache, dass die mittelniederländische Diminutivendung *-kîn* von den mittelhochdeutschen höfischen Dichtern übernommen wurde, aber die daraus sich ergebende Folgerung für unsere Frage ist nicht gezogen worden. Wenn die deutschen Dichter diese niederländische Endung zu gebrauchen begannen, so ist das sicherlich nicht nur deswegen geschehen, weil sie aus Flandern stammte, sondern weil die höfische Sprache in Flandern sie gern verwendete, weil sie auch hier ein Bestandteil der höfischen Sprache war. Dass der mittelniederländische Einfluss allein aus eigener Kraft in tiefgreifender Weise auf den mittelhochdeutschen Diminutivgebrauch eingewirkt hätte, ist schon im Voraus unwahrscheinlich, da Flandern vor allem den französischen Einfluss vermittelte. Nach all dem oben Gesagten dürfte es schon klar sein, dass der Diminutivgebrauch der mittelhochdeutschen Dichtung von Frankreich aus beeinflusst worden ist. Dieser Einfluss mag teilweise durch Flandern vermittelt und auch durch einen in die gleiche Richtung gehenden niederländischen unterstützt worden sein.

Die mittelniederländische höfische Literatur verwendet nicht ungern Diminutiva; es seien beispielsweise genannt (ich schöpfe hier aus Grimm, Gramm. III S. 678) *broederkîn, joncvroukîn, meinskîn, ghesellekîn, vriendekîn, knechtkîn, camerkîn, versekîn, wordekîn, cindaelkîn*. Wie einige Übereinstimmungen mit dem französischen Diminutivgebrauch anzudeuten scheinen, wird auch das Mittelniederländische auf diesem Gebiete teilweise durch die höfische Sprache Frankreichs beeinflusst sein. Die Übereinstimmungen mit dem Mittelhochdeutschen können sowohl auf der Vermittlerrolle Flanderns beruhen (so vielleicht im Falle *dameisele* — *(jonc)vroukîn* — *(junc)vröuvelîn*) als auch unabhängig voneinander durch direkten französischen Einfluss auf beide Sprachen entstanden sein. — Im Vorbeigehen erinnere ich an die Tatsache, dass das Niederländische, und zwar sowohl Schriftsprache als auch Mund-

arten, noch heute reich an Diminutiven ist im Gegensatz zum Niederdeutschen, mit dem es sonst sehr viele Eigentümlichkeiten teilt. Das könnte auf der viel tieferen Beeinflussung durch das Französische beruhen, die der niederländische Sprachraum erfahren hat.

Es fehlt nicht an direkten Zeugnissen dafür, dass die mittelhochdeutschen Dichter den Gebrauch von Diminutiven als etwas für den höfischen Stil charakteristisches empfunden haben. Die im Meier Helmbrecht verwendeten Diminutiva *kindekîn* V. 747, *gebûrekîn* V. 764 und *her blindekîn* V. 1717 (sogar mit einem diminuierten Adjektiv) sind zweifelsohne als Parodie auf den höfisch-ritterlichen Sprachgebrauch aufzufassen. Die Parodie gilt nicht nur ganz allgemein dem v l a e m e n, sondern auch besonders gerade dem höfischen Diminutivgebrauch, denn auf einem Zufall beruht sicherlich nicht die Verwendung der drei Bildungen auf *-kîn*, deren Grundwörter ausserdem auch gut deutsch sind.

Tannhäuser übertreibt ebenfalls gern in parodistischer Weise den höfischen Sprachgebrauch, und zwar besonders durch übermässigen Gebrauch von französischen Wörtern in der Lyrik, die ja überhaupt dem Fremdwort gegenüber sich ablehnend verhält; dies trifft auch hinsichtlich der mittelhochdeutschen Lyrik zu, die in der Regel das französische Fremdwort meidet im Gegensatz zur Mittelniederländischen, wo das französische Lehngut enger dem einheimischen Sprachschatz einverleibt und tiefer eingebürgert war. Und nun ergeht sich gerade Tannhäuser gern in massenhaftem Gebrauch von Diminutiven.

Und wenn Marner in etwas spöttelnder Weise von den »höfschen liuten» und dem »curteis povel» am Rhein spricht, so ist es kein Zufall, dass er in diminuierter Form ihre *keppelîn* erwähnt (XI 22). — Oben war davon bereits die Rede, dass bei Eilhart von Oberge V. 2343 das Wortpaar *hobisch juncfrouwelîn* steht.

Es ist somit eine ganze Reihe von Tatsachen, die deutlich zeigt, dass der Diminutivgebrauch des Mittelhochdeutschen

durch den französischen beeinflusst worden ist. Die mittelhochdeutschen höfischen Dichter haben ihren französischen Kollegen dieses Stilmittel abgelauscht und je nach persönlicher Neigung verwendet. Viele von den deutschen Dichtern schlagen eigene Wege ein, die von dem französischen Gebrauch abweichen, aber auffallend sind die vielen, bis ins Einzelne gehenden Übereinstimmungen.

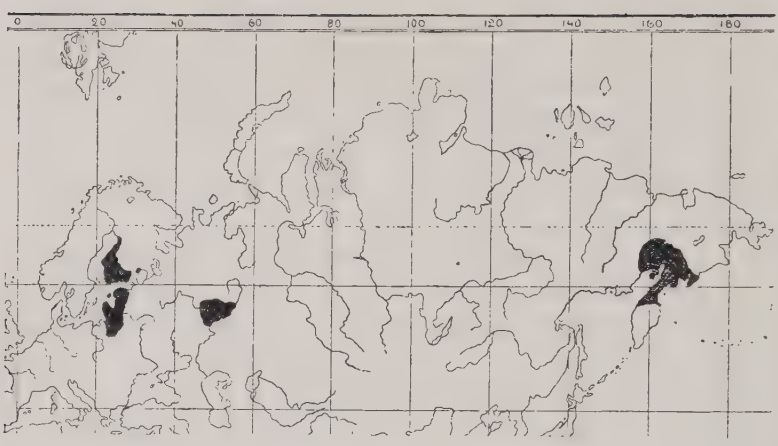
Eigenes und Fremdes zu scheiden war nicht immer möglich, aber nicht zu verkennen war der Auftrieb, den das französische Vorbild gegeben hat. Dass neben den aus eigener Neigung sich ergebenden neuen Impulsen bei der Verwendung des Diminutivums im Mittelhochdeutschen auch die bereits im Althochdeutschen vorhandenen Tendenzen oft eine Rolle weitergespielt haben, ist eine Selbstverständlichkeit, die es kaum nötig ist, hier nochmals hervorzuheben.

Emil Öhmann

Nochmals das Siebengestirn als »Sieb»

Im 3./4. Heft dieser Zeitschrift für das J. 1945 versuchte ich die von Dr. Kustaa Vilkuna beiläufig ausgesprochene Vermutung zu stützen, dass die in Finnland, im Baltikum und in einigen angrenzenden poln.-weissruss. Gebieten verbreitete Bezeichnung der Plejaden als »Sieb, Siebchen» auf einer falschen Lehnübersetzung des deutschen »Siebengestirn» beruhe. Ich glaubte, dass die Fehlerquelle im Nebeneinander von mnd. *seve* 'Sieb' und *seven* 'sieben' zu sehen und die Entstehung des Übersetzungsfehlers in die Blütezeit der Hanse zu verlegen sei.

Inzwischen hat der ausgezeichnete Kenner der türkischen und der anderen orientalischen Sprachen Prof. Räsänen im Virittäjä 1946, S. 28—31 zu diesem Problem neues Material beigebracht und gezeigt, dass die Plejaden auch im Tschuwassischen, im Tscheremissischen, im Wotjakischen und im Korjakischen als »Siebgestirn, kleines Sieb» u. dgl. bezeichnet werden. Was nun die erstgenannten, am Zusammenfluss der Wolga und der



Kama gesprochenen Sprachen anbetrifft, so vermutet Räsänen zunächst, dass ihre Bezeichnungen für die Plejaden auf einer in ähnlicher Weise missverstandenen gotischen Form beruhen könnten, da sich ja Hermanarichs Gotenreich laut Jordanes jedenfalls bis zu den Merjanen und Mordwinen erstreckte. Er meint sogar, dass auch wenn sowohl die ostseefinnisch-baltische als auch die tschuwassisch-tscheremissisch-wotjakische Bezeichnung auf uralten mythologischen Vorstellungen beruhten, sie dennoch — entweder durch gotische oder durch spätere russische Vermittlung — miteinander zusammenhängen könnten, wenn nicht das Vorkommen desselben Bildes im Korjakischen »die Theorie des Übersetzungsfehlers aus dem Deutschen endgültig widerlegte».

Bringen wir die Angaben Räsänens auf eine Karte, so sehen wir sofort, dass weder zwischen dem Korjakischen und den an der Wolga gesprochenen Sprachen, noch zwischen diesen letzteren und dem Ostseefinnisch-Baltischen irgendein Zusammenhang bestanden haben kann. Bekanntlich gibt es in keinem grossrussischen Dialekt die Bezeichnung »Sieb» für die Plejaden, so dass russische Vermittlung völlig ausgeschlossen ist. Ebensowenig ist, wie mir Prof. Dr. Ravila freundlichst mitteilt, eine solche Auffassung der Plejaden bei den Mordwinen be-

kannt, die um Chr. Geb. in unmittelbarer Berührung mit den Urbalten gestanden und einige urbaltische Lehnwörter den Tscheremissen weitergegeben haben. Es wird ganz allgemein angenommen, dass direkte baltisch-tscheremissische Berührungen nie haben stattfinden können[1], und es wäre jedenfalls sehr auffällig, wenn die Mordwinen, nachdem sie eine von den Urbalten übernommene Bezeichnung den Tscheremissen weitergegeben, sie selbst vergessen hätten. Natürlich kann sich das Bild durch Auffindung weiteren Materials jederzeit verändern, vorläufig scheint es sich aber in allen drei Gruppen um vollkommen selbständige Bildungen zu handeln. Anderseits unterliegt es natürlich keinem Zweifel, dass einerseits die tschuwasssisch-tscheremissisch-wotjakische und anderseits die ostseefinnisch-baltische Gruppe je eine Einheit bilden. Wie Räsänen mit Recht bemerkt, beruht wohl die erstere auf Abhängigkeit vom Kulturzentrum der Wolgabulgaren im 8.—13. Jh. Die letztere kann natürlich auf die um Chr. Geb. stattgefundenen urfinnisch-urbaltischen Berührungen zurückgehen, k a n n aber auch späteren Ursprungs sein und tatsächlich auf der von mir und Vilkuna vermuteten falschen Lehnübersetzung beruhen. Das Vorhandensein desselben Bildes im Korjakischen (ich bin übrigens fest davon überzeugt, dass man es auch noch in anderen wenig bekannten Sprachen finden können wird) beweist nur, dass es a u c h spontan entstehen kann. Einen strikten Beweis gegen die Theorie des Übersetzungsfehlers aus dem Deutschen erbringt diese Tatsache nicht. Möglich ist es natürlich auch, dass eine auf ostseefinnischem oder baltischem Boden spontan entstandene Bezeichnung durch das Vorhandensein des im Mittelalter im ganzen Baltikum sicher bekannten mnd. Wortes eine solche Stütze

[1] »Hvad Čeremisserne angaar, turde det .... overhovedet være tvivlsomt, om de eller nogen vestlig Fortsættelse af dem (Merierne?) nogensinde kunne vaere komne i umiddelbar Beröring med nogen baltisk Stamme» (Vilh. Thomsen, Beröringer mellem de finske og de baltiske (litauisklettiske) Sprog, København 1890, 155). Vgl. auch Jalo Kalima, Festschrift für Herman Hirt II, 212.

erhalten hat, dass sie alle anderen Benennungen der Plejaden (vgl. z.B. das in Südostfinnland gebräuchliche *koirankärsä* 'Hundeschnauze', *siankärsä* 'Schweineschnauze', *koirankihermitsä* 'kleine Hundemeute') verdrängen konnte.

V. Kiparsky

Besprechungen

E. Lewy, *Der Bau der europäischen Sprachen* (Proceedings of the Royal Irish Academy, Volume XLVIII, Section C, No. 2) Dublin, 1942. 102 S.

Im Getöse des zweiten Weltkrieges ist in den Annalen der Irischen Akademie der Wissenschaften das oben genannte Buch erschienen, das den Bau der europäischen Sprachen behandelt und dessen Verfasser der bekannte Berliner Vertreter der allgemeinen Sprachwissenschaft Ernst Lewy ist.

Es ist eine ausserordentlich schwierige und anspruchsvolle Aufgabe, der Lewy hier zu Leibe geht, indem er den Versuch unternimmt, die europäischen Sprachen typologisch-geographisch zu gruppieren und die so entstandenen Gruppen in Zusammenhang mit der geistigen Struktur der entsprechenden Völker zu bringen.

Das Resultat einer solchen Einteilung der Sprachen hängt natürlich von der Wahl der sprachlichen Kriterien ab, und sie wird durch mehrere Umstände erschwert, die sich aus dem Wesen der Sprache ergeben. Schon darüber, was für den Bau einer Sprache wirklich charakteristisch ist, lässt sich immer streiten. Vor allem wechseln aber diese Merkmale weitgehend, sind im steten Fluss begriffen, und die Veränderungen gehen keineswegs immer konsequent nach einer Richtung. Um ein zuverlässiges Bild geben zu können, gilt es eine möglichst grosse Anzahl von Merkmalen zu berücksichtigen, die mit dem richtigen Blick für das Wesentliche, für die Lebenslinie der Sprache ausgewählt worden sind.

Nun fehlen aber immer noch für die meisten Sprachen, sogar europäischen, typologische Darstellungen, und mit ein paar vorhandenen scheint Lewy nicht einverstanden zu sein, weil er nirgends in seiner Arbeit auf sie Bezug nimmt. Auf dem Gebiet der Balkansprachen hat Sandfeld weitgehend vorgearbeitet, was Lewy auch dankbar hervorhebt. Einiges diesbe-

zügliche hat Lewy zwar schon früher veröffentlicht, aber das Meiste hatte er für diese Arbeit selbst zu leisten. Lewy ist in der glücklichen Lage, auf vertrautem Fuss mit einer ausserordentlich grossen Anzahl von Sprachen verschiedenster Bauart zu stehen. Dazu hat er einen weiten, durch keinerlei Vorurteile getrübten Blick. So gehört er zu den recht wenigen, die sich an eine derartige Aufgabe heranwagen können.

Wie die Quellenangaben Lewys zeigen, war ihm bei der Niederschrift seiner Arbeit durch die Ungunst der Zeit offenbar nur ein Bruchteil der Literatur erreichbar — und dazu oft veraltete und zu ganz anderen Zwecken entstandene Bücher —, die er für seine Arbeit benötigt hätte. Umso glücklicher war es, dass Lewy seit einer langen Reihe von Jahren sich in diese Problematik hineingelebt hat.

Nach einer allgemein gehaltenen Charakteristik von 18 Sprachen gliedert der Verfasser auf Grund seiner Analyse das europäische Sprachgebiet in 5 Gruppen: I Das atlantische Gebiet, das das Baskische, Spanische, Französische, Italienische, Irische, Englische und Schwedische (als Vertreter des Skandinavischen) umfasst; II Das zentrale Gebiet mit dem Deutschen und Ungarischen; III Das balkanische Gebiet, dessen Exponenten das Albanische, Rumänische und Griechische sind; IV Das östliche Gebiet, zu dem das Russische, das Finnische, das Mordwinische und das Tscheremissische gezählt werden; V Das arktische Gebiet, das durch das Jurakische vertreten ist.

Es ist unmöglich, hier auf die von Lewy in gedrängter Form aufgezählten Hauptmerkmale in ihrer Gesamtheit einzugehen. Nur einige Hauptlinien kann ich andeuten.

Als das wichtigste strukturale Merkmal der atlantischen Gruppe betrachtet Lewy ihren analytischen, oder wie er es nennt: flexionsisolierenden, Bau und den vom Nomen abgetrennten Artikel. In der wortflektierenden zentralen Gruppe kongruiert der Artikel durch Flexion mit seinem Nomen. Die »demonstrative» balkanische Gruppe ist weder flexionsisolierend noch wortflektierend; der Artikel ist suffigiert, aber nur locker angefügt. Der stammflektierenden östlichen Gruppe fehlt der Artikel — ausser dem Mordwinischen mit seinem postponierten Artikel —, sie neigt zur Unterordnung und zu einem Relativ interrogativen Ursprungs (in der atlantischen Gruppe dagegen demonstrativen Ursprungs). Die arktische Gruppe endlich zeigt schon eine von den anderen ganz verschiedenartige Struktur.

Ganz ohne Schwierigkeiten lässt sich diese Einteilung nicht durchführen. Einige Züge des Irischen, die sich nicht in das Schema einfügen lassen, erklärt Lewy als präatlantisch. Unter den vom Verfasser herangezogenen Vertretern des Atlantischen hat ja das Schwedische auch einen an das Nomen angehängten postponierten bestimmten Artikel. Und das Ungarische hat nicht wie das Deutsche — die andere Sprache der zentralen Gruppe — einen flektierten Artikel und kennt keine Genusunterschiede beim Nomen, um auf einiges hinzuweisen.

Mehrere Züge, die dem Westromanischen, Englischen, Irischen und Neunordischen gemeinsam sind, hebt Lewy hervor, um sie dann durch baskische Beeinflussung zu erklären. Ähnlich verfährt er in bezug auf das Russische und Finnische, indem er einige strukturelle Eigentümlichkeiten des Russischen auf finnischen Einfluss zurückführt. So erklärt er die Abweichungen des westlichen atlantischen und des östlichen russischen Randgebietes vom indogermanischen Typus durch die fremden Einflüsse, die in diesen Gebieten sich geltend machten.

Ohne mich befugt zu fühlen, über diese gewaltige Synthese zu urteilen — das darf eigentlich nur, wer dieselbe ausgedehnte Kenntnis verschiedener Sprachtypen besitzt wie der Verfasser —, möchte ich mir einige Randbemerkungen erlauben, die sich auf Einzelheiten beziehen.

Bei der Behandlung des Baskischen erwähnt Lewy (§ 16), dass hier die vorderen Konsonanten in vertraulicher Sprache besonders Kindern gegenüber eine Erweichung erleiden. Dies darf meines Erachtens nur dann als ein besonderes Charakteristikum des Baskischen betrachtet werden, wenn das Baskische in diesem Punkt sich wirklich wesentlich von den anderen Sprachen unterscheidet. Dafür, dass Emphase, vertrauliche und kosende Sprechart u. dgl. die Laute beeinflussen, lassen sich Beispiele aus verschiedenen Sprachen unschwer anführen.

Die Zerlegbarkeit der Wortgebilde (§ 59) und im besonderen derjenigen, die negative Beziehungen enthalten (§ 61), wird als ein dem Französischen eigener Zug hervorgehoben. Ähnliches begegnet z.B. im Mittelhochdentschen, wo die Negation gewöhnlich *en* + *niht* lautete, und im Frühneuhochdeutschen, in dem Konjunktionen wie *ob* + *schon* noch nicht zu einem einzigen Wort zusammengewachsen waren.

Eine glänzende Charakteristik des Italienischen wird (§ 86) in gedrängter Form gegeben.

In der Beschreibung des Englischen, aus der ich die treffenden Bemerkungen (§ 131) über die Bedeutungsstruktur

des Wortes hervorhebe, vermisse ich ungern einen Hinweis auf die Leichtigkeit, mit der hier ein Wort aus einer Wortklasse in eine andere übertreten kann (Conversion).

Der Abschnitt über das Schwedische (§§ 147—159) enthält keinen Hinweis darauf, dass im Schwedischen das Relativpronomen oft fehlt. Mancher Leser wird eine Erwähnung dieser Tatsache vermissen, weil die Beseitigung des Relativpronomens im Englischen besonders hervorgehoben wird (§§ 142 und 146). Aber so berechtigt der Wunsch auch scheint, dass dieselben in den verschiedenen Sprachen auftretenden Eigentümlichkeiten konsequent berücksichtigt werden, ist er vielleicht nicht immer berechtigt bei einer Schilderung der Sprachen aus sich heraus, die eine Auswahl nach der relativen Wichtigkeit der betreffenden Eigentümlichkeit für die einzelnen Sprachen zu treffen versucht.

Wie Lewy (§ 184) bemerkt, unterscheidet sich das Neuhochdeutsche vom atlantischen Typus u. a. darin, dass im Deutschen »Wortflexion» der atlantischen »Flexionsisolierung» gegenübersteht. Allerdings hat auch auf dem deutschen Sprachgebiet in den Mundarten und in der Umgangssprache die analytische Struktur nicht unerhebliche Gewinne zu verzeichnen.

Bei der Besprechung des Russischen weist der Verfasser darauf hin, dass hier das Objekt nach der Negation im Genetiv steht. Dieser dem Slawischen seit alters her eigentümliche Zug findet sich ja auch im Germanischen so früh, dass sein Ursprung aus dem Indogermanischen denkbar ist; im Deutschen kulminiert der Gebrauch des Genetivs im Mittelhochdeutschen durch den Einfluss des schnell um sich greifenden *niht*, um dann wieder schnell zurückzugehen und zu veralten. — Eine schwierige Frage berührt Lewy, indem er feststellen zu können glaubt, dass das Russische dem »und» - Ausdruck abhold sei (§ 234), was er mit dem im Osten angrenzenden Finnisch-ugrischen in Zusammenhang zu bringen geneigt ist, zwar mit aller Vorsicht (§ 235). Die kopulativen Konjunktionen sind in vielen finnisch-ugrischen Sprachen Lehnwörter, was in der Tat auf ihr Fehlen oder ihre Spärlichkeit in der finnisch-ugrischen Ursprache hinweisen könnte. Im heutigen Russisch kommen gewiss nicht selten Fälle vor, in denen die kopulative Konjunktion fehlt, die Frage ist aber, ob dies im grösserem Umfange geschieht als in den anderen herangezogenen Sprachen und ob es sich um etwas direkt aus älteren Sprachzuständen Ererbtes oder um eine moderne stilistische Eigentümlichkeit handelt.

Zuletzt macht Lewy (§§ 370 ff.) den Versuch, die Struktur der Sprachen in Verbindung mit der geistigen Struktur der sie sprechenden Menschen zu bringen. Ein gewagtes Unternehmen, denn ebenso sicher wie es ist, dass zwischen ihnen ein Zusammenhang bestehen muss, ebenso schwer ist es, den Kausalnexus in überzeugender Weise darzulegen. Die flexionsisolierende Struktur der atlantischen Sprachen deutet er als Ausdruck der Mentalität der westlichen Völker, die er im Vergleich zu den östlichen als abstrakter betrachtet. Hoffentlich wird der Verfasser diesen bestrickenden Gedanken noch weiter ausbauen und dabei noch näher präzisieren, was er als charakteristische Merkmale des abstrakten westlichen Geistes betrachtet.

Lewys Buch ist reich an feinen Beobachtungen und kühnen Gedanken. Er weiss sehr wohl, dass manches nur eine Hypothese ist, vielleicht immer bleiben muss, und gibt das offen und unumwunden zu. Es wird sicher eine lebhafte Diskussion hervorrufen und auch in dieser Hinsicht belebend und befruchtend wirken.

Emil Öhmann

Erkki Valli, *Die Übersetzungstechnik des Claus Cranc.* Helsinkier Diss. 1946. (Abgedruckt auch in Annales Academiae scientiarum fennicae B LIX,1). Helsinki 1946. 283 Seiten.

Als Ziesemer im Jahre 1930 die Prophetenübersetzung des Claus Cranc herausgab, wurde die grosse Bedeutung des umfangreichen, gut überlieferten Textes allgemein anerkannt. Es ist aber etwas auffallend, dass bei dem lebhaften Interesse, das in den letzten Jahrzehnten für die mittelalterliche deutsche Bibel gezeigt wurde, die Crancsche Übersetzung keine grössere und dauerndere Aufmerksamkeit erweckt hat. Einzeluntersuchungen sind darüber m.W. bisher nicht erschienen. Dies hängt vielleicht damit zusammen, dass die Übersetzung rein sprachlich verhältnismässig wenig Neues bietet: sie stellt im grossen und ganzen das typische (vielfach behandelte) Ostmitteldeutsch der Deutschordensliteratur dar, und ferner damit, dass die Einstellung dieses isolierten Denkmals in die übrige Bibelübersetzungsliteratur aus Mangel an geeignetem (wenigstens gedrucktem) Vergleichungsmaterial vorläufig noch

nicht möglich ist. Das, was bisher herausgegeben worden ist, z.B. bei Walther, Die deutsche Bibelübersetzung im Mittelalter (von 1889—1902), ist an Umfang gar zu gering. Vollmers Tabellen[1] in Bibel und Deutsche Kultur VII (1937) bringen zwar zahlreiche Parallelstellen aus einer grossen Menge von Einzelübersetzungen, aber reichen ebenso wenig für eine eingehendere Textvergleichung aus.

Unter diesen Umständen ist nun die vorliegende Spezialuntersuchung über die Übersetzungstechnik des Claus Cranc ein erfreuliches Ereignis auf dem Gebiete der deutschen Bibelübersetzungsforschung.

Die Abhandlung zerfällt in zwei grössere Abschnitte: I. Wortwahl, II. Syntaktisches, in denen eine Anzahl übersetzungstechnischer Einzelfragen behandelt werden. Vor dem ersten Abschnitt geht eine kurze literarhistorische Einleitung; anhangsweise folgt am Schluss der Abhandlung ein lateinisch-deutsches Wörterverzeichnis, das eine reiche Auswahl von für Cranc charakteristischen Übersetzungsfällen enthält.

Die Wahl der herangezogenen Einzelprobleme ist einigermassen willkürlich. Ausser dem Urteil des Verf. haben dabei auch Zufälligkeiten hineingespielt. So konnte der Verf., der durch den Krieg an seiner Arbeit lange verbindert wurde, aus Zeitmangel nur die eigentlichen Prophetentexte berücksichtigen, musste aber die Vorreden des Hieronymus und sonstige Auslegungen weglassen. Dadurch wird das Bild von Cranc als Übersetzer etwas unvollständig, denn es ist gut möglich, dass er den nicht-biblischen Texten gegenüber sich freier verhalten hat als den biblischen. Aus zeitbedingtem Raummangel musste ferner die Veröffentlichung von ein paar schon fertigen Kapiteln (über den Artikelgebrauch und über Zusätze, Auslassungen und Fehler) auf eine spätere Zeit aufgeschoben werden. Aber auch so, wie die Darstellung vorliegt, wirkt sie zweckmässig und einheitlich.

In der Einleitung bemerkt der Verf., wie eng der Grundton der Übersetzung von dem Zweck abhängt, zu dem sie verfertigt wurde. Crancs Prophetenübersetzung sei zunächst zum Vorlesen (z.B. bei gemeinsamen Mahlzeiten der Ordensbrüder) bestimmt. Daher ihre feierliche, gepflegte Sprache, zum Unterschied u.a. von Luthers Übertragung, die ein Volksbuch darstellen sollte und worin dementsprechend volkstümlicher Ausdruck erstrebt wurde. In dem ersten Unterkapitel, betitelt: Crancs Arbeitsweise, wird die Art und Weise der Crancschen Übersetzung näher charakterisiert. Der Verf. stellt fest, dass

es Cranc vor allem darauf angekommen sei, den jeweiligen Gedanken der Vulgata getreu und in einer für rhetorische Zwecke würdevollen Form wiederzugeben. Von allzu grosser Wörtlichkeit könne bei seiner Zielsetzung keine Rede sein. Bewahrung der förmlichen Übereinstimmung mit dem Vorbilde sei ihm eine Sache zweiten Ranges gewesen, wenn er sie auch nicht geringgeschätzt habe. Der jeweils erforderliche stilistische Ausdruck sei ihm wichtiger gewesen als der rein sprachliche. Als Ergebnis aller dieser Bestrebungen sei eine nicht nur für die damalige Zeit ausgezeichnete Übersetzung entstanden: eine genaue, klare, geläufige, stilechte.

Im grossen und ganzen ist das Urteil des Verf. wohl richtig. Die Beweise, durch die er in der folgenden Darstellung seine Feststellungen im einzelnen begründen will, sind gut gewählt und stichhaltig. Nur ab und zu kann man von der Beweiskraft eines Beispiels verschiedener Meinung sein. Wenn auf S. 23 angeführt wird, dass die Wiedergabe der lat. Konstruktion *in saturitatem* (im Satze: *ut manducent in saturitatem* Jes. 23, 18) durch das einfache deutsche Adjektiv *satt* (*daz si denne sich satt ezzen*) zeige, wie dem Übersetzer Cranc der Inhalt wichtiger sei als das Grammatisch-Formale, so wirkt die Erklärung etwas mechanisch und gesucht. Dasselbe gilt auch von dem S. 24 erwähnten Beispiel: *terra ruinae tuae* = *din buyvelliges lant.* Beide Fälle gehören eher unter die Abweichungen, die S. 43 ff. durch die Verschiedenheit der beiden Sprachen erklärt werden.

Der Verf. sieht in Cranc einen Meister der Übersetzungskunst, und seine Bewunderung ist wohl im allgemeinen berechtigt. Bisweilen hat sie ihn jedoch zum Lobe verleitet, wo vielmehr eine gewisse Zurückhaltung am Platze gewesen wäre. Mich überzeugt wenigstens nicht recht der S. 24 ff. gemachte Versuch, die Übersetzung des Wortpaares *sagitta et arcus* durch *Speer und Bogen* (statt des stereotypen *Pfeil und Bogen*) zu rechtfertigen. Auch zweifle ich, ob die von Cranc gebrauchten Variationen, auf die der Verf. S. 34 f. aufmerksam macht, wirklich als gelungener als die der Vorlage zu bezeichnen sind.

Von den verschiedenen Kapiteln über die Wortwahl sind dasjenige über Stilistische Gesichtspunkte (S. 28 ff.) und das über Crancs persönliche Eigenart im Sprachgebrauch (S. 47 ff.) als besonders verdienstvoll hervorzuheben. Der Verf. zeigt

---

[1] Dem Verf. wahrscheinlich unbekannt, da im Literaturverzeichnis nicht angeführt.

hier gute Beobachtungsgabe und Urteilsfähigkeit. Nur selten begegnen Angaben, die nicht glücklich formuliert sind. So z.B., wenn S. 31 gesagt wird: »Manchmal hat Cranc auf die Wiederholung nicht geachtet» und dafür als Belege angeführt werden: Jer. 42, 19 *scientes scietis: wyssit gewislich,* oder Jes. 35, 2 *germinans germinabit: uzsprisende wirt si vruchtigen.* Die Wiederholung ist ja in beiden Fällen deutlich ausgedrückt, obgleich auf eine vom Lateinischen abweichende Weise.

Über Crancs sprachliche Eigenart werden eine Menge interessanter Beobachtungen angeführt, u.a. über das Fremdwort und das Kompositum. Unter Heranziehung des ganzen Materials hätte das letztgenannte Thema vielleicht noch reichere Ergebnisse gezeitigt. Ob nicht hinter einigen auffälligen Zusammensetzungen von Cranc selbst gebildete Neologismen stecken?

Der zweite syntaktische Teil der Abhandlung ist heterogener zusammengesetzt als der erste, der Wortwahl gewidmete. Wie in der landläufigen Syntax werden die Erscheinungen nach den Wortklassen behandelt. Viele Kapitel sind sehr kurz ausgefallen, wie z.B. diejenigen über das Substantivum oder das Adjektivum. Eingehender befasst sich der Verf. mit dem nominalen Kasusgebrauch und den verschiedenen Tempora und Modi. Einer sehr detaillierten Untersuchung sind z.B. die Futurformen unterzogen, die vom standpunkte der Übersetzungstechnik aus betrachtet in der Tat ganz besonders aufschlussreich sind. Nach der Behandlung der Wortklassen folgt noch eine umständliche Darstellung der Wortstellung und der Satzverknüpfung. Während die Wortstellungsfragen vielfach sozusagen interne deutsche Probleme sind, die mit der fremden Vorlage nicht direkt zusammenhängen, bietet die Betrachtung der Satzverknüpfung um so mehr Gelegenheit zu Vergleichen zwischen der Vulgata und dem deutschen Texte. Hier hat der Verf. auch gute Arbeit geleistet (mustergültig erscheint mir u.a. die Behandlung der nebenordnenden Konjunktionen, S. 161 ff.).

Seine Darstellung beendigt der Verf. mit einer klaren und übersichtlichen Zusammenfassung, in der er nochmals die wichtigsten Charakteristika der Crancschen Übersetzung hervorhebt und die Faktoren aufzählt, aus denen diese erklärt werden können.

Das angehängte Wörterverzeichnis ist zweckmässig und wohl auch mit genügender Genauigkeit zusammengestellt. Hie und da vermisst man zwar einen für Cranc besonders

kennzeichnenden Ausdruck, aber alles konnte natürlich nicht verzeichnet werden. Allerdings wird die künftige Benutzung dadurch einigermassen beeinträchtigt, dass nicht alle in der Abhandlung behandelten Übersetzungsfälle konsequent in das Verzeichnis aufgenommen worden sind.

Das Gesamturteil über die Abhandlung kann m.E. nur günstig ausfallen: Sie stellt eine fleissige und gewissenhafte Arbeit dar, die von guter Sachkenntnis und genügender Kritik zeugt. Sie gibt von Claus Cranc als Übersetzer und Stilist ein klares und vielseitiges Bild. Wenn darin der Blickpunkt auch eng auf das gegebene Thema beschränkt bleibt, fällt durch die allseitige Würdigung der Crancschen Leistung doch nicht wenig Licht auch auf die übrigen deutschen Bibelübersetzungen, und es ist durch diese Untersuchung für eine künftige, auf eine breitere Basis gestellte Vergleichung derselben eine feste Grundlage geschaffen.

Anmerkungen, zu denen die Abhandlung in sachlicher oder förmlicher Hinsicht Veranlassung gibt, sind weder zahlreich noch schwerwiegend. Ich zähle hier zuletzt die mir aufgefallenen Versehen und Ungenauigkeiten auf, soweit es sich nicht um solche handelt, die dem Leser ohne weiteres einleuchten. S. 11: Lindqvist, Studien über Wortbildung . . . Halle 1936 (nicht 1946). — S. 39, Z. 5. v.o.: lies: *bejayt.* — S. 39: Worin liegt dem Lat. genenüber »die ganz deutliche Verbesserung», wenn Cranc Jes. 62, 4 (Z.2 v. u.) *Non vocaberis ultra Derelicta, et terra tua non vocabitur amplius Desolata* durch: *du salt nicht vorbaz genant sin di gelasene, und din erde sal nicht vorbaz heysen di wuste?* — S. 52, Z. 12 v.o. lies Jer. 7, 3, 5 usw. Die letzte Ortsangabe soll sein 35, 15 (statt 53, 15). — S. 55, Z. 5 v.o. »worin *netcze* einen Gen. vertritt.» Ob nicht eher ein Kompositum? — S. 59, Z. 3 v.u.: S. 31 soll sein 57. — S. 63, Z. 9 v.o. lies: *phedemgarte;* Z. 6 v.u. lies: S. 58. — S. 65, Z. 2 v.u.: nach vereinzelt ist das Wort auf ausgefallen. — S. 73, Z. 6 v.u.: Das Beispiel Jes. 3, 4 für zwei Akkusative muss unrichtig sein, denn es heisst in der Ed.: *Ich wil geben kindir en zu vursten.* — S. 75, Z. 5 v.o.: lies: *Audivimus.* — S. 76, Z. 7 v.o: lies: Mi 8, 18. — S. 78,Z, 10 v.o.: *durre* lautet bei Cranc *derre.* — S. 85, Z. 15 v.u.: bei *Si projectus exieris = ist iz, daz tu hinuzgeest* ist zu beachten, dass das abweichende Tempus im Deutschen wohl durch die geänderte Konstruktion veranlasst ist. — S. 104, Z. 2 v.u.: Jes. 27, 4 ist m.E. nicht gut geeignet, das in der Anmerkung Gesagte zu veranschaulichen. Die stelle lautet: *Quis dabit me spinam et veprem in proelio . . . ? = Wer gibet mir, daz ich sie ein*

dornecht und ein hayndorn in deme strite? — S. 116, Z. 1 v.o. gehört der Beleg: *sy sint starc wurden* eher unter (S. 115 angeführten) Punkt 2. — S. 125, Z. 2 v.u. Ich möchte die etwas ungenaue Wiedergabe von Jes 51, 31: *Currens obviam currenti veniet* durch: *eynir wirt heen loufin, der andir her* nicht als »eine gelungene Sonderübersetzung» bezeichnen. — S. 126, Z. 12 v.o. ist die Wiedergabe des Ablativus absolutus *capta praeda* durch: *als sich vroyen di do gisegit haben und eynen roub bejayt haben* nicht durch einen beigeordneten, sondern untergeordneten Satz zustande gebracht. — S. 133, Z. 1 ff. v.o. könnte als Beleg für nachgestelltes attributives Adjektiv hinzugefügt werden Jes. 9, 6 *et vocabitur nomen eius admirabilis, consiliarius, deus fortis . . .*: *und sin name wirt genant der wunderliche, ratgeber, g o t s t a r c . . .* (in Ziesemers Edition allerdings unrichtig: *got, starc . . .*). Mentel hat hier: *ein starcker gott*, Wormser Bibel (1529): *der starcke gott*, Züricher Bibel (1531): *der starck gott*, Luther: *krafft helt.* — S. 147, Z. 4 v.o. lies: *vunden* (pro *wunden*). — Im Wörterverzeichnis vermisst man u.a.: *conculcatio: vietrift* (vgl. S. 45); *dissipatio: zustoren* (vgl. S. 45); *dominus exercitus* (vgl. S. 18); *maleficus* (Mal. 3, 5): *zoyberer*, weil diese Entsprechung nur bei späteren Übersetzern begegnet: Lübecker Druck (1494): *touerer*, Wormser Bibel (1529): *Zauberer*, Luther: *Zeuberer* (vgl. Vollmer. Bibel u. deutsche Kultur VII, S. 164 ff.); *parere* (vgl. S. 40); *pietas* (Jes. 11, 1): *suzekeit.*

Pekka Katara

Alfred Ewert, *The French Language.* Second Edition. London, Faber & Faber Limited, 1943. vij—437 pages. Price 15s. net.

Ce volume, qui rendra d'excellents services aux étudiants, est essentiellement une grammaire historique, divisée en six chapitres (General and External History, Preliminary Considerations, Phonology, Orthography, Morphology and Syntax, Vocabulary) et accompagnée d'une bibliographie et d'un index des mots traités. Il y a aussi une chrestomathie de 47 pages allant des Serments de Strasbourg à La Fontaine. J'y remarque une chanson de croisade (?) du Vidame de Chartres donnée dans le texte incomplet de Brakelmann bien qu'elle ait depuis été réimprimée plusieurs fois, entre autres par John Orr. Une note nous apprend que J. A. Noonan prépare une édition critique des chansons du Vidame de Chartres. Depuis que cette note a été imprimée, M. N. aura sans doute appris qu'une

édition critique de ce trouvère a paru dans notre revue (XLV, 194 , p. 161—85, et XLVI, 1945, p. 21—55) par les soins de Holger Petersen Dyggve.

A. Långfors

Ilta Larva, *Lectures françaises.* Ranskalaista lukemista. Porvoo-Helsinki. Werner Söderström, 1945. 84 pages.

En principe, toute nouvelle chrestomathie française est pour le professeur la bienvenue, puisqu'elle lui procure un peu de variété. Cependant, le recueil édité par Mme Larva n'apparaît pas sous les auspices les plus heureux. D'abord les fautes d'impression sont trop nombreuses[1], les mots sont mal coupés, etc.[2]

Les caractéristiques des écrivains sont bonnes, toutes courtes qu'elles sont. Toutefois on y aurait pu nommer les œuvres les plus importantes de l'auteur en question, peut-être aussi l'édition dont a été tiré le texte choisi. Mais le choix des morceaux n'est guère heureux, du moment que le livre est destiné aux élèves d'un pays non français. On n'y trouve que deux textes, ceux-là signés Daudet et Maupassant respectivement, qui se rapportent à la France et aux Français. Mais pourquoi sacrifier treize pages, sur les cinquante-quatre qu'occupent les textes de ce petit volume, à un conte corse de Mérimée, récit à peu près incroyable et illustrant un point d'honneur qui serait tenu pour dénaturé en Corse même? Ces treize pages

[1] P. 11, l. 7, supprimer la virgule après *étaient* et, p. 16, l. 6, après *Fortunato;* l. 17, *boite*, l. *boîte*, P. 23, l. 4, *toute entière*, l. *tout e.* P. 29, l. 13 d'en bas, *brulé*, l. *brûlé;* l. 6 d'en bas, ajouter une virgule après *fourche.* P. 35, l. 8 d'en bas, *Coisis*, l. *Choisis.* P. 38, l. 4, *â pied*, l. *à p.* P. 39, l. 7, *trentequatre*, l. *trente-quatre.* P. 41, l. 14, *rappelle*, l. *rappelles.* P. 43, l. 10, *Decà*, l. *Deçà.* P. 46, l. 3, suppr. la virgule après *Gide.* P. 53, l. 13, *Néoetolème*, l. *Néoptolème;* l. suivante, *Laerte*, l. *Laërte.* P. 55, l. 9 d'en bas, *derriêre*, l. *derrière.* P. 56, l. 1, *apercoit*, l. *aperçoit;* dans le résumé du quatrième acte il y a deux lignes inintelligibles; l. 5 d'en bas, *Néptolème*, l. *Néoptolème.* P. 59, l. 5, *chrecha*, l. *chercha.* P. 60, l 12 d'en bas, *meme*, l. *même.* Vocabulaire, p. 63, seconde colonne, *Mêre*, l. *Mère.* P. 64, première col., *habilité*, l. *habileté*; *Corce*, l. *Corse.* P. 65, prem. col., *arme á feu*, l. *a. à f.* P. 69, prem. col., *depart*, l. *départ.* P. 71, prem. col., *meutrrir*, l. *meurtrir*; sec. col., *pecaire*, l. *pécaïre.* P. 73, prem. col., *gemissement*, l. *gémissement.* P. 76, sec. col., *dévêti*, l. *dévêtu*; *plis*, l. *pli.* P. 80, prem. col., *se remarquer*, l. *se rembarquer.* P. 81 sec. col., *offencer*, l. *offenser.* P. 84, *Tables*, l. *Table*, etc.

[2] P. 18, *aujourd'-hui*, l. *aujour-d'hui.* P. 26, *araig-nées*, l. *araignées.* P. 64, *ad-resse*, l. *a-dresse.* P. 73, *poig-nées.* l. *poi-gnées*, etc.

offrent une lecture peu édifiante et qui n'apprend rien sur la société et la vie françaises. La valeur littéraire peut seule suffire lorsqu'il s'agit d'un auteur de tout premier ordre, mais par ailleurs on ne saurait perdre de vue un but important de l'enseignement d'une langue, savoir la connaissance du peuple en question, de son histoire, son pays, sa pensée, ses coutumes.

Mme L. a muni son recueil d'un glossaire, conformément à l'économie ordinaire des livres de classe. En principe, je serais disposé à supprimer les glossaires de ce genre. Le dictionnaire et le professeur sont là pour y suppléer. Mais on peut ne pas être de mon avis. Le regretté Edwin Hagfors, qui a tant mérité de l'enseignement du français chez nous, avait joint à son recueil de morceaux choisis (*Otteita ranskalaisten klassikkojen teoksista*, I, Helsinki, 1918) un appendice de notices philologiques et matérielles. Il me semble qu'il a bien fait.

Un glossaire, s'il y en a un, doit en tout cas fournir au lecteur les éléments nécessaires à l'intelligence du texte. La traduction des mots isolés n'a parfois aucune valeur. Voici quelques exemples montrant l'insuffisance du glossaire rédigé par Mme L. On y lit p. 73: *secouer* 'pudistella'; *puce*, f., 'kirppu'. Ces mots figurent dans une phrase de Daudet (p. 30): »Coq-Galine, qui se grisait si souvent, et si souvent secouait les puces à sa pauvre Clairon . . .» Comment comprendre cela à l'aide du glossaire? Tous les professeurs même connaissent-ils la locution vulgaire *secouer les puces à quelqu'un*, 'le battre'? La pauvre Clairon (personne ne nous dit qui est Clairon) passera, grâce aux traductions que feront nos élèves, à la postérité comme une malpropre . . . A la même page se lit cette autre phrase: »Je vis maître Grapasi, qui huilait si bien la roue de sa brouette.» Le personnage nommé est, comme Coq-Galine, un Cucugnanais que son curé prétend avoir retrouvé aux enfers. Le glossaire donne simplement la traduction de *huiler, roue, brouette*. Bien graisser la roue de sa brouette, n'est-ce pas suivre le chemin large qui mène à la perdition éternelle? Le glossaire ignore le mot *maître*, d'intérêt particulier à propos de ce passage. On aurait pu encore ajouter que maître Honorat Grapazi (*sic*) était, au dire de Daudet lui-même, »notaire à la résidence de Pampérigouste», dans le bureau duquel eut lieu la »vente» du moulin à vent de Fontvieille.

P. 81, *s.v.* don, il y a une grosse erreur sur la syntaxe de la phrase visée. Si d'après le glossaire, *filer* signifie 'juosta' (courir), comment s'y prendre pour se rendre compte du sens de *filez en courant* (p. 28)? *Pousser un soupir* 'huoata' (soupirer)

est à peu près dans le même cas. Le *b . . .* euphémique (»Eh! b . . . de teigneux») n'est pas expliqué. Il fallait l'expliquer ou bien le supprimer. Il me semble qu'il était inutile de traduire expressément *se mettre à l'ouvrage* du moment que le glossaire traduit *ouvrage*. Tout élève doit comprendre cette expression, de même que, p.ex., *rang par rang*, si *rang* est traduit. Il aurait mieux valu expliquer Jonquières (»Nous irons rang par rang, comme à Jonquières quand on danse», p. 31). Où trouver, faute de dictionnaire spécial, l'explication de ce nom?

Je n'insisterai pas. Il me semble que le recueil de Mme L. n'est satisfaisant ni au point de vue du choix des textes, ni quant au glossaire, celui-ci passant sous silence precisément ce qu'il y a de plus intéressant dans les textes et qui demandait à être expliqué. L'édition des *Lectures françaises* fait l'impression d'un travail hâtif et peu réfléchi.

V. Puttonen

M. Karl-Eric Lindgren (*Till ett textställe i Daudets Lettres de mon moulin:* »Nous irons rang par rang, comme à Jonquières quand on danse», dans *Moderna Språk*, XXXIX, p. 246) nous révèle l'origine et le vrai sens de ce dicton. Daudet n'a pas inventé l'idée de son *Curé de Cucugnan*, il y a plutôt paraphrasé un conte provençal de J. Roumanille. C'est chez celui-ci qu'il a rencontré aussi la formule citée dans la rubrique de la note de M. L. Elle trouve son explication dans un autre conte du même Roumanille, *Li dansaire de Jounquiero*. On y raconte qu'un certain M. de Langaste, élu »consul» (c.-à-d. maire) de Jonquières, donna une grande fête où on dansa toute la nuit. La seule qu'on n'invita pas à danser était la propre fille du consul. Elle était bossue, elle boitait, elle louchait. La jeune fille — elle avait vingt ans — s'en plaignit à son père qui lui promit qu'à l'avenir elle danserait tant qu'elle voudrait. Le consul ordonna en effet que »toutes les fois et quantes qu'on dansera, soit de jour, soit de nuit, dans notre cité de Jonquières, les danseurs prendront les danseuses à la file.»

Que cette anecdote ait ou non un fondement réel, il est permis de se demander quel est le Jonquières dont il s'agit dans les deux contes de Roumanille et celui de Daudet. M. Bosson, qui a publié le texte de Daudet à l'usage des écoles suédoises, explique simplement »village en Provence». M. Lindgren signale, d'après le Guide Hachette, un Jonquières entre Beaucaire et Nîmes et ajoute que s'il s'agit de celui-là, on se trouve en Languedoc et non en Provence. Je me permets de faire

remarquer qu'il y a bien en Provence une importante commune de même nom (Vaucluse, arr. Avignon, cant. Orange). Mais le Conquières du conte est probablement une »cité» de fantaisie.

A. L.

Protokolle des Neuphilologischen Vereins

Sitzung am 26. Januar 1946 (Jahressitzung). Den Vorsitz führte der erste Vorsitzende, Professor Dr. A. Långfors.

§ 1. Der Schriftführer verlas den Jahresbericht für das Kalenderjahr 1945.

Jahresbericht des Neuphilologischen Vereins für das Kalenderjahr 1945.

Im Jahr 1945 trat der Verein, im Gegensatz zu den 5 vorhergehenden Kriegsjahren, regelmässig, und zwar vier mal während des Frühlingssemesters und zwei mal während des Herbstsemesters zusammen. Folgende Fragen wurden in Form von Vorträgen, bzw. Berichten, behandelt:

1) *Vorträge*: »Der Vorschlag einer Reform der Reifeprüfung im Schwedischen in finnischsprachigen Schulen» (am 27. Januar von Oberstudienrätin Lyydia Almila); »Finnisch s e u l a s e t — deutsch S i e b e n g e s t i r n» (am 24. Februar von Dr. V. Kiparsky); »Induktives Verfahren beim ersten Sprachunterricht» (am 24. Februar von Studienrat Esko Pennanen); »Isä ja äiti sanojen synnystä ja levinneisyydestä erikoisesti romaanisiin kieliin» (Benennungen für »Vater» und »Mutter» und ihre Verbreitung besonders in den romanischen Sprachen) (am 28. April von Mag. phil. Reino Hakamies); »Ergänzungen zur deutschen Schulgrammatik» (am 28. April von Dr. V. Kiparsky); »Über den lautlichen Zusammenfall von Wörtern» (am 26. Mai von Professor Dr. Emil Öhmann); »Le type du bibliophile dans l'œuvre d'Anatole France» (am 27. Oktober von Mag. phil. Reino Hakamies); »Suggestions Concerning Translation into English» (am 27. Oktober von Mrs. Helen Goldthwait-Väänänen, B. A.); »Venäjän kielen vokaalien ja muljeerattujen konsonanttien opetus oppikoulussa» (Die Darstellung der Vokale und der mouillierten Konsonanten des Russischen beim Unterricht der gelehrten Schule) (am 24. November von Mag. phil. Cyril Gyllenbögel); »Observations sur l'accent tonique dans les langues romanes» (am 24. November von Dr. Veikko Väänänen). 2) *Berichte*: Perret-Nurmela, Dictionnaire finnois-français (am 28. Mai von Professor Dr. A. Långfors); W. Steinitz: Russisches Lehrbuch (am 27. Oktober von Dr. V. Kiparsky).

Das Jahresfest wurde herkömmlicherweise am 15. März gefeiert.

Eine bemerkenswerte Initiative zur Erweiterung des Programms des Vereins sei hier erwähnt. Bei der Mai-Sitzung wurde von slavistischer Seite vorgeschlagen, der slavischen Philologie einen Platz sowohl in den Veröffentlichungen als bei den Sitzungen des Vereins einzuräumen. Die Begründung des Vorschlags geht aus dem Protokoll der genannten Sitzung hervor. Bei der Oktober-

Sitzung wurde diese Frage aufs neue behandelt und in positiver Richtung entschieden.

Die Neuphilogischen Mitteilungen erschienen regelmässig in vier Lieferungen (1/2, 3/4, 5/6, 7/8) mit zusammen 208 Seiten. Die Zeitschrift wurde, ausser an 183 zahlende Mitglieder und 54 Abonnenten (gegen 187 bzw. 59 im vorigen Jahr) an mehrere Institutionen, Zeitschriften und Personen im In- und Auslande versandt. Zur Bestreitung der Druckkosten seiner Veröffentlichungen bekam der Verein, ausser der jährlichen Zuschuss von Fmk 6.000: —, 64.000 Mark aus dem Gewinn der Geldlotterie. Die Druckkosten der Zeitschrift beliefen sich auf insgesamt 64.074: 60 Mk. Der Vorstand war derselbe als vorher: Professor Dr. A. Långfors, erster Vorsitzender, Professor Dr. P. Katara, zweiter Vorsitzender und der Unterzeichnete, Schriftführer und Kassenverwalter.

Die Redaktion der Neuphilologischen Mitteilungen bestand, wie im vorigen Jahr, aus dem ersten und dem zweiten Vorsitzenden mit dem Unterzeichneten als Schriftführer.

Åke Furuhjelm

§ 2. Der bisherige Vorstand: Professor Dr. A. Långfors, erster Vorsitzender, Professor Dr. P. Katara, zweiter Vorsitzender, und der Unterzeichnete, Schriftführer und Kassenverwalter, wurde durch Zuruf wiedergewählt.

§ 3. Zu Revisoren wurden gewählt: Mag. phil. Frl. Maijaliisa Auterinen und Studienrätin Frl. Elly Peterson und zu deren Stellvertreterinnen Mag. phil. Frl. Signe Appelberg und Lektor Frl. Anne-Marie Beaurain; zu Mitgliedern des Festkomitees Frau Doktor Dagmar Kiparsky, Mag. phil. Elsa Puuska-Jäntti, Mag. phil. Tauno Mustanoja und der Schriftführer.

§ 4. Als neue Mitglieder wurden Major Knut B. Fogelholm und Generalkonsul V. J. Ahokas gewählt.

§ 5. Professor Dr. Jalo Kalima hielt in finnischer Sprache einen Vortrag über das Thema »Eräästä slaavilaisten kielten ryhmittelyyn liittyvästä äännehistoriallisesta ilmiöstä».

§ 6. Professor Dr. Emil Öhmann hielt einen Vortrag über das Thema »Wortgeographische Beobachtungen über deutsches Lehngut im Schwedischen». Anlässlich des Vortrags ergriffen die Professoren Långfors und Katara das Wort.

Sitzung am 23. Februar 1946.
Den Vorsitz führte der erste Vorsitzende, Prof. Dr. A. Långfors.

§ 1. Der Vorsitzende verlas den Bericht der Revisoren für das Kalenderjahr 1945.

Bericht der Revisoren

über die Kassenverwaltung des Neuphilologischen Vereins für das Kalenderjahr 1945.

Einnahmen:

	F.M.
Kassenbestand am 1. Januar 1945	99,171: 10
Zinsen	3,297: 40
Jahresbeiträge und Abonnements sowie verkaufte Exemplare der Neuphil. Mitteil. und der Mémoires	6,815: 50
Vom Staate angewiesen	6,000: —
Aus dem Gewinn der Geldlotterie	64,000: —
	F.M. 179,284: —

Ausgaben:

	F.M.
Druckkosten der Neuphil. Mitteil., Jahrg. 1944 (7/8) und Jahrg. 1945 (1—6)	57,636: 70
Porto- und Kanzleiausgaben	1,004: 45
Anzeigen	2,560: —
Bedienung und Einkassierung	100: —
Honorar des Sekretärs	5,400: —
Verschiedenes	1,382: —
Kassenbestand am 31. Dezember 1945	111,200: 85
	F.M. 179,284: —

Bei der heute bewerkstelligten Revision der Kassenverwaltung haben wir sämtliche Posten mit den uns vorgelegten Verifikaten übereinstimmend gefunden und schlagen deshalb vor, dem Kassenverwalter Entlastung zu erteilen.

Helsinki den 15. Februar 1946.

Elly Peterson. *Maijaliisa Auterinen.*

Dem Kassenverwalter wurde Entlastung erteilt.

§ 2. Ein von dem Vorstand, nach Beratung mit Dr. V. Kiparsky, gemachter Entwurf zur Änderung der Statuten anlässlich der Aufnahme der slavischen Philologie ins Programm des Vereins wurde von diesem angenommen.

§ 3. Der Vorsitzende verlas ein von der Redaktion der Zeitschrift Panorama angelangtes Rundschreiben, worin der Wunsch ausgesprochen wird, dass die Schriftführer der wissenschaftlichen Gesellschaften ein- oder zweimal im Semester einen kurzen Bericht über gewichtige bei den Sitzungen vorgelegte Forschungsergebnisse der Redaktion zukommen lassen möchten. Es wurde beschlossen, dem Wunsch der Redaktion nachzukommen.

§ 4. Universitätslektor Roberto Weiss hielt, nachdem der Vorsitzende einige Einleitungsworte vorausgeschickt hatte, in französischer Sprache einen Vortrag über das Thema »Francesco Negri, voyageur Italien en Laponie (1664).»

In fidem: Åke Furuhjelm

Sitzung am 16. März 1946 (Jahresfest).

Das Festprogramm wurde durch eine von Frau E. Puuska-Jäntti ausgeführte Ouvertüre auf Klavier eingeleitet.

Beim Souper hielt Frau Lektor Solange Anglade eine Causerie über die »Verwandtschaft» des Französischen und des Finnischen. Herr M. Breider trug englische und italienische Volkslieder zur Gitarrenbegleitung vor. Herr A. Karppinen rezitierte und übersetzte tschechische und russische Volkspoesie sowie Stücke in ungebundener Form und sang einige lettische Volkslieder. Die Unterhaltung gipfelte in einer Operparodie, die von Lektor C.-A. von Willebrand zur Selbstbegleitung auf Klavier ausgeführt wurde.

Mag. phil. Tauno Mustanoja richtete sich in einer Anrede auf Englisch an den Vorsitzenden, worin er die bedeutenden Verdienste desselben um den Verein und dessen Tätigkeit hervorhob. Die Rede wurde in finnischer Sprache von Professor Långfors beantwortet, der u.a. den Unterricht der modernen Sprachen an der Universität und den höheren Lehranstalten berührte. Das Ziel dieses Unterrichts solle vor allem sein, den festen theoretischen Grund zu legen, der eine Voraussetzung tieferer wissenschaftlicher Sprachstudien sei.

Sitzung am 27. April 1946. Den Vorsitz führte der erste Vorsitzende, Professor Dr. A. Långfors.

§ 1. Lektor C.-A. von Willebrand hielt einen Vortrag über das Thema »Ein deutscher Oppositionsschriftsteller» (Ernst Jünger).

§ 2. Professor Dr. A. Långfors besprach auf französich das Büchlein »Lectures françaises» von Ilta Larva.

§ 3. Dr. V. Kiparsky beleuchtete in einem Vortrag mit dem Titel »Venäjänkielen painosuhteista» die Betonungsverhältnisse bei den russischen Substantiven. Anlässlich des Vortrags ergriff Major Knut B. Fogelholm das Wort.

§ 4. Als neue Mitglieder wurden Stud.phil. Frl. Irina Hollo und Stud.phil. Antti Karppinen gewählt.

Sitzung am 25. Mai 1946. Den Vorsitz führte der erste Vorsitzende, Professor Dr. A. Långfors.

§ 1. Dr.phil. Martta Jaatinen hielt einen Vortrag »Über den Einfluss des Niederländischen auf das Niederdeutsche». Eine Diskussion entstand, an der sich Professor Långfors, Dr. Kiparsky, Herr De Caluwé und die Vortragshälterin beteiligten.

§ 2. Dr.phil. Veikko Väänänen hielt einen Vortrag über das Thema »L'ancien français *argüer* 'presser'». Anlässlich desselben ergriffen Professor Dr. A. Långfors und Herr De Caluwé das Wort.

In fidem: Åke Furuhjelm

La chanson de croisade du troubadour Gavaudan

La chanson de croisade qui forme l'objet de cet article a eu les honneurs de plusieurs éditions[1] et de deux études monographiques[2], sans parler des nombreux ouvrages[3] où notamment le problème de sa datation a été discuté. Son intérêt est évident: d'un style vigoureux, vif et imagé »un retentissant coup de clairon, un cri de haine et d'angoisse, et comme le frisson que fait ressentir l'approche d'un terrible et mystérieux

---

[1] Elles sont citées plus loin, à l'apparat critique. L'ouvrage essentiel est l'article de M. A. Jeanroy, *Poésies du troubadour Gavaudan*, dans *Romania*, t. XXXIV, 1905, pp. 497—539. Cf. les comptes rendus de O. Schultz-Gora, dans *Zeitschrift für romanische Philologie*, t. XXXI, 1907, pp. 254—255, et d'E. Levy, *Bemerkungen zu Gavaudan*, dans *Archiv für das Studium der neueren Sprachen und Literaturen*, t. CXXXV, 1916, pp. 374—385.

[2] O. Schultz-Gora, *Eine Stelle in Gavaudan's Kreuzlied*, dans *Zeitschrift für romanische Philologie*, t. XLI, 1921, pp. 143—146, et L. E. Kastner, *Gavaudan's Crusade Song*, dans *Modern Language Review*, t. XXVI, 1931, pp. 142—150. Ces deux articles citent et discutent les opinions émises dans tous les ouvrages mentionnés dans la note suivante. Leur lecture comparée est d'autant plus fructueuse que dans le problème crucial de la datation ces auteurs ont pris les deux positions opposées. Pour alléger mon exposé, je me permets d'y renvoyer le lecteur désireux de vérifier les détails de la discussion.

[3] F. Diez, *Leben und Werke der Troubadours*, 2e éd., Leipzig, 1883, pp. 423—425; Milá y Fontanals, *De los trovadores en España*, 2e éd. (dans *Obras*, t. II), Barcelone, 1889, pp. 127—130; H. Springer, *Das altprovenzalische Klagelied* (*Berliner Beiträge zur germanischen und romanischen Philologie*, VII, *Romanische Abteilung*, 2), Berlin, 1895, pp. 56—57; K. Lewent, *Das altprovenzalische Kreuzlied*, dans *Romanische Forschungen*, t. XXI, 1905, pp. 363—364, éd. à part, p. 43; C. Fabre, *Le troubadour Gavaudan et le Velay*, Le Puy en Velay, 1913 (22 pages in-8°), *passim*; A. Cartellieri, *Philipp II August*, Leipzig, etc., 1889—1922, 4 vol., t. III, 1910, pp. 111—112.

fléau»[3a] — elle est un des meilleurs exemples de ce genre poétique, intéressant en lui-même par son inspiration complexe, à la fois religieuse, guerrière, politique et littéraire. Si, après tant d'érudits dont les recherches sont citées à la page précédente et surtout, en dernier lieu, après l'article très précis de M. Kastner, j'ai cru utile de reprendre l'analyse de ce poème, c'est que plusieurs points de son texte ont besoin d'être examinés d'une manière plus attentive qu'on n'a eu l'occasion ou l'intention de le faire jusqu'à présent.

Bien que l'édition critique sur laquelle on a travaillé depuis une quarantaine d'années se trouve dans la *Romania*, accessible à tous, pour plus de commodité je remets le texte sous les yeux du lecteur, tel qu'il y est imprimé, en intercalant, strophe par strophe, la discussion des détails utiles.

I Senhor, per los nostres peccatz
Creys la forsa dels Sarrazis;
3 Jherusalem pres Saladis
Et encaras non es cobratz;
Perque mandal reys de Marroc
6 Qu'ab totz los reys de Crestias
Se combatra ab sos trefas
Andolozitz et Arabitz
9 Contra la fe de Crist garnitz.

Le *terminus a quo* est fixé par les vers 3 —4: la chanson doit être postérieure à la prise de la Ville Sainte par Saladin, en 1187.

II Totz los Alcavis a mandatz
Masmutz, Maurs, Gotz e Barbaris
12 E noy reman gras ni mesquis,
Que totz nols ayon ajostatz;
Anc pus menut ayga non ploc;
15 Cum elhs passon, e prendols plas,
La caraunhada dels milas
Get'al paysser coma berbitz,
18 E noy reman brotz ni razitz.

[3a] C'est ainsi que l'a caractérisée M. Jeanroy dans son ouvrage *La poésie lyrique des troubadours*, Paris et Toulouse, 1934, 2 vol., t. II, p. 203.

Les deux premières strophes nous content le défi lancé à la face du monde chrétien par le roi de Maroc qui rassemble, transporte, débarque ses troupes et les répand sur les plaines de l'Espagne méridionale.

Après la date de 1187, on note dans l'histoire de l'Espagne deux grandes invasions africaines: la première fut celle d'Abou-Yousouf, en 1195, qui aboutit, le 19 juillet, à la défaite des Chrétiens près d'Alarcos; la seconde se fit en 1211 et se termina par la revanche victorieuse prise sur les forces d'En-Nasir à la célèbre bataille de Las Navas de Tolosa, le 16 juillet 1212. Les quelques traits pittoresques par lesquels l'attaque maure est évoquée ici s'appliquent aussi bien à la première qu'à la seconde invasion [4] et, je m'empresse de le dire, le texte ne nous apporte par la suite aucune preuve formelle à l'appui de l'une ou de l'autre de ces deux dates; ce qui explique que les opinions soient partagées entre les deux datations possibles. Nous verrons plus loin à laquelle il conviendra de nous arrêter.

III Tant an d'erguelh selhs qu'a triatz
Qu'els cujol mons lur si' aclis;
21 Marroquenàs, Marabetis
Pauzon a mons per mieg lo(s) pratz;
Mest lor gabon: »Franc, faiz nos loc;
24 Nostr'es Proensa e Tolzas,
Entro al Puey totz lo[s] mejas.»
Anc tan fers gaps no fon auzitz
27 Dels falses cas, ses ley, marritz.

La troisième strophe dénonce l'orgueil démesuré des Arabes, exprimé par la fanfaronnade des vers 23—25 qui peut paraître

[4] Sur la force numérique des armées arabes (cf. la strophe II et le vers 14 en particulier), voyez ce qu'en disent, à l'année 1195, Mathieu de Paris et Roger de Wendover (éd. Madden, t. II, p. 54, et éd. Hewlett, t. I, p. 239, respectivement), et Luc de Tui, pour 1211, cité par F. W. Schirrmacher, *Geschichte von Spanien* (dans la coll. *Geschichte der europäischen Staaten*, publ. par Heeren, Ukerl et Giesebrecht), t. IV, Gotha, 1881, p. 280, n. 3. Pour les sources arabes, cf. encore J. A. Conde, *Historia de la dominación de los Arabes en España*, Paris, 1940, pp. 509—12 et 518—22.

une pure exagération. Toutefois, ces termes — qui semblent réclamer la possession du Toulousain et de la Provence (nous verrons pourquoi) comme s'ils faisaient allusion aux irruptions de l'époque carolingienne — pourraient bien être le reflet de ce qu'Abou-Yousouf avait à dire à ses guerriers lors de la grande parade tenue vers le 11 juillet 1195, entre Séville et Cordoue.[5] Cette conjecture est cependant contrebalancée par le rapprochement, également conjectural, qu'on a fait[5a] entre les vers 5—7 et le défi d'En-Nasir contenu dans son message *universis regibus christianis*[5b], avant la bataille de Las Navas.

IV Emperaire, vos o aujatz,
El reys de Fransa, e sos cozis,
30 El reys engles, coms peitavis,
Qu'al rey d'Espanha socorratz;
Que ancmais negus mielhs no poc
33 A servir Dieu esser propdas;
Ab luy venseretz totz los cas
Cui Bafometz a escarnitz,
36 Els renegatz outrasalhitz.

La quatrième strophe nous offre la liste des souverains auxquels s'adresse cet appel à la croisade. Selon qu'on adopte la date de 1195 (a) ou celle de 1211—1212 (b), il s'agit là des personnages suivants:

	(a)	(b)
1° l'empereur germanique:	Henri VI (1191—1197)	ou Frédéric II (1211—1250), bien qu'il ne fût couronné empereur qu'en 1220;

2° le roi de France: Philippe Auguste (1180—1223);

3° un cousin (?), dont l'identité est douteuse;

---

[5] Voyez la description de cette revue des troupes, au lendemain des cérémonies religieuses célébrées à la mosquée de Séville. dans SCHIRRMACHER, p. 252.

[5a] SPRINGER, p. 57. Gavaudan est cité par SCHIRRMACHER à la p. 258 (et non 28).

[5b] Le document, rédigé en latin, a été imprimé par SCHIRRMACHER, pp. 689—691. Quelle est, au demeurant, son authenticité?

4° le roi d'Angleterre, comte de Poitiers:	Richard Cœur de Lion (1189—1199)	ou Jean sans Terre (1199—1216), qui n'est cependant pas comte de Poitiers.

Le roi d'Espagne est Alphonse VIII de Castille (1158—1214).

De cette double liste, il se dégage deux présomptions en faveur de la date de 1195. En 1212 l'empire germanique est en proie aux dissensions électorales; à la place d'Othon IV, excommunié, le jeune Frédéric II a été acclamé souverain, mais son couronnement royal ne se fera qu'en décembre 1212. Il ne peut être appelé *emperaire* à proprement parler; le poète aurait pu dire aussi bien: *Reis alamans, vos o aujatz.* On a pu objecter que la qualification d'empereur appliquée à un souverain allemand, même présomptif [6], peut être considérée comme traditionnelle. La même observation pourrait se faire, d'autre part, sur la qualification de comte de Poitiers à propos de Jean sans Terre qui, en réalité, ne l'est plus à l'époque qui nous intéresse. Ces objections ne sont pas entièrement irrecevables et c'est pourquoi on ne pourra tirer de cette strophe aucune conclusion définitive; une forte présomption subsiste néanmoins en faveur de 1195.

Le »cousin» du vers 29 a été sujet aux identifications les plus variées.

Tout d'abord, la leçon, du reste fautive, . . . *reys de Fransa, sos cozis*,[7] a été rejetée, puisque cette apposition présentait

---

[6] Telle était la situation de Frédéric II à l'époque qui précédait la bataille de Las Navas. La diète de Nuremberg qui l'acclama comme souverain légitime se réunit en septembre 1211.

[7] Traduction de Millot, citée aux Remarques, faite sur une copie de *R* contenue dans le recueil de Lacurne de Sainte-Palaye (ms. 30095 de l'Arsenal). Millot a simplement traduit *franse* par France. Milá y Fontanals, p. 128, n. 6, a tenté, dubitativement, une justification *algo sutil* de cette interprétation, en optant pour la date de 1212. Il invoquait des liens de parenté entre Philippe Auguste et Philippe de Souabe; ce dernier, mort en 1208, serait cité par Gavaudan, à titre posthume, parce que le

un non-sens évident, Philippe Auguste n'étant le cousin ni d'Henri VI, ni de Frédéric II, ni d'aucun prétendant au trône impérial. On notera aussi que l'emploi de l'adjectif possessif de la troisième personne, *sos*, interdit de rapporter ce dernier à l'empereur qui est interpellé au discours direct: *vos o aujatz*; il faudrait donc *vostre*.

Les vers 29—30, imprimés ainsi [8]:

> E'l reys de Frans', e sos cozis
> El reys engles . . .

ont été ensuite compris: » . . . le roi de France et son cousin, le roi d'Angleterre». Mais cette interprétation est basée sur une erreur grammaticale que Raynouard avait commise, suivi par Diez. Il croyait, en effet, à l'existence en »roman» d'un article masculin cas sujet *el*.[9] Afin d'établir une identité entre le cousin et le roi d'Angleterre - identité justifiable à cause des mariages successifs d'Eléonore d'Aquitaine, mère de Richard, divorcée de Louis VII, père de Philippe Auguste — le vers 30 devrait être corrigé en: Lo *reys engles* . . .[10]

Finalement, comme il ne restait dans la strophe, pour servir de cousin au roi de France, que le roi d'Espagne, au vers 31, on s'est tourné vers cette solution, en apportant comme preuve

---

troubadour aurait ignoré sa mort. Le problème du vers 30 n'existe pas pour Milá, puisqu'il traduit »le roi d'Angleterre *et* le comte de Poitiers».

[8] Raynouard, *Choix*, t. IV, p. 85, avec correction de Diez, p. 424, n. 2.

[9] Raynouard, *Eléments de la grammaire de la langue romane avant l'an 1000*, Paris, 1816, p. 42, et *Lexique roman*, t. I, p. XLV. Sur l'existence réelle de *el* qui se trouve deux fois chez les troubadours, cf. Appel, *Revue des langues romanes*, t. XXXIX, 1896, p. 206, et Schultz-Gora, *Zeitschrift für romanische Philologie*, t. XLI, 1921, p. 144 et n. 1.

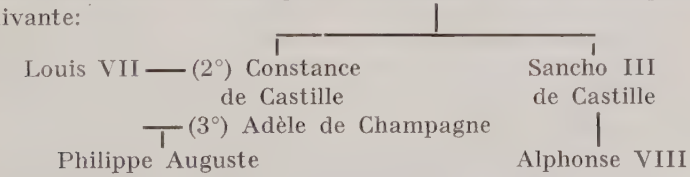
[10] Diez, p. 424, n. 2, avait déjà fait remarquer que Richard était le fils et Philippe Auguste »le beau-fils» d'Eléonore d'Aquitaine. M. Jeanroy, p. 356, dans sa note à ce vers, proposait la correction en *lo*, sans l'introduire cependant dans son texte. M. Lewent, p. 43, l'admettait implicitement.

les liens de parenté qui existaient entre Philippe Auguste et Alphonse VIII.[11] La difficulté d'accepter cette manière de voir est évidente: il faut une subtilité syntaxique trop poussée pour combiner ces deux éléments disjoints. On pourrait l'admettre, à la rigueur, à condition qu'Alphonse de Castille soit le personnage le plus en vue dans l'esprit de l'auditoire devant lequel cette chanson est exécutée. Mais cela impliquerait qu'elle ait été composée en Espagne, au milieu des combattants. C'est ce qu'on a cru jusqu'à présent; nous verrons plus loin qu'il n'en est rien.

Ces résultats restaient bien douteux, sauf, bien entendu, si l'on se résignait à corriger *El* en *Lo*. La seule façon de s'en tirer était donc de ne pas identifier le »cousin» avec l'un ou l'autre des souverains cités, mais de prétendre que ce terme évoquait l'un quelconque des cousins de Philippe Auguste et de traduire:» . . . le roi de France et son cousin et le roi d'Angleterre . . .» Telle a été la position prudente de Schultz-Gora[12] qui, en partant de là, a pu facilement trouver un cousin d'une certaine importance en la personne d'Henri II de Troyes, comte de Champagne et roi de Jérusalem. M. Kastner a eu raison de ne pas croire à la possibilité de faire appel au roi de Jérusalem à propos d'une croisade contre les Maures d'Espagne. Si son objection est parfaitement justifiée, il faut toutefois préciser que M. Kastner a été amené à la faire valoir surtout parce qu'il plaçait la chanson à l'époque de Las Navas où la bataille fut livrée une quinzaine d'années après la mort d'Henri de Troyes.

---

[11] Après la remarque hypothétique de M. Jeanroy, *ibid.*, cette idée a été soutenue par M. Kastner, basée sur la parenté suivante:



[12] *Eine Stelle in Gavaudan's Kreuzlied*, p. 146.

Qui est donc ce cousin, s'il n'est pas le roi d'Angleterre qui en est séparé par la conjonction *e*?

En adoptant la leçon du manuscrit *R* (telle que la donne M. Jeanroy dans les variantes: *fransa*), non pas sous la forme inacceptable . . . *Fransa, sos* . . ., mais en mettant une apostrophe entre *Frans'* et *a*, ce dernier mot étant compris comme l'altération, qui se rencontre parfois dans les manuscrits, de la préposition *ab*, »avec», nous obtenons un sens singulièrement différent de tout ce qui a été proposé jusqu'à présent:

E·l reys de Frans' a sos cozis,

où *sos cozis* est un cas régime pluriel, ce qui nous donne la traduction suivante: »Entendez, ô empereur, et [que] le roi de France avec ses cousins et le roi d'Angleterre, comte de Poitiers [m'entendent]: secourez le roi d'Espagne!»

Par cette interprétation, nous aurions non seulement résolu la difficulté d'identifier le »cousin» avec l'un ou l'autre des personnages cités, mais le groupe des princes auxquels Gavaudan adresse son exhortation revêtirait un tout autre aspect.

En effet, par cette évocation, presque toute la France du Nord serait représentée en les personnes des nombreux cousins de Philippe Auguste[13] et l'appel du troubadour semblerait être

---

[13] Je donne ici la liste des sept cousins de Philippe Auguste, d'après le tableau généalogique de Cartellieri, t. I, table 1; les dates sont tirées du *Trésor de chronologie* de Mas-Latrie et du *Répertoire* d'Ulysse Chevalier.

[Côté paternel: fils des frères et des sœurs de Louis VII]

1. Robert II, de Dreux, † 1218,
2. Pierre II, de Courtenay, † 1219,
3. Raimond VI, de Toulouse, † 1222,

[Côté maternel: fils des frères et des sœurs des trois épouses de Louis VII]

4. Henri II, de Troyes, † 1197,
5. Thibaut III, de Champagne, † 1200—1,

Hugues III, de Bourgogne, † 1193,
Henri I^er^, de Bar-le-Duc, † 1191.

dirigé non seulement au roi de France et à ses voisins, mais aussi à tous les princes qui lui sont apparentés, à ses cousins proprement dits ou encore, au sens étendu, à tous ses parents de la même génération.

Nous aurions alors, dans la quatrième strophe, une énumération, tendant à être complète, de tous les barons de l'Occident chrétien. Que l'on compare cette énumération à ces deux autres listes, indiscutablement méthodiques, qui se trouvent dans la chanson: à la strophe VI, les diverses nations ibériques sont évoquées dans un ordre géographique rigoureux, allant de l'Ouest à l'Est; à la strophe VII, la succession des nationalités auxquelles appartiennent les futurs croisés appelés à la rescousse et sur lesquelles règnent précisément les souverains du passage discuté, va, en gros, du Nord-Est au Sud-Ouest.

Le caractère méthodique des deux autres énumérations est indéniable; il serait légitime de supposer chez le poète la même intention à la strophe IV. D'autant que, d'une part, il semble être conscient de l'effet de style qu'il en tire — comme nous le verrons plus loin — et que, d'autre part, le rapprochement

---

A ces cousins proprement dits, on pourrait ajouter les fils d'Eléonore d'Aquitaine, nés de son second mariage, avec Henri II d'Angleterre:

(6) Richard Cœur de Lion,	† 1199,
(7) Jean sans Terre,	† 1216,
Geoffroy,	† 1186.

Le mot »cousins» pourrait également désigner une parenté plus large; voyez quelques exemples de cet emploi dans Levy, *Supplement-Wörterbuch*, t. I, p. 398, Tobler et Lommatzsch, *Altfranzösisches Wörterbuch*, t. II, col. 927, et cf. la thèse (de Zurich) d'E. Tappolet, *Die romanischen Verwandtschaftsnamen*, Strasbourg, 1895, p. 111, n. 2, et p. 119, n. 1, où cependant les textes médiévaux ne sont guère pris en considération, ni même les termes généraux de »parent, parenté».

Voici, pour illustrer l'extension que prendrait le mot *cozis* au sens large, la liste des beaux-frères de Philippe Auguste; cf. Cartellieri, t. I, tables généalogiques, et les listes très commodes de

des »listes» de la strophe IV (les souverains) et de la strophe VII (leurs nations) s'impose, de toutes façons.

Toutes ces considérations d'ordre historique, surtout si l'on parcourt la longue liste généalogique donnée en note, et d'ordre stylistique, d'un maniement plus délicat, pourraient suggérer que la lecture *a*[*b*] *sos cozis* est très vraisemblable.

Le malheur est qu'aucun des deux manuscrits ne porte la leçon requise: *C* a *fransæ* (graphie habituelle chez son scribe pour les *-a* devant *e-* qui s'élident, cf. au v. 40) et la variante de *R* est *franse*, c'est à dire *Frans'e* et non *fransa*, qui paraît une simple faute de lecture.

C et *R* présentent, sous des graphies différentes, des leçons parfaitement identiques. Cela n'est que naturel si l'on se rappelle que, dans leur ensemble, ils sont étroitement apparentés et remontent selon toute probabilité à un modèle commun, peut-être peu lisible, dont le texte aurait été »corrigé» en maints endroits par le philologue que fut le scribe de *C* et reproduit tant bien que mal par celui de *R* qui, visiblement, ne comprenait pas toujours ce qu'il transcrivait.[13a]

C. Appel, *Die Lieder Bertrans von Born* (*Sammlung romanischer Uebungstexte*, nos 29—30), Halle, 1932, pp. 140—144.

[Epoux des filles d'Eléonore d'Aquitaine,première épouse de Louis VII]
Henri Ier, de Troyes, époux de Marie, † 1181,
Thibaut V, de Blois, époux d'Alice, † 1191,
[Epoux des autres filles d'Eléonore d'Aquitaine, nées de son mariage avec Henri II d'Angleterre]

1. Henri le Lion, de Saxe, époux de Maheut, † 1195,
2. Alphonse VIII, de Castille, époux d'Eléonore, † 1214,
3. Guillaume II, de Sicile, époux de Jeanne, † 1194—5,
[Epoux des filles de Constance de Castille, seconde épouse de Louis VII]
4. Béla III, de Hongrie, époux de Marguerite, † 1196,
5. Guillaume III, de Ponthieu, époux d'Adelaide, † avant 1221,
[Epoux de la fille d'Adèle de Champagne, troisième épouse de Louis VII]
6. Alexis de Byzance, époux d'Agnès, † après 1210.

[13a] Cf. les remarques de M. Jeanroy, dans son édition citée, p. 503, et G. Bertoni, *I trovatori d'Italia*, Modène, 1915, p. 188 et n. 2.

Pour les vers 29—30, ils offrent donc des leçons concordantes, mais qui ne sont pas pour autant acceptables. Il faut, de toutes manières, corriger: soit *E·l* en *Lo*, soit *Frans'e* en *Frans'a*. Dans le premier cas, l'erreur s'expliquerait par la présence de *El* au vers précédent; la seconde correction est, au point de vue de la paléographie, légèrement moins forte. On me permettra de choisir la seconde solution, pour me conformer à l'interprétation ci-dessus exposée.

V Jhesus Cristz, quens a prezicatz
Per que fos bona nostra fis,
39 Nos demostra, qu'es dregz camis,
Qu'ab penedensa er perdonatz
Lo peccatz que d'Adam se moc;
42 E vol nos far ferms e certas
Sil crezem, qu'ab los sobiras
Nos metra, e serans la guitz
45 Sobrels fals fellos descauzitz.

La cinquième strophe évoque les indulgences accordées habituellement aux croisés. C'est ici que, après l'appel aux souverains, le poème revêt l'aspect formel d'une chanson de croisade.[14] Telle croisade fut réellement prêchée avant la bataille de Las Navas, avec une bulle spéciale[15] dans laquelle le Pape assurait aux combattants d'Espagne les mêmes privilèges que ceux dont jouissaient les croisés des expéditions orientales. Un autre fait bien connu est le rôle important que jouèrent les chevaliers étrangers à la grande victoire du 16 juillet 1212.[16] C'est là le point décisif aux yeux de ceux des

---

[14] Sur ce genre poétique, voy. l'ouvrage déjà cité de M. Lewent, et Jeanroy, *La poésie lyrique des troubadours*, t. II, p. 200—212. On trouvera un grand nombre de faits, accumulés sans aucun esprit critique, dans P. A. Throop, *Criticism of the Crusade, A Study of Public Opinion and Crusade Propaganda*, Amsterdam, 1940, et *Criticism of papal crusade policy in Old French and Provençal*, dans *Speculum*, t. XIII, 1938, 379—412.

[15] Cf. Schirrmacher, p. 285.

[16] Ils arrivaient en Espagne à partir du 20 mai; cf. *ibid.*, p. 289.

critiques qui penchaient en faveur de la datation de 1212. Mais les espoirs d'un poète ne correspondent pas forcément à des réalités historiques.

A ce point de la chanson, nous restons encore dans l'incertitude quant à sa date. La strophe suivante du moins nous apporte-t-elle un premier indice sûr concernant son lieu de composition.

V Non laissem nostras heretatz,
Pus qu'a la gran fe em assis,
18 A cas negres outramaris;
Q'usquecx ne sia perpessatz
Enans quel dampnatge nos toc.
51 Portogals, Gallicx, Castellas
Navars, Aragones, Ferras
Lur avem en barra gequitz,
54 Qu'els an rahusatz et aunitz.

Cette strophe contient la liste des nations ibériques que j'ai déjà mentionnée. L'expression du vers 54 nous indique clairement que le troubadour parle au nom de ce qu'on pourrait appeler la chrétienté continentale. Il n'est donc pas en Espagne. A la strophe suivante, nous pourrons préciser davantage.

Le dernier vers présente une difficulté d'interprétation textuelle et ce n'est pas le moindre écueil de la pièce. La forme *quels* des manuscrits peut être coupée en *qu'els* ou en *que·ls*. Les graphies semblent représenter plutôt cette dernière forme: *R* écrit *q̄ls* et pour *els*, cas sujet, *C* aurait employé, suivant son habitude, la graphie avec *lh* mouillé, *quelhs*, comme aux vers 15 et 19 (cf. cependant le vers 20). Mais ce sont des nuances peu décisives; il peut s'agir là d'une interprétation due au scribe de leur modèle, par exemple. La décision que l'on prendra sera grosse de conséquences, car elle comportera la solution du problème: qui des Chrétiens et des Musulmans a la supériorité au moment où se place la composition de la poésie. Dans le cas de Las Navas, il n'y a pas de doute, les croisés ne sont pas encore arrivés sur les lieux (cf. les vers suivants), la chanson est donc antérieure à la bataille. Nous ne savons cependant

pas si le poète veut dire: nous avons opposé aux Arabes toutes ces nations hispaniques qui les ont tenus en échec jusqu'à présent, ou bien: qu'ils ont refoulées par leur invasion. Dans le cas d'Alarcos, le second sens peut être une allusion à la bataille déjà perdue.

VII Quan veyran los baros crozatz
Alamans, Frances, Cambrezis,
Engles, Bretos et Angevis,
Biarns, Gascos ab nos mesclatz
Els Provensals totz en un floc,
Saber podetz qu'ab los Espas
Romprem la preyss' el cap el[s] mas,
Trols ajam mortz totz e delitz,
Pueys er mest nos totz l'aurs partitz.

On a pensé jusqu'à présent que Gavaudan se trouvait en Espagne, au moment où il composait sa chanson, »peut-être enrôlé sous une bannière chrétienne».[17] L'erreur provient de ce que le premier vers de cette strophe a été traduit comme »Quand viendront les barons croisés», etc. Mais *veyran* ne signifie pas »viendront» et ne se rapporte pas aux barons qui sont tous au cas régime du pluriel, garanti par la rime dans ce vers ainsi que dans les vers suivants. Il faut comprendre: »Quand ils verront les barons croisés . . .» où »ils» représente les Infidèles dont il vient d'être question au vers précédent (vers 54). Quant aux critiques qui avaient bien compris ce vers, ils ne considéraient pas ceci: au vers 58, l'emploi du pronom *nos* nous permet de préciser la région où Gavaudan composait son poème. Puisqu'au vers 53 (*lur avem . . .*) il a parlé au nom des Chrétiens non hispaniques et puisque le principal pays dont les natifs manquent à cette énumération méthodique et que ce pronom est censé désigner est celui du comte de Toulouse, il est hautement vraisemblable que la chanson de croisade de Gavaudan fut entonnée pour la première fois quelque part dans son Gévaudan natal ou dans le Toulousain, tous deux terres

[17] Jeanroy, *La poésie lyrique des troubadours*, t. II, pp. 202—203.

de Raimond VI, son protecteur. On comprendra mieux maintenant le sens de l'adverbe *la* (= *lai*) du vers 44: non seulement qu'il ne faut pas le corriger en *sa* ou *sai*, mais il montre plus loin qu'un champ de bataille hypothétique, il indique l'Espagne, »là-bas», au-delà des Pyrénées.

Ayant ainsi établi avec quelque certitude le lieu de sa composition, reste à déterminer si la tornade de la chanson contient une prophétie véridique:

VIII Profeta seran Gavaudas
Qu'el dig er faitz, e mortz als cas!
66 E Dieus er honratz e servitz
On Bafometz era grazitz;

en d'autres termes: si la bataille à laquelle le poète exhortait le monde chrétien fut celle de la défaite d'Alarcos ou celle de la victoire de Las Navas.

J'ai fait remarquer que le facteur principal qui devait jouer dans l'esprit de ceux qui la dataient de 1212 a été le fait qu'une croisade fut alors réellement prêchée et que les croisés étrangers eurent une part importante dans la victoire de Las Navas, tandis que l'histoire ne nous apprend, en général, rien de semblable à l'époque de 1195. La seule objection de fait contre cette datation a été proposée par l'historien Cartellieri, soutenu par Schultz-Gora [19], à savoir que depuis 1203 le roi d'Angleterre n'était plus comte de Poitiers, comme l'exigerait la qualification du vers 30. Cette objection que j'ai déjà mentionnée en même temps que celle relative au titre d'empereur, pèse lourdement dans la balance.

Contre l'hypothèse d'Alarcos, deux objections ont été soulevées, mais elles sont, dans l'ensemble, peu solides. D'aucuns ont souligné qu'en 1195 ni l'unité des princes hispaniques (apparemment postulée par la strophe VI) ni la présence des croisés étrangers (strophe VII) n'étaient assurées et qu'alors, d'autre part, l'empereur Henri VI avait déjà conçu le plan

[19] Cartellieri, t. III, p. 111, n. 4; Schultz-Gora, *Eine Stelle in Gavaudan's Kreuzlied*, p. 143.

d'une croisade en Orient.[20] Cependant, la concorde ibérique n'était pas plus réalisée en 1212 qu'en 1195, à cause de l'alliance entre le roi de Léon et les Maures. Les Léonais paraissent être désignés par le terme »renégats» du v. 36. Notons en passant qu'ils ne figurent pas dans l'énumération de la strophe VI. Par ailleurs, l'appel d'un poète à une croisade à venir, même s'il contient une longue liste des nations auxquelles il s'adresse, n'implique pas que cette croisade fût officiellement prêchée, ni que ces nations y eussent effectivement pris part. Quant au projet d'Henri VI, ce ne fut qu'un projet, rendu public aux diètes de Gelnhausen et de Worms, en octobre-décembre 1195, donc après la bataille d'Alarcos, et à supposer même que Gavaudan ne l'ignorât point, il pouvait bien espérer en dissuader l'empereur par les vers: *Que ancmais negus mielhs no poc A servir Dieu esser propdas* (32—33). C'est l'argument du célèbre Chant du Lavoir de Marcabru [21]:le *Lavador* de l'Espagne est plus près que l'Orient.

De plus, la chanson de croisade de Gavaudan n'est pas le seul document où apparaisse l'idée d'une expédition concertée contre les Maures au moment de l'invasion de 1195.

Cartellieri a fait allusion [22] à un sirventés de Bertran de Born où le troubadour exprime sa joie anticipée au sujet de la venue promise d'Alphonse de Castille pour secourir Richard contre Philippe Auguste. Sa date doit être placée non seule-

---

[20] Il prit la croix secrètement, le 31 mars, et la croisade fut prêchée, à partir du 2 avril, sur sa propre initiative, par une manœuvre politique, pour forcer la main à l'autorité pontificale. Cf. S. Stroński, *Le troubadour Folquet de Marseille*, pp. 178—179.

[21] Pièce 293, 35, éd. Dejeanne, p. 169, Appel, *Prov. Chrestomathie*, n° 72, etc. A la notice de la *Bibliographie* de Pillet, ajoutez: A. Cavaliere, *Cento liriche provenzali*, Bologne, 1938, p. 22, et R. T. Hill et T. G. Bergin, *Anthology of the Provençal Troubadours* (Yale Romanic Studies, XVII), New Haven, 1941, p. 22.

[22] Ouvr. cité, t. III, p. 102; texte dans Appel, *Die Lieder Bertrans von Born*, p. 88. Sur les pièces provençales relatives à la bataille d'Alarcos, voy. S. Stroński, *Le troubadour Folquet de Marseille*, pp. 23*—27* et 173—184.

ment avant la défaite d'Alarcos — après laquelle Alphonse n'était plus susceptible d'aider Richard — mais bien avant cette année, avant la conclusion de l'armistice avec Philippe Auguste, le 1er novembre 1194.[23] Ce sirventés est une preuve des bonnes relations existant entre Richard et Alphonse à l'époque qui nous intéresse et témoigne au moins des promesses de secours armé.

En 1195, ce fut peut-être le tour d'Alphonse de demander *mais chevaliers* — comme le dit Bertran de Born — et l'annaliste Mathieu de Paris est là pour relater le succès de ce secours. A en croire son récit, ce fut l'effet des nouvelles d'une croisade sous la conduite de Richard Cœur-de-Lion, *cujus fama jam totum repleverat Orientem, et etiam multos terruerat Affricanos*[24], qu'en 1195 les Maures renoncèrent à la poursuite de leurs conquêtes, à ce qu'il semble après la bataille d'Alarcos. Roger de Wendover, plus objectif dans sa chronique, ne nous dit rien d'un pareil projet de croisade.[25] On sait que Mathieu de Paris était un familier d'Henri III d'Angleterre[26], frère de Richard,

[23] Cf. Cartellieri, t. III, pp. 97—98.

[24] *Matthaei Parisiensis Historia Anglorum*, éd. F. Madden (*Rerum Britann. Medii Aevi Scriptores*), Londres, 1866—1869, 3 vol., t. II, p. 54.

[25] *Rogeri de Wendover . . . Flores historiarum*, éd. H. G. Hewlett (*Rerum Britann. Medii Aevi Script.*), Londres, 1886—1889, 3 vol., t. I, p. 239. La *Chronica Magistri Rogeri de Houedenc*, éd. W. Stubbs (même collection), Londres, 1868—1871, 4 vol., t. III, p. 302, ne fournit aucun renseignement qui puisse nous intéresser, pas plus d'ailleurs que les autres sources historiques que j'ai pu consulter. Je ne sais dans quels documents André Favyn avait puisé le récit vivant qu'il nous donne des événements de 1195 et où il dit notamment (*Histoire de Navarre*, Paris, 1612, in-fol., p. 230, au début) que, la veille de la bataille, des »*ieunes barbes sans experience*» incitaient Alphonse à attaquer les Maures sans plus tarder, en lui persuadant »*qu'il falloit donc à la bonne heure donner dessus sans marchander dauantage, et sans attendre le secours Estranger, lequel s'attribueroit l'honneur de la victoire*». Serait-ce le même secours étranger que promet Gavaudan?

[26] Voy. A. Molinier, *Sources de l'histoire de France*, t. III, p. 132, n° 2730. Il s'agissait pour Mathieu de flatter la mémoire de Richard.

et il n'est que trop évident que le passage en question est plein de flatterie envers le *magnanimus*. Il n'est cependant pas impossible et, en tout cas, c'est un fait digne d'être noté, que les informations venant d'Espagne et la répercussion qu'elles produisirent en France, sous l'impulsion desquelles Gavaudan composa sa chanson de croisade, eussent été les mêmes qui parvinrent aux moines de Saint-Alban en Angleterre.

On a souvent reproché aux chansons politiques des troubadours qu'elles ne nous apprennent rien de nouveau sur l'histoire, qu'elles n'ajoutent rien à nos connaissances historiques.[27] Voilà cependant un cas curieux où un troubadour, mauvais prophète, désavoué par les événements, et un annaliste suspect de flatterie se trouvent d'accord sur un point que les sources historiques ignorent par ailleurs. Ce qui est certain c'est que la défaite d'Alarcos a laissé des traces dans l'histoire de Richard. Ce fut sous l'impression du désastre — *tota Christianitas perturbata est vehementer*, note Roger de Wendover — qu'il conclut un nouvel armistice avec Philippe Auguste, le 20 août [27a]. Il n'est pas invraisemblable qu'un projet de croisade contre les Maures d'Espagne eût surgi de ces accords, sinon dans l'esprit des contractants, du moins dans les espérances populaires.

Quelle sera donc la position qu'il convient de prendre dans le problème tant débattu et apparemment insoluble de la datation?

Ce n'est pas le témoignage de Mathieu de Paris qui saurait nous fournir l'argument décisif. Mais tout concorde à nous confirmer dans l'adoption de la date de 1195. L'allusion à la chute de Jérusalem est plus frappante à une époque où cet événement représentait la dernière étape de la guerre sainte: elle datait de huit ans en 1195, de vingt-cinq ans en 1212. L'emploi des qualificatifs »empereur» et »roi d'Angleterre, comte

[27] Voy. la remarque instructive de M. S. Stroński, *Le troubadour Folquet de Marseille*, pp. 281—282, Conclusion, de même que sa plaquette récente *La poésie et la réalité aux temps des troubadours* (*The Taylorian Lecture 1943*), Oxford, 1943, 32 pp. in-16°.

[27a] Cf. Cartellieri, t. III, p. 111.

de Poitiers», réels en 1195, était abusif en 1212. Enfin, le fait que la chanson a été composée en Toulousain donne également à réfléchir.

Certes, Raimond VI ne s'illustrait pas d'une ardeur catholique exemplaire et l'on pourrait invoquer — en 1212 — l'argument usuel de ceux qui aiment jeter sur les troubadours en bloc le soupçon de l'hérésie: la chanson de croisade, inspirée par Raimond VI, n'avait d'autre but que de dévier ou diminuer la menace des expéditions contre les Albigeois, commencées en 1209. S'il en était ainsi — et, si la chanson avait été composée en 1212 en Toulousain, il n'en saurait être autrement — nous devrions y retrouver les accents habituels de la protestation contre le »détournement» de la croisade. Il est parfois utile de considérer dans un texte donné non seulement ce qu'il y a, mais aussi ce qu'il n'y a pas pouvant y être, dans le cas présent je dirais même: devant y être. Or, il ne se trouve pas dans ce poème la moindre trace d'une telle protestation; il est d'une foi que saint Dominique lui-même eût approuvée.[27b]

Ma conclusion est donc que la chanson de croisade de Gavaudan a été composée en Toulousain, à l'occasion de l'invasion de l'Espagne par Abou-Yousouf, peut-être peu après la bataille d'Alarcos du 19 juillet 1195.

*

Le lecteur aura remarqué que la conclusion sur le lieu de la composition et celle, moins assurée, sur l'interprétation du mot *cozis* ont résulté d'un examen attentif de certains procédés de composition.

Le souci de la forme est évident chez Gavaudan qui arborait fièrement l'enseigne du *trobar clus*. Cette chanson n'est pas écrite dans le style hermétique, tourmenté et sur les rimes

[27b] Cf. les deux sirventés pieux: n[os] 9 et 11 (éd. VIII et X), sur lesquels voy. V. Lowinsky, *Zum geistlichen Kunstliede in der altprovenzalischen Literatur*, dans *Zeitschrift für französische Sprache und Literatur*, t. XX, 1898, pp. 177—178; D. Scheludko, *Über die religiöse Lyrik der Troubadours*, dans *Neuphilologische Mitteilungen*, t. XXXVIII, 1937, pp. 237 et 247.

virtuoses de ses autres productions. Sa forme ne rappelle pas l'orgueil de l'artiste: *Eu non suy pars Als autres trobadors . . .* (n° 5, éd. IV, vers 1—2); elle ne met pas à l'épreuve la subtilité de son auditoire comme la chanson qui commence ainsi: *Un vers vuelh far, chantador, Cubert e clus, per vezer Greu e leu entendedor, Lai on sens vol apparer . . .* (n° 11, éd. X, vers 1—4); elle ne fait pas montre de préoccupations de bravoure comme celle dont il déclare: *Lo vers dech far en tal rima Mascl' e femel que ben rim . . .* et où il avertit les copistes qu'ils devront prendre garde à bien noter les rimes dérivées: *Vers es bos qui ben l'escriu* (n° 8, éd. VII, vers 1—2 et 74). Le *trobar clus*, cette ancienne manifestation de l'art pour l'art, n'a pas sa place dans une chanson de croisade dont le but est de se répandre, au delà du cercle restreint des *greu entendedor*, dans le peuple, voire d'atteindre toutes les nations chrétiennes. Le poète fait preuve d'intelligence lorsqu'il abandonne ici le style obscur dont il use dans le reste de son œuvre.[27c]

Il faut également noter la clarté de structure de l'ensemble, l'adroit enchaînement de l'argumentation. On ne lit pas souvent des chansons provençales où la suite des idées soit logique et limpide, où l'on ne puisse retrancher ou ajouter des strophes *ad libitum*.

Il est aussi doué d'une certaine sensibilité; ce n'est pas dans cette chanson politico-religieuse qu'il a l'occasion de nous le faire sentir. Ce n'est pas la répétition du qualificatif »chien» (vers 27, 48, 65) qui peut nous émouvoir, ni les adjectifs méprisants dont il affuble les Infidèles (vers 7, 27, 33—36, 45, 48), ni même les accents religieux sans grande originalité (vers 37—48, 66—67), indispensables dans ce genre littéraire; bien que les deux derniers vers de la tornade soient une digne conclusion du poème. Plus digne que la promesse mercantile du vers 63, qui nous choque. Mais l'effet visé ici est plus politique que poétique.

De l'effet poétique, j'en trouve ailleurs. Il faut se souvenir,

[27c] A l'exception des deux pastourelles n[os] 4 et 6 (éd. III et V), donc sept pièces hermétiques sur dix.

par exemple, des troupeaux de moutons qui, en vagues pressées, se coulent des coteaux et inondent les plaines, pour être frappé de l'image par laquelle le troubadour représente l'invasion des Africains (vers 14—17). Il faut aussi connaître les ravages qu'ils sont capables de faire dans la culture, pour saisir la réalité de la comparaison (vers 18). Au pittoresque de l'image se surajoute la sonorité barbare de tous ces noms de peuplades: *Andolozits, Arabitz, Alcavis* (?), *Masmutz, Maurs, Goitz, Barbaris, Marroquenas, Marabetis — don devem tug aver gran espaven,* aurait dit Peire Vidal.[28]

Je ne pense pas être plus subtil que Gavaudan lui-même, en percevant une recherche d'effet dans l'opposition stylistique qui se manifeste entre le désordre grégaire de tous ces noms, disséminés au cours de trois strophes, et l'ordonnance disciplinée des énumérations où défilent, dans les rangs serrés de deux vers, les avant-gardes ibériques:

51 Portogals, Gallicx, Castellas,
Navars, Aragones, Serdas,

et les futurs croisés:

56 Alamans, Frances, Cambrezis,
Engles, Bretos et Angevis,
Biarns, Gascos, etc.

Serai-je encore plus subtil si je fais remarquer que les nations hispaniques se succèdent dans un ordre qui va approchant les Pyrénées, comme pour suggérer leur recul, étape par étape, devant l'invasion maure, et que l'énumération des diverses nationalités croisées se fait dans un ordre géographique en direction de la péninsule, comme si leur succession devait évoquer leur descente vers l'Espagne? On pressent le choc des deux mouvements de troupes opposés. Le poète ne devait pas être le seul à connaître la géographie de la France et de

[28] Pièce 364, 4, vers 56, éd. Anglade, p. 79, à propos de la chute de Jérusalem.

l'Espagne, pour pouvoir en tirer cet effet de style.

Suggérer, évoquer par la forme: n'est-ce pas un souci esthétique? Les idées que Gavaudan doit exprimer ici sont peu poétiques; mais leur mise en forme est très habile. Cela n'étonne pas chez un formaliste qui n'est »pas semblable aux autres troubadours», du moins à ceux qui ne vouaient pas un culte particulier au *trobar clus.*

*

Le texte provençal n'a pas été imprimé depuis 1905: tel que je l'ai cité plus haut d'après l'édition que M. Jeanroy considérait comme provisoire, il peut être légèrement modifiée. Je le donne ici conforme aux interprétations exposées au cours de ces pages et accompagné d'une traduction basée, dans l'ensemble, sur celles de M. Jeanroy.[29]

*

I Senhor, per los nostres peccatz
creys la forsa dels Sarrazis:
Jherusalem pres Saladis
et encaras non es cobratz;
perque manda·l reys de Marroc
qu'ab totz los reys de Crestias
se combatra ab sos trefas
Andolozitz et Arabitz
contra la fe de Crist garnitz.

II Totz los Alcavis a mandatz,
Masmutz, Maurs, Goitz e Barbaris,
e no·y reman gras ni mesquis
que totz no·ls ayon ajostatz.
Anc pus menut ayga non ploc
cum elhs passon e prendo·ls plas:
la caraunhada dels milas
geta·ls paysser, coma berbitz,
e no·y reman brotz ni razitz.

[29] Voy. les références plus loin, aux Remarques.

III Tant en d'erguelh selhs qu'a triatz
qu'els cujo·l mons lur si' aclis;
Marroquenas, Marabetis
pauzon a mons, per mieg los pratz.
Mest lor gabon: »Franc, faiz nos loc!
Nostr' es Proensa e Tolzas,
entro al Puey totz lo mejas!»
Anc tan fers gaps no fon auzîtz
dels falses cas, ses ley marritz.

IV Emperaire, vos o aujatz,
e·l reys de Frans', a sos cozis,
e·l reys engles, coms peitavis:
qu'al rey d'Espanha secorratz!
Que ancmais negus mielhs no poc
a servir Dieu esser propdas:
ab luy venseretz totz los cas
cui Bafometz a escarnitz,
e·ls renegatz outrasalhitz.

V Jhezus Cristz, que·ns a prezicatz
per que fos bona nostra fis,
nos demostra qu'es dregz camis:
qu'ab penedens' er perdonatz
lo peccatz que d'Adam se moc,
e vol nos far ferms e certas,
si·l crezem, qu'ab los sobiras
nos metra, e sera·ns la guitz
sobre·ls fals fellos descauzitz.

VI Non laissem' nostras heretatz,
pus qu'a la gran fe em assis,
a cas negres outramaris;
qu'usquecx ne sia perpessatz
enans que·l dampnatge nos toc:

Portogals, Gallicx, Castellas,
Navars, Aragones, Serdas
lur avem en barra gequitz,
qu'els an rahuzatz et aunitz.

VII Quan veyran los baros crozaz:
Alamans, Frances, Cambrezis,
Engles, Bretos et Angevis,
Biarns, Gascos, ab nos mesclatz,
e·ls Provensals, totz en un floc —
saber podetz qu'ab los Espas
romprem la preyss' e'l cap e'l[s] mas,
tro·ls ajam mortz totz e delitz;
pueys er mest nos totz l'aurs partitz.

VIII Profeta sera·n Gavaudas,
que·l digz er faitz. E mortz als cas!
E Dieus er honratz e servitz
on Bafometz era grazitz.

I 1 senhors *CR* — 4 encara *R* — 5 rey *R* — 6 cab *R*; dels *R*.

II 11 maurs *manque C*; goutz *C*, goiz *R* — 13 aian aiustatz *R* — 14 aigua *R* — 15 que els pa- son *R* — 16 carraunhada *R* — 17 giecols paiser *R*.

III 19 sels ca *R* — 20 mon lor *R* — 21 marroquinas *R* — 22 meg *R* — 23 mes nos *C*; francx fais *R*; locx *R* — 24 tolzas proensa et, *avec des signes de rappel, avant et après ces deux mots R* — 25 los *CR* — 26 gabs *R*.

IV 28 enperayre *R* — 29 rey *R*; fransæ *C*, franse *R* — 30 rey *R* — 31 o (*exponctué*) cal *R*; socorratz *R* — 32 negu *R*; non *R* — 53 bafomet a escarnit *R* — 36 *o.*] els trassalhitz *R*.

V 37 Ihezu crist *R*; prezicat *R* — 39 dretz *R* — 40 cab *R*; penedensær *C* — 41 peccat *C*; dazam *R* — 42 uolc *R*; sertas *R* — 43 cab *R* — 45 felos *R*.

VI 47 cala *R*; em assis *manque R* — 48 otra maris *R* — 49 cus quecx *R* — 50 que dampnatie *R* — 51 galicx castelas *R* — 52 ferrans *avec* -n- *exponctué C*, farras *R* — 53 giquitz *R* — 54 rauzatz *R*.

VII 55 can ueiran *R* — 56 franses *R* — 57 anieuis *R* — 58 biarn

R; mesclat *CR* — 59 p*roen*sals *R*; un] .i. *R* — 60 podes cab *R* — 61 el mas *C;* preisa e lam*as* *R* — 63 pueis *R*.

VIII 64 profetas *R*; guauaudas *R* — 65 dig *C*, ditz *R*: fatz *R*; als dels *R*— 66 o*n*ratz *R* — 67 bafomet es ar grazitz *R*.

Traduction

I (vers 1—9). — Seigneurs, par nos péchés la force des Sarrazins s'est accrue; Saladin a pris Jérusalem qui n'est pas encore recouvrée. Et voilà que le roi du Maroc proclame qu'il combattra tous les rois chrétiens, avec ses perfides Andalous et Arabes, armés contre la foi du Christ.

II (10—18). — Il a mandé tous ses lieutenants: Masmudes, Maures, Goths et Berbères; robustes ou chétifs, aucun n'est resté en arrière sans qu'ils ne les aient tous rassemblés. Jamais pluie n'est tombée plus dru qu'ils ne passent en recouvrant les plaines: comme de la charogne destinée aux vautours, il les fait paître comme des brebis et (à leur passage) il ne reste ni brin d'herbe ni racine.

III (19—27). — Ils ont tant d'orgueil, ceux qu'il a choisis, qu'ils pensent dominer le monde. Marocains et Marabouts s'entassent par les prés et surenchérissent de jactance: »Francs, faites place! A nous la Provence et le Toulousain et toute la région jusqu'au Puy!» Jamais on n'a entendu de si fières fanfaronnades de ces perfides chiens d'infidèles maudits.

IV (28—36). — Écoutez donc, empereur (d'Allemagne) et que le roi de France m'écoute, avec ses cousins, et le roi d'Angleterre, comte de Poitiers: venez au secours du roi d'Espagne. Car jamais personne n'a pu avoir meilleure occasion de servir Dieu. En son nom, vous triompherez de tous ces chiens que Mahomet a enragés, de même que des traîtres renégats.

V (37—45). — Jésus-Christ, qui nous a fait prêcher sa parole pour que notre fin fût bonne, nous indique le droit chemin: car par la pénitence le péché né d'Adam sera remis. Et il veut nous confirmer et certifier que, si nous avons foi en lui, il nous placera parmi les élus et qu'il sera notre guide, là-bas, contre ces vils et faux félons.

VI (46 –54). — Puisque nous avons la grande loi à notre appui, ne laissons pas nos héritages à ces chiens noirs d'outremer. Que chacun y réfléchisse, avant que le dommage ne nous atteigne. Les Portugais, les Galiciens, les gens de Castille et de Navarre, d'Aragon et de Cerdagne, nous les leur avons opposés comme une barrière et ils les ont refoulés et honnis.

VII (55 –63). — Lorsqu'ils verront les barons croisés, Allemands et Français, ceux du Cambrésis, Anglais, Bretons et Angevins, Béarnais et Gascons, mêlés à nous et aux Provençaux, tous en une masse: alors, soyez-en sûrs, avec l'aide des Hispaniques, nous frapperons ces hordes à la tête et aux membres, jusqu'à ce que nous les ayons tous exterminés. Puis nous partagerons entre nous tout leur or.

VIII (64 67). — Gavaudan s'avérera prophète: ce qu'il dit sera fait. A mort donc ces chiens! Et Dieu sera adoré et servi là où Mahomet fut en honneur.

Remarques

Cette chanson de croisade est contenue dans les manuscrits 856 et 22543 du fonds français de la Bibliothèque Nationale: *C* fol. 318*d*—319*b* (rubrique: *gauauda*) et *R* fol. 98*b*—*c* (n° 816, rubrique: *guauauda*; portées musicales, sans mélodie).

Dans le répertoire de A. Pillet et H. Carstens, *Bibliographie der Troubadours* (*Schriften der Königsberger Gelehrten Gesellschaft, Sonderreihe, Band III*), Halle, 1933, elle porte le numéro 174, 10. Elle a été imprimée dans les ouvrages suivants (les références incomplètes se rapportent à ceux déjà cités à la page 145, note 3).

Raynouard, *Choix des poésies originales des troubadours*, Paris, 1816—1821, 6 vol., t. IV, p. 85; Milá y Fontanals, (1861), 2e éd., p. 129; V. Balaguer, *Historia política y literaria de los trovadores*, Madrid, 1878—1879, 6 vol., t. III, p. 257; C. A. F. Mahn, *Die Werke der Troubadours in provenzalischer Sprache*, Berlin, 1846—1853, 4 vol., t. III, p. 20; A. Jeanroy, éd. critique (citée à la p. 145, n. 1), p. 534.

Traductions: [Millot], *Histoire littéraire des troubadours*, Paris, 1774, 3 vol., t. II, p. 154 (en raccourci); Diez (1829), 2e éd., p. 423 (en allemand); Cl. Fauriel, *Histoire de la poésie provençale*,

Leipzig et Paris, 1847, 3 vol., t. II, p. 153; Milá y Fontanals, (1861), 2e éd., p. 127, et Balaguer, p. 255 (en espagnol); Jeanroy, éd. citée, p. 535; du même auteur, *Anthologie des troubadours*, Paris, s. d. [1927], p. 114; enfin, du même auteur, *La poésie lyrique des troubadours*, Paris et Toulouse, 1934, 2 vol., t. II, p. 203.

Versification: a b b a c d d e e. a = atz. b = is. c = òc.
8 8 8 8 8 8 8 8 8. d = às. e = itz.

7 strophes *unissonans* de 9 vers et une tornade de 4 vers. Cf. F. W. Maus, *Peire Cardenals Strophenbau . . .* (*Ausgaben und Abhandlungen aus dem Gebiete der romanischen Philologie*, V), Marbourg, 1884, Appendice, p. 120, n° 598, 3.

Mon texte, que j'ai revu sur les manuscrits, est basé sur le ms. *C*. Dans quelques passages, l'édition provisoire de M. Jeanroy a été corrigée à l'aide des comptes rendus cités à la p. 145, note 1.

8. *Andolozitz et Arabitz*. Sur la formation des noms de peuples en *-itz*, voy. Chabaneau, *Revue des langues romanes*, t. XXI, 1882, pp. 240—241.

10. *Alcavis*, etc. Je ne pense pas que certains de ces appellatifs désignaient, dans l'esprit du poète, des tribus précises. Les *Alcavis*, sont-ce des Algarves ou des *alcaldes*, comme l'a compris Milá y Fontanals? D'après Diez, p. 424, n. 1, ce seraient des Kabils. Sur les Goths, cf. Milá y Fontanals, p. 127, n. 4, cité aussi par M. Jeanroy, dans sa note à ce vers.

11. *Goitz*. Dans cette graphie je combine celles des deux manuscrits, en supposant que dans *C* il y aurait simplement un jambage de trop.

14—17. La ponctuation est de Schultz-Gora.

21. *Marroquenas* est d'une formation fantaisiste, cumulant les suffixes *-inus* et *-anus*.

24. *Proensa e*: hiatus; cf. *que ancmais*, au vers 32.

36. *outrasalhitz*. Cf. Levy, *Supplement-Wörterbuch*, t. V, p. 478, qui hésite à donner une traduction de ce passage. Le sens du mot est »traîtres», proprement: transfuges, ceux qui sont passés de l'autre côté, dans le camp adversaire.

52. *Serdas*, de *Ceritanus*, est à Cerdagne ce que *Espas* (vers 60) est à Espagne. La leçon des manuscrits, *Ferras*, est fautive; l'embarras de *C* est trahi par la graphie *ferrans*, avec l'*-n-* exponctué. La correction a été proposée par M. Jeanroy, dans sa note à ce vers. J'imprime S- pour rester paléographiquement plus près du *f-* des manuscrits. C. Michaelis de Vasconcellos, *Geschichte der portugiesischen Litteratur*, p. 172, n. 3, conjecturait: *Sturiás*, Asturiens, et en deux syllabes(!), dans G. Groeber, *Grundriss der romanischen Philologie*, II, 2, Strasbourg, 1897.

61. La leçon de *R* serait plus claire: *la preisa e l'amas*, »la foule et la multitude» (pour l'hiatus, cf. la note au vers 24). Mais *amas* ne peut pas être admis à rimer avec les mots en *-âs*. Je comprends: *e'l cap e'l*[*s*] *mas* comme représentant *e el* [= *en lo*] *cap e els* [= *en las*] *mas*.

64. *·n* représente plutôt *en* = *inde* »à ce sujet» que la particule honorifique.

67. *era*, imparfait, construit par rapport au futur *er*. Dans son compte rendu, Levy, qui avait signalé la bonne variante de *R* au vers 29 (*franse* pour *fransa*), donne ici, pour le même manuscrit, *es agrazitz*, ce qui est une faute dans sa copie.

Paris István Frank

Wortgeographische Beobachtungen über deutsches Lehngut im Schwedischen

Die schwedische Sprache ist bekanntlich im Laufe der Zeiten stark durch das Deutsche beeinflusst worden. Aus geographischen und kulturgeschichtlichen Gründen ist es natürlich, dass besonders Norddeutschland als Ursprungsherd dieses deutschen Einflusses in Frage kommt. Das importierte Wortgut legt auch seinerseits ein beredtes Zeugnis davon ab, indem es oft in verschiedener Weise ausdrücklich nach Norddeutschland hinweist.

Der norddeutsche Ursprung der Entlehnungen besagt keineswegs, dass es sich um rein dialektische Wörter handelt. Im Gegenteil sind es oft Wörter der höheren Schichten des Nordens und auch deswegen oft gemeindeutsche Wörter. Im Laufe der letzten Jahrhunderte sind mündliche Entlehnungen naturgemäss vorwiegend aus der hochdeutschen Umgangssprache norddeutscher Prägung aufgenommen worden.

Seine Herkunft aus Norddeutschland kann ein Lehnwort dadurch beweisen, dass es überhaupt nur hier gebräuchlich war. Es kann sich aber auch die Bedeutung einer Entlehnung als speziell norddeutsch erweisen. Nur darf die Tatsache, dass ein Wort oder die Bedeutung eines Wortes nur in Norddeutschland gebräuchlich ist, nicht ohne weiteres zu der Folgerung verleiten, dass dies auch zur Zeit der Entlehnung der Fall war.

Es kann sich die Sache auch so verhalten, dass ein früher gemeindeutsches Wort oder eine gemeindeutsche Bedeutung sich allmählich auf den Norden zurückgezogen hat und somit ein Randwort oder eine »Randbedeutung» geworden ist. Wenn als Rückzugsgebiet nur der Nordosten in Frage kommt, ist es zu einem speziellen Ostseewort geworden — dieser Name hat seine volle Berechtigung, wenn es ausser in Nordostdeutschland und Schweden auch in Dänemark und Finnland sowie in den Baltischen Ländern und gelegentlich sogar in Russland gebräuchlich war —, und sein Vorhandensein an einem Ufer der Ostsee hat es auch an den anderen Ufern stützen können. Umgekehrt kann auch ein Wort bzw. eine Bedeutung, die heute gemeindeutsch ist, zur Zeit der Entlehnung speziell norddeutsch gewesen sein. Ob wir also ein deutsches Lehnwort im Schwedischen bzw. die Bedeutung eines solchen Wortes als eine norddeutsche Entlehnung betrachten dürfen, hängt natürlich davon ab, ob es zur Zeit der Übernahme nur auf Norddeutschland beschränkt war.

Es kann auch der Fall eintreten, dass ein aus Deutschland entlehntes Wort bzw. seine Bedeutung, die in Deutschland selbst später abgestorben sind, im Schwedischen weiterleben. Das stimmt gut dazu, was wir sonst über die Lehnwörter wissen: Es ist eine öfters festgestellte Tatsache, dass Lehngut sich gelegentlich in der entlehnenden Sprache länger und in mancher Hinsicht besser konserviert als in der Sprache, aus der es ursprünglich stammt.

Der Zweck der folgenden Zeilen ist, auf einige Wörter unter vielen hinzuweisen, die auch ihrerseits geeignet sind, die norddeutsch-schwedischen Bindungen wortgeographisch zu beleuchten.

Das schwed. Wort *advokat* 'Rechtsanwalt' ist seit 1541 belegt (vgl. Hellquist, Svensk etymologisk ordbok s. v.) und ist wohl durch deutsche Vermittlung ins Schwed. gelangt. Im Deutschen gilt dafür als amtliche Bezeichnung, *Rechtsanwalt*, aber in mehreren Mundarten findet sich der Ausdruck *Advokat*. In Livland wird (nach Kretschmer, Wortgeographie der deut-

schen Umgangssprache S. 387) *Advokat* verwendet, und dies trifft auch für die Umgangssprache in Estland und Kurland zu. Die Übereinstimmung zwischen dem Schwed. und dem Deutschen der Baltischen Länder darf aber in diesem Falle nicht ohne weiteres auf direkten Zusammenhang zurückgeführt werden. Das bereits im Mittelalter aufgenommene Wort *Advokat* war nämlich im Deutschen früher die gewöhnliche Benennung des 'Rechtsbeistandes'; der Ausdruck *Rechtsanwalt* wurde vor allem durch seinen offiziellen Gebrauch bes. in den Reichsgesetzen vorgetrieben (vgl. Schulz, Deutsches Fremdwörterbuch I S. 9 s. v.). Aus der deutschen Hochsprache gelangte das Wort *Advokat* dann sowohl in das Schwed. wie in die deutsche Sprache der Baltischen Länder. Dass *Advokat* im Baltendeutschen, das in recht engem Konnex mit der deutschen Hochsprache stand, sich behaupten konnte und hier nicht in der Umgangssprache durch *Rechtsanwalt* verdrängt wurde, wird wohl teilweise mit dem Konservatismus des Baltendeutschen zusammenhängen; teilweise wird es darauf beruhen, dass *Advokat* hier durch das Russische gestützt wurde, das den Ausdruck *адвокат* aus dem Deutschen übernommen hatte und als amtliche Bezeichnung gebrauchte; im amtlichen Gebrauch wurde auch im Baltendeutschen *Rechtsanwalt* immer häufiger verwendet.

Schwed. *aprikos* 'Aprikose', seit 1660 belegt, ist, wie Hellquist (s. v.) richtig bemerkt, ein Wanderwort, das in letzter Reihe auf die frz. Pluralform *abrico(t)s* zurückgeht. Im Schwed. kam früher auch die Form *abricos(s)* vor, die dem Frz. noch näher steht. Nach Schweden ist das Wort kaum direkt aus Frankreich gelangt, obgleich auch unmittelbarer frz. Einfluss nicht völlig ausgeschaltet werden darf, wie die im Schwed. begegnende Form *ambricot* anzudeuten scheint. Für die schwed. Form *abricos(s)* ist wohl wenigstens holländ., aber dazu vielleicht auch noch deutsche Vermittlung anzunehmen, da auch im älteren Deutsch eine Form *abricose* vorkommt, die ihrerseits auf holländ. *abricos* nebst Varianten zurückgeht (vgl. Horn, PBB 23 [1898] S. 254); daneben kommt im Deutschen die

bereits im Jahre 1644 bei dem Schleswiger Jürgen Andersen belegte Form *apricose* mit *p* auf (vgl. Kretschmer, Wortgeographie S. 91 ff.).

Über das Holländ. scheint das frz. Wort nach Deutschland erst im 17. Jahrhundert gekommen zu sein, und zwar als Benennung einer besonders hervorragenden in Holland gezogenen Art dieser Frucht, die schon vorher in Deutschland unter dem Namen *Marille*[1] recht bekannt war (vgl. Kretschmer S. 89 ff.). Im 17. Jahrhundert, also zur Zeit der Entlehnung ins Schwed., war *Aprikose* im Deutschen noch ein ausschliesslich auf den Norden beschränktes Wort, das erst im 19. Jahrhundert auch in mehreren anderen Teilen Deutschlands das ältere *Marille* verdrängte.

Das schwed. Wort ist somit besonders in seiner allgemein herrschenden Form *aprikos* als ein norddeutsches Lehnwort zu betrachten, bei dessen Einbürgerung auch holländ. und frz. Einflüsse einhergegangen sein mögen. Auch das dän. *aprikos* wird über das Norddeutsche aus dem Holländ. übernommen sein.

Schwed. *bod* 'Laden, Geschäft, Verkaufsraum' und gleichbedeutendes deutsches *Bude* sind beide bodenständige Bildungen und gehen etwa auf urgerm. **bōþō-* zurück, dessen ursprüngliche Bedeutung wohl 'Brettergestell, Hütte' war.[2]

[2] Auch dieses Wort war seinerzeit weit verbreitet. Ausser in Deutschland war es in Schweden (vgl. noch das heutige schwed. *morell* 'cerise noire') und in vielen slavischen Ländern bekannt (vgl. B. Hasselrot, L'abricot, Studia Neophilologica 13 [1940/41], S. 55).

[1] Die von Kluge-Götze, Et. Wb.[11] s. v. *Bude* vertretene Ansicht, das deutsche Wort sei wegen des späten Auftretens und wegen seiner Verbreitung vom Osten her slavischen Ursprungs (viell. < tschech. *bouda*, poln. *buda*), kann nicht überzeugen. Dagegen spricht entschieden die offensichtliche Zusammengehörigkeit mit der nord. Sippe, altschwed. *bod* u. a., sowie mit dem germ. Verbalstamm, der in got *bauan*, isl. búa, ahd. *bûan* u. s. w. uns entgegentritt. — Das mengl. *bothe*, nengl. *booth* scheint auf Entlehnung aus dem Dän. zu beruhen (vgl. Oxford Dictionary I 997 s. v. *booth*).

Die Entstehung der Bedeutung 'Laden' aus dieser Grundbedeutung ist keineswegs eine solche Selbstverständlichkeit und war durchaus nicht so zwangsläufig vorgezeichnet, dass wir ohne weiteres ihre spontane Entwicklung in beiden Sprachen voraussetzen dürfen. Vielmehr scheinen die nahen Beziehungen zwischen dem Schwed. und Deutschen dafür zu sprechen, dass diese Bedeutungsentwicklung nicht unabhängig stattgefunden hat. *Bude* ist ein dem Süddeutschen fremd gebliebenes Wort, das wenigstens heutzutage meistens in geringschätziger, oft sogar ausgesprochen verächtlicher Bedeutung einen Laden bezeichnet. Für Dorpat wird sein Gebrauch auch für die feinsten Läden bezeugt (vgl. Kretschmer, Wortgeographie S. 315). Auch im Mittelniederländischen begegnet *boede* 'kraam, tent', 'loods' 'schuur, keet', 'hutje, huisje' (vgl. Verwijs-Verdam, Middelnederl. Woordenboek I 1331). — Im Schwed. wurde *bod* in der Bedeutung 'Laden, Geschäft' erst im 19. Jahrhundert durch *butik* verdrängt (vgl. Hellquist s. v. *butik*). Das diesem schwed. Wort zugrunde liegende frz. *boutique* war im Deutschen bereits im 17. Jahrhundert recht verbreitet, ist aber in neuerer Zeit bis auf bescheidene Nachklänge aufgegeben worden. Auch im Dän. ist *bod*, das früher in Übereinstimmung mit dem Schwed. die Bedeutung 'Laden, Geschäft' hatte, im 19. Jahrhundert durch *butik* verdrängt worden und zur Bezeichnung für 'kleinere Laden' herabgesunken (vgl. Ordbog over det Danske Sprog II 929).

Auch das schwed. *bur* 'Käfig', auch besonders 'Vogelkäfig', geht auf ein dem Nordgerm. und Westgerm. gemeinsames Wort etwa mit der Bedeutung 'Wohnung, Behausung' zurück, das zu demselben Verbalstamm gehört wie das soeben behandelte *bod* usw. Die Entstehung der heute sowohl im Deutschen wie im Schwed. vorherrschenden Bedeutung 'Käfig', neben der die ursprüngliche in beiden Sprachen jedenfalls in deutlichen Spuren noch zu erkennen ist, hätte natürlich wie im Falle *bod* selbständig hüben und drüben erfolgen können. Aber dieselben Gründe, die dort für einen Zusammenhang zwischen den beiden Entwicklungslinien sprachen, sind auch

hier vorhanden. Im Deutschen ist *Bauer* 'Vogelkäfig' im wesentlichen auf den Norden und auf den md. Osten beschränkt (vgl. Kretschmer S. 553); auch die Belege bei Lexer scheinen in diese Richtung zu weisen (vgl. Lexer I 390 und Nachträge 112 sowie Schiller-Lübben, Mndd. Wb. I 452 ff. s. v. *bur*). — Im Dän. ist wie im Schwed. die Bedeutung 'Käfig' vorherrschend geworden (vgl. Ordbog over det Danske Sprog III 132 ff. s. v. bur), während sie dem engl. *bower* 'Laube' abgeht (vgl. Oxford Dictionary I 1032).

Schwed. *kolonialvaror* stammt, wie viele andere Wörter der schwed. Kaufmannssprache, aus dem Deutschen, wo *Kolonialwaren* etwa um 1800 in Gebrauch gekommen zu sein scheint; früher galt hier *Koloniewaren* (vgl. Schirmer, Deutsche Kaufmannssprache [1911] S. 101). Auch das Dän., wo sowohl *kolonialvare* als *kolonivare* begegnet (vgl. Ordbog over det Danske Sprog X 1056 ff.), hat diese Ausdrücke offenbar aus dem Deutschen übernommen. Das deutsche Wort geht wohl auf engl. *colonial articles, colonial produces* zurück. — Schwed. *kolonialvaruhandlare* ist eine junge Entlehnung, anstatt deren noch etwa um die Mitte des 19. Jahrhunderts *kryddkrämare* (auch dies aus dem Deutschen; vgl. ndd. *krûde* und *kremer*) gewöhnlich gebraucht wurde (vgl. Hellquist s. v. *specerier*). Das zugrundeliegende deutsche Wort *Kolonialwarenhändler* scheint (nach Kretschmer, Wortgeographie S. 267 ff.) vorwiegend norddeutsch zu sein und seine Entsprechung im Süden ist *Spezereihändler*, das freilich auch im Norden nicht unbekannt war, wo bereits im Mittelniederdeutschen *specerie* galt; von hier aus gelangte auch dieses Wort nach Dänemark und Schweden. — Finn. *siirtomaatavarat* 'Kolonialwaren' und *siirtomaatavarakauppias* 'Kolonialwarenhändler' sind Lehnübersetzungen aus dem Schwed.

Für schwed. *kravatt* 'Schlips, Halsbinde', das (wie Hellquist s. v. feststellt) seit 1716 belegt ist und ebenso wie deutsches *Krawatte* auf frz. *cravate* zurückgeht, scheint zunächst deutsche Vermittlung weniger wahrscheinlich, da in Deutschland *Krawatte* als vorwiegend süddeutsch gilt, anstatt dessen im Norden

Schlips verwendet wird (freilich scheint *Krawatte* seit einiger Zeit wieder im Vormarsch begriffen zu sein). Zur Zeit der Entlehnung des schwed. Wortes lagen die Dinge aber anders: damals war *Krawatte*, seit etwa Ende des 17. Jahrhunderts im Deutschen belegt, nicht nur im Süden, sondern auch im Norden vorherrschend. Erst um die Mitte des 19. Jahrhunderts wurde in Norddeutschland *Krawatte* durch das aus England stammende *Schlips* (< engl. *slip*, plur. *slips*) verdrängt (vgl. Kretschmer, Wortgeographie S. 421 und Agnes Bain Stiven, Englands Einfluss auf den deutschen Wortschatz [Diss. Marburg 1936] S. 69 u. Anm. 447 sowie die dort zitierte Literatur).

Deutsche, und zwar norddeutsche Vermittlung ist somit für schwed. *kravatt* gut möglich. Für deutsche Vermittlung spricht ausser der Chronologie vielleicht auch die schwed. Form *kravatt*, die der deutschen mit *tt* entspricht. Daneben sind auch sowohl im Schwed. wie im Deutschen Formen mit einfachem *t* belegt, die noch die frz. Orthographie aufweisen. Im Dän. sind seit der Wende des 17. und 18. Jahrhunderts *kravat*, *cravate*, *krawat(t)e* belegt (vgl. Ordbog over det Danske Sprog XI 316), die auch jedenfalls teilweise auf deutschen Einfluss zurückzuführen sind.

Schwed. *mangel* 'Rolle zum Glätten der Wäsche' ist seit etwa 1750 in der schwed. Schriftsprache heimisch (vgl. Hellquist s. v.). Wie das frühe Auftreten des Wortes in der Mundart von Öland, wo es schon 1678 belegt ist, nahezulegen scheint, stammt das Wort wohl aus Deutschland. Hier sind für diesen Begriff zwei Wörter gebräuchlich: *Mangel* und *Mange*[*n*] < lat. *manganum* und *Rolle* < lat. *rotula*. *Mangel* bzw. *Mange*(*n*) gilt in Preussen, Schlesien, Böhmen, Mähren Bayern sowie in ganz Westdeutschland von Westfalen bis in die Schweiz, *Rolle* dagegen in Livland, im mittleren Norddeutschland und in den österreichischen Alpenländern (vgl. Kretschmer, Wortgeographie S. 393). Das ältere Wort war *Mange*(*l*), das früher, und zwar noch zur Zeit der Entlehnung ins Schwed., über viel weitere Gebiete verbreitet war; der erste Beleg für *Rolle* stammt (nach Kretschmer) aus dem Jahre 1715.

— Auch das Dän. hat das deutsche Wort *Mangel* aufgenommen, aber die im mittleren Norddeutschland eingetretene Verschiebung, durch die hier *Rolle* für *Mangel* eintrat, zeigt ihre Rückwirkung auch in Dänemark, wo *Rulle* seit etwa der Wende des 17./18. Jahrhunderts (vgl. Ordbog over det Danske Sprog XVII 1349) allmählich Fuss zu fassen beginnt. — Trotz der heutigen Verbreitung von *Mangel* und *Rolle* im Deutschen steht somit nichts der Annahme im Wege, dass das schwed. Wort aus Norddeutschland stamme.

Für den 'Bindfaden' wird im Schwed. der Ausdruck *segelgarn* verwendet, dem im Dän. *Sejlgarn* entspricht. Die beiden Teile des Wortes sind zwar gut nordisch (über *segel* vgl. Hellquist s. v.), aber die Zusammensetzung als solche stammt wohl aus dem Norddeutschen, wo *Segelgarn* in dieser Bedeutung an der Waterkante heimisch zu sein scheint (vgl. Kretschmer, Wortgeographie S. 122; Adelung I [1808] 1024 s. v. *Bindfaden* belegt *Segelgarn* für das »Niedersächs.»; vgl. auch Kluge, Seemannssprache 721); auch im Holländ. heisst es *zeilgaren*.

Schwed. *skafferi* 'Speisekammer', das seit 1541 belegt ist, fasst Hellquist (S. 922 s. v. *skaffa*) als eine Ableitung zu schwed. *skaffa* auf, das auf das deutsche *schaffen* zurückgeht. Nun ist es aber eine auffallende Tatsache, dass im Holländ. ein Wort *schapraai*, *schaprade* 'Küchenschrank', 'Esschrank' vorhanden ist, das vom schwed. Wort wohl nicht gut getrennt werden darf.

Bereits im Ahd.[1] ist *scafreita* 'toreuma' und im Andd. *scapareda*, *scapereda* 'Stellbrett', 'Gestell' bezeugt (vgl. Graff II 481; Gallée, Vorstudien zu einem andd. Wb. 271; Wadstein, Kleinere alsächs. Sprachdenkmäler 219). Durch den Schwund des intervokalischen *-d-* und durch die Entwicklung eines Übergangslautes *-i-* ergab sich daraus im Holländ. *schapraai* über mndl. *scaprade* 'provisiekast', 'etenskast', 'broodkast' (vgl.

[1] Im Obd. auch nhd. *Schaffreite* 'Gestell', 'Gefässe darauf'; vgl. Grimm, D. Wb. VIII 2036.

Woordenboek der Nederlandsche Taal XIV 276 ff.). Dieses holländ. Wort wurde wahrscheinlich direkt oder durch ndd. Vermittlung ins Schwed. übernommen oder bildete den Ausgangspunkt für eine schwed. Nachbildung. Dabei trat für das holländ. *-aai*, das als eine Entsprechung des frz.-roman. Suffixes *-ie* aufgefasst wurde, im Schwed. *-i* ein. Das *f* anstatt des holländ. *p* kann entweder erst im Schwed. durch den Einfluss des Verbs *skaffa* (< hd. *schaffen*) erklärt werden oder aber übernahm das Schwed. das Substantiv bereits mit *f* aus dem Ndd., wo — bes. auch in der ndd. (und ndl.) Seemannssprache — das aus dem Hd. stammende *schaffen* in den Bedeutungen 'essen', 'eine Mahlzeit anschaffen und auftischen' gebräuchlich war (vgl. Kluge, Seemannssprache S. 675 ff.; dazu nach Grimm, D. Wb. VIII 2033 *Schaffer* »im Niedersächs.» 'der Anordner und Besorger einer Mahlzeit'). Vgl. schwed. Seemannsspr. *skaffning*.

Ob dieses Wort direkt aus Norddeutschland oder auf dem Umwege über Schweden nach Estland gelangte, wo es von Kretschmer (Wortgeographie S. 470) in der Form *Schafrei* bezeugt wird, sei dahingestellt.

Schwed. *skänk* 'Schrank' — z. B. 1645 belegt — ist ebenso wie dän. *skaenk* aus dem Deutschen entlehnt, wo Hellquist (S. 973) auf mhd. *schank* hinweist. Dieses lebt in Westdeutschland auf einem Gebiet von Lothringen und Elsass über Hessen bis nach Thüringen und teilweise sogar im Fränkischen (vgl. Kretschmer, Wortgeographie S. 475). Lautlich steht aber der schwed. und dän. Form näher das von Kretschmer in Berlin nachgewiesene und als veraltet bezeichnete *Schänke* (*Eckschänke*). Die Form mit *e* bzw. *ä*, die wohl dem Einfluss von *Schenke* 'Wirtshaus', 'Ausschank' zuzuschreiben ist, wäre somit bereits in Deutschland entstanden.

Schwed. *syren* 'Flieder, syringa vulgaris' (seit 1746 bezeugt) stammt nach Hellquist (S. 1139) aus dem ält. deutschen *Syrene*. Nach Kretschmer (Wortgeographie S. 200 ff.) war der älteste deutsche Name dieser Pflanze *Syringsbaum*; im 18. Jahrhundert tritt auf weiten Gebieten *Flieder*, ursprünglich der Name der

sambucus, die eine grosse Ähnlichkeit mit der *syringa* hat, dafür ein. Heute gilt für *syringa* die Benennung *Flieder* ausser im Hd. etwa im östlichen Nord- und Mitteldeutschland, während die Pflanze in Nordwestdeutschland *Syringe* heisst; die Form *Zirene* bzw. *Sirene* wird ausser in einigen Teilen des Thüringischen auch in Lübeck, Göttingen, Livland und einigen anderen Ortschaften gebraucht. Der Ausgangspunkt der schwed. Form ist wohl in Lübeck zu suchen. Im ält. Schwed. galt neben der Form mit *y*, das auf den Einfluss des latein. Grundwortes zurückzuführen ist, auch in Übereinstimmung mit dem Deutschen *siren*. Diese Form ist in der schwed. Sprache Finnlands auch heute noch gebräuchlich.

EMIL ÖHMANN

Besprechungen

Anticlaudien, a Thirteenth-Century French Adaptation of the *Anticlaudianus* of Alain de Lille by **Ellebaut**, edited for the first Time, with Introduction, Commentary, and Glossary. A Dissertation... by **Andrew J. Creighton**. Washington, D. C., The Catholic University of America Press, Inc., 1944. 172 p. Price $ 1.50.

Il existe deux adaptations en vers français de l'*Anticlaudianus* d'Alain de Lille, somme d'instruction chrétienne sous forme d'allégorie, composée en 1182 ou 1183. L'une, anonyme, est conservée dans le manuscrit fr. 1634 de la Bibliothèque Nationale, décrit par moi ici même[1]. De ce poème Paul Bayart a publié de longs extraits à propos du *Ludus Adae de Basseia canonici Insulensis super Anticlaudianum* (Lille, 1930). L'autre est le poème de 3408 vers octosyllabiques publié par M. Creighton. L'unique manuscrit est de la fin du XIII[e] siècle. L'auteur, Ellebaut, dont on ne sait rien de plus, se nomme au premier vers. C'est une adaptation assez libre du modèle latin. L'empreinte de Boèce et de Martianus Capella y est très visible.

L'unique copie est manifestement d'une correction médiocre. Beaucoup de passages semblent réfractaires à une interprétation précise. A côté des rimes riches il y en a de très insuffi-

[1] A propos d'un *Dit d'Amours* (*Neuphilologische Mitteilungen*, IX, 1907, p. 5).

santes. En était-il ainsi dans l'original? Toujours est-il que quelques-unes se laissent facilement corriger par une simple inversion des mots ou autrement. Ainsi celle des v. 3311—12, dont le premier est trop long (je rectifie la ponctuation de l'éditeur):

> Orgueil fuie qui puet et eschit
> Se il a Dieu ne vieut puïr.

doivent être lus

> Orgueil qui puet fuie et eschieut
> Se il a Dieu puïr ne vieut.

Les seconds hémistiches des v. 3017—18 sont identiques:

> Vous cuit je bien moustrer a l'ueil.
> Mais ains vous weil mostrer a l'ueil . . .

L'auteur ne les a certainement pas écrits ainsi. Il suffit d'une simple inversion pour corriger le v. 3018: *Mais ains mostrer a l'ueil vous weil.*

Les formes du copiste sont souvent en opposition avec les exigences de la rime riche. L'éditeur en signale (p. 12) quelques cas, mais sans corriger dans le texte (il aurait cependant mieux valu pratiquer la correction là où elle est sûre). Mais il y en a d'autres qu'il n'a pas notées, p. ex. *anuiant*: *noiant* 32, 843, 1061, et *vertés* : *noirtés* 1360, où les formes normales au point de vue de la phonétique historique sont *anoiant* et *nertés.*

Les faits linguistiques et les conclusions qu'en veut tirer l'éditeur ne sont pas toujours présentés avec toute la précision désirable. Que les sont les infractions aux règles de la déclinaison attribuables à l' auteur? Celui-ci connaissait-il les deux formes *mout et mont* (m u l t u m), cette dernière familière à Rutebeuf par exemple? M. C. ne ment onne même pas la possibilité de rétablir aux v. 2241—2 une rime irréprochable *l'ont* : *mont* à la place de *l'ont* : *mout.* L'auteur employait-il indifféremment les futurs du type *avra* (*ara*), etc., à côté de la forme svarabhaktique *avera,* etc.? Autant de questions auxquelles l'éditeur laisse au lecteur le soin de chercher une réponse. Le verbe *esclelister* (*ta clere raie Qui de toy escleliste et raie* 1363), s'il a existé, ne p urrait s'expliquer que comme une forme svarabhaktique du normal *esclistrer.* La forme extraordinaire qu'offre le manuscrit, on pourrait, il est vrai, l'écarter en corrigeant *Qui de toy esclistre, ist et raie;* mais ce n'est là qu'une conjecture.

La langue du poète ne manque pas de saveur. Il faut seulement regretter que le glossaire et les notes explicatives de l'éditeur

n'en donnent pas une idée suffisante. La fonction d'un glossaire n'est pas d'offrir une simple énumération, accompagnée d'une traduction approximative, de mots plus ou moins rares, mais aussi de mettre en lumière l'usage qu'en fait l'auteur, en indiquant le contexte où ils apparaissent et, surtout lorsqu'il s'agit d'un mot à aire limitée ou appelé à disparaître, de signaler les faits éventuellement connus susceptibles de situer le vocable dans l'espace et le temps. L'éditeur n'a pas su tirer des dictionnaires qu'il a consultés tous les renseignements qu'ils offrent pour l'éclaircissement du texte étudié par lui. Il ne semble pas avoir remarqué non plus que le poème d'Ellebaut est assez riche en proverbes qui, il est vrai, ne sont pas toujours rendus textuellement mais sont modifiés pour s'adapter mieux au contex e. On en trouvera, dans les remarques qui suivent, quelques exemples.

45 *Que chaut ne froit n'i fait orage*, corr. *fait n'orage*. — 63 Remplacer le point par une virgule, et ainsi toujours devant le *si* copulatif. — Cette jolie image n'a pas été relevée:

> Or vous dirai d'une fontaine
> Qui la souz un arbre sourdoit,
> Dont li ruisiax *plus clers* estoit
> *Que n'est larme de pecheris.* 85

132 *Diex nous a fait sa despensiere*, corr. *Diex en a fait*. — 168 *Deseur sa destre* manque dans les dictionnaires. Tobler-Lommatzsch II, 1787, a seulement *sor destre*. — 186 *Si salua a haute chiere*. Godefroy, II, 123a, et T.-L., II, 396, ont *bele, douche, humle, plainne* ('franche'), *sure, laide chiere*, etc., mais ni *haute chiere* ni *de meillor chiere:*

> Ne puis aler car trop sui lasse,
> Et se je un petit suasse,
> Assez *fusse de meillor chiere.* 2250

Cf. aussi ci-dessous, v. 3127, *faire chiere*. — 239 Remplacer le point par une virgule. — *Atemprance*, la figure allégorique de la mesure, apparaît:

> Dame Nature a saluee
> Sagement, a moienne vois,
> Et les autres, si com fu drois,
> Salua ele et enclina.
> A tant sa parole fina
> *Plus bel qu'a la guise de Liege,* 283
> Puis est assise sun sor un siege.

Si l'éditeur s'était demandé ce que c'est que la manière de Liége, Le Roux de Lincy (*Proverbes français*, I, 1859, p. 292) lui aurait fourni la réponse: *Li gentil de Liege.* — 414-5 *Et s'ot un mantel a escote Em plussors liex rataconné. Escote* n'est pas, comme il est supposé au glossaire, 'sorte de vêtement', mais 'Ecossaise'. Les Ecossais étaient considérés au moyen âge comme des vagabonds va-nu-pieds. Cf. Godefroy, III, 428c:

> Com uns Escoz a son col sa çavete,
> De palestiaus sa chape remendeie.

L'extrait provient d'une chanson de La Chievre de Reims (Raynaud 383; éd. Mann, *Zeitschrift für roman. Philologie*, XXIII, 102). Voir Tobler-Lommatzsch, II, 75, *s. v.* çavate. — 460 Corr. *Qant chose* [*a*] *que donner li loise.* — 495 La rime riche se rétablit si on corrige *Les dames qu'ele trova la* (: *parla*). — 514 *Droit* est probablement une faute d'impression pour *droite.* — 900 *Qui n'ot pas cote de cordé Ne chemise de chanevas.* Cf. le *Roman de la Rose: cote et sorcot de cordé Et une gonelle de chanvre.* — 947-8 '*J'en ferai ce que je porrai*', *Car outre ce nule ne quiert.* Locution proverbiale abondamment attestée: *Outre pouoir noient* (Morawski, n:o 1574); *Qui fest ceo k'il puet toutes ses leis acomplist* (*ib.*, n:o 1936 et variantes, p. 125). C'est d'ailleurs un vieil adage des légistes: *Ultra posse nemo obligatur.* — 1027 *Ce* est le *si* copulatif, il faut remplacer le point-virgule par une virgule, de même 1356 et ailleurs. — 1042 Corr. *Qui lor fu*[*st*] *grevains et pesanz.* — 1213 Aj. deux points à la fin.

> Lors *se traist d'un senz* la matrone 1237
> Por ce que Prudence veïst
> Nostre Seignour . . .

Cette formule, qui signifie 's'effacer', manque dans les dictionnaires. — 1277 Remplacer le point par une virgule. — 1289 *Voit* est pour *voi*[*s*]*t.* — 1324 *Tex faut encor qui puis recuevre.* C'est probablement un proverbe, mais je ne l'ai pas trouvé ailleurs.

> Et je sui lourde et radotiere
> Plus que n'est fame *vilotiere* 1345
> Quant ele vient a la cité.

Vilotiere ne saurait signifier ici 'vagabond, trollop', comme il est dit au glossaire, mais, comme le montre le contexte, 'lourdaude, paysanne d'un esprit grossier'. — 1357 *Ce qu'a jour vient parler la nuis*, corr. probablement *qu'a*[*u*] *jour.* — 1364 Non pas *poours* 'peur', mais *puours* 'vanteur'. — 1365 *En la com-*

paroison des biens . . . Le v. 1710 est identique (à la graphie près):

Que petit vaut richesse toute
En la comparison des biens 1710
Que je donrai a touz les miens.

1693 Autre formule, de sens identique:

Ne priseroient quanqu'il ont
La retaille de deus lincieus
Vers la comparoison des cieus. 1693

En la comparoison de et *vers la comparoison de* manquent dans les dictionnaires. T.-L. a seulement *en comparoison de.* — 1398 *Que ne puet estre a nul ator Creature sans creator. A nul ator*, qui doit signifier 'aucunement', manque dans les dictionnaires. — 1422 *Pruevent* (: *pruevent*), corr. *truevent*(?) — 1430 *Li cuidiers ou il sont torné*, corr. *trové* (*: prové*). — 1465 Remplacer le point par une virgule. — 1533 *C'il* (=*S'il*) *font folie, ce* (= *si*) *la boivent.* Cf. l'expression *boire toute honte* et les proverbes *Qui fait la folie si la boive* (Morawski, n:o 1939), et *Qui le braça si le boive* (*ib.*, n:o 1966). — 1547 *Ma soffrance essaient* 'ils mettent ma patience à l'épreuve', manque dans les dictionnaires, de même 1555 *Chascuns fait de trop son assez*, mais T.-L. I, 595, signale un passage analogue dans le *Roman de la Rose.* — 1592 Corr. *Qui tout set rendre a droit*[*e*] *poise* (probablement faute d'impression). — 1604-5 *Que nus hom parmi la deserte Ne desert m'amour ne ma grace.* Corr. *parmi sa deserte*, 'par son propre mérite'. La formule manque dans les dictionnaires. — 1932-3. *Et est dou tout a vo devise*, corr. *Et que dou tout a vo devise* (suppr. le point final) *Avons acompli ton service* (corr. *servise*). — 1966 Le ms. a *Sainte est lors et sainte fu lués*, M. C. corrige à tort *Sainte fu lors et sainte lués*, il faut simplement intervertir les verbes: *Sainte fu lors et sainte est lués.* — 1989-90 *Ne s'ele tous jours se tenra A son preu et a sa promesse*, corr. *A son veu et a sa promesse;* cf. 2080 *Tenra sa promesse et son veu.* — 2029 30 *Ele est ma chambre et ma chapele, Ele est m'ansele et mes reclus.* Il ne pourrait s'agi de *m'ansele* 'ma servante', mais de *ma cele* 'ma cellule'. — 2040 *Que par mon los l'ai fiancie*, corr. *l'a fiancie.* — 2044 *Que bien li venrai a deffense*, la formule n'est pas dans les dictionnaires, ni 2077 *N'i a mais riens de quoi seignier* 'il n'y a pas de quoi se seigner'. — 2116 *Por ce ferai brief ma demeure* 'je ne m'attarderai pas sur cette question'.

»Ce soit a joie, 2136
Dame, que revenir vous voie.
Mout m'esjoy de vo *pesance.*»

Ce dernier mot est incompréhensible dans le contexte et le vers semble d'ailleurs incorrect, *m'esjoy* étant sans donte bissyllabique. Il faut probablement *repassance* ou *repairance.*

»... Dame, descendez,
Por Dieu, et si li amendés (*corr.* demandés)
Que c'est ne quel malage ele a.»

— 2219-20 *Vers lui se trait Prudence lors Ou* (corr. *Que*) *ele iert hors de la charierre.* — 2238 Corr. *Bien pert a*[*s*] *plaies et as cos.* — 2262 *Sourire des iex:*

Si s'esvilla, souri des iex
Et dit: »Vrais Dex, com or m'est miex.
Cil repos m'a toute refaite.»

— 2266 *Si li demande tout a nu.* On dit aujourd'hui'tout cru', etc. — 2273 *Bon chastoier fait a autrui.* Proverbe (Morawski, n:o 314: *Buer se chastie qui par autrui se chastie;* cf. *ib.*, n:o 2265). — 2356 Corr. *Courut a*[*s*] *laingnes dou laingnier.* — 2361 *Qui me firent de lor cheviaus.* C'est le parfait de *ferir.* — 2371 *Envige* (i n v i d i a), relégué aux notes, est une forme curieuse qui méritait d'être signalée. — 2418 *Grans fu li feus, clere est la flame,* corr. *clere ert la flame.* — 2422 *Ja sui ge, jou, damë en terre.* Remplacer le point final par un point d'interrogation et corr. *Ja* [*ne*] *sui ge, jou, dame en terre?* Cf. 2742 (Avarice parle:) *Ja ne faz je de Dieu deable Souvent entre charnex amis?* — 2532 *Ne valent pas mon pié senestre,* expression de mépris qui ne doit pas se trouver ailleurs. — 2596 Aj. virgule à la fin. — 2604 *Je sui cele que conte et roi Aimment.* Le ms. a correctement *qui* (= *cui*) qui devait rester, de même 2611. — 2548 Aj. virgule à la fin et suppr. 'e point final du v. suivant. — 2683 La retouche porte à faux. — 2769 Suppr. le point. — 2775 Corr. *Amer le*[*s*] (les hommes 2773) *faz et terre et fiens.* — 2776 *Dex* est pour *Deu.* — 3055-6 *Communement de mort amere Fist descendre de mere en mere,* corr. *Communement la mort.*

Se ci (= si) mal mors veïsse mordre,
Je *corusse* devant le mordre:
'Ne t'i amors...'

Corr. *Je criaisse.* — 3062-3 *Adans quant si devint chaitis Qui le commant Dieu trespassa,* corr. *Que le commant.* — 3125 *Gloas.* A propos de ce mot très rare, M. C. écrit (p. 153): »gloas = cloaque?)» et cite Godefroy, IV, 291b (un ex.). Au glossaire (p. 169) il donne

'sewer'? (= égout). Le mot n'a sûrement rien à voir avec le mot cloaque. C'est un dérivé de *gloe* qui se rencontre entre autres chez Gautier de Coinci dans l'acception de 'mare'. — 3127 *Je di bien, que qu'i[l] face chiere*, corr. *qui que face chiere* 'qui que fasse la grimacé'. — 3134 *Encor le pis en ma pance ai.* On parle encore aujourd'hui de ce que quelqu'un a »dans le ventre». — — 3152 *Qui por morir naist et amguisse*, corr. *naist a amguisse.* — 3211 *Qui gesir contre lit la face.* Formule rare, probablement limitée à une région déterminée, puisqu'elle ne se rencontre, en dehors de notre texte, que dans *Amadas et Ydoine* (éd. Hippeau):

Encore gist a grant dolour
Malade *contre lit* d'amour 2886
La contesse, qui plus se deut
Que ne fist Tristran por Yseut
N'ele por lui qant l'ama plus.

Dans le même texte, 2460: *Ele languist contre son lit, De riens ne puet avoir delit*, et 2942: *Car langui ai encontre lit.* T.-L., II, 788, et III, 232. — 3226 *A une aguille ou une graffe.* Le ms. a *ou a .j.* (= *un*) *graffe*, leçon à conserver puisque *graffe* est du masculin ou du féminin. — 3227 *Verrons*, corr. *verroit.* — 3245-6 *Hui pert on ce que on ot ier; Ce me samble oevre de potier*, c'est-à-dire quelque chose de fragile.

Orgiex est li vices, briement,
Que Dex plus tost et plus briement,
Que Dex *par droit* et errant venge . . . 3271

Par droit est ici évidemment synonyme de *errant* 'aussitôt'. Je soupçonne une corruption: *par droit* doit être pour *lués droit.* Sur cette expression, voir mon édition de *Deux recueils de sottes chansons* (*Annales Academiae Scientiarum Fennicae*, B LIII, 4), p. 121—2. La rime *lués* : *oés* se rencontre deux fois chez Ellebaut (406, 1966), *lués* encore à l'intérieur du v. 1250. — 3397-8 *Chascun laidengë et mesame.* Voir Godefroy, V, 266b, *s. v.* mesaesmer. Le même accouplement de *laidengier* et *mesamer*[1] et la même rime avec *blasmer* se trouvent dans le *Roman de la Rose* et chez Rutebeuf. Comme le *Roman de Renart* (tout au moins dans l'édition de Martin)[2] a les deux formes *mesamer et*

[1] De même *Didot-Perceval*, éd. W. Roach, 1941, p. 258: *que li mesage l'empereor de Rome m'ont laidengié et mesaesmé par parole . . .*

[2] Le mot n'est pas étudié dans le *Lexique du Roman de Renart* par G. Tilander (Göteborg 1924).

mesaamer, il reste incertain si dans notre texte il faut rétablir un vers correct (l'hiatus *laidengë et* étant anormal) par l'adoption de la forme *mesaamer*, en quatre syllabes, conforme à l'étymologie, ou d'une autre manière quelconque.

ARTHUR LÅNGFORS

The Life of saint Dominic in Old French Verse, critically edited by **Warren Francis Manning.** Harvard Studies in Romance Languages. Volume XX. Cambridge, U.S.A., 1944. xiij-358 Pages. Price $ 4.00.

La seule Vie en vers français du moyen âge du fondateur de l'ordre des Dominicains que l'on connaisse est ici éditée soigneusement par M. Manning, professeur à West Virginia University. Elle comprend 5368 octosyllabes conservés dans deux manuscrits bien connus: Arras, 307 (*A*), et Bibliothèque nationale, fr. 19531 (*P*)[1], exécutés tous les deux, en territoire picard, dans la seconde moitié du XIII^e siècle. C'est le manuscrit d'Arras qui sert de base. Les importantes lacunes qu'il présente, à la suite de la disparition de plusieurs feuillets, ont été comblés à l'aide de l'autre copie. Les deux copies remontant à un modèle commun assez fautif, la correction de beaucoup de passages reste incertaine.

L'éditeur a montré d'une manière convaincante que le poème français a pour base la *Legenda* de Petrus Ferrandi écrite entre 1234 et 1239, tandis que la composition du poème se place entre 1256 et 1259.

La langue du poème est très avancée: la déclinaison est incertaine, les voyelles en hiatus sont souvent tombées (tout au moins dans le texte que nous connaissons), les infinitifs en *er* riment avec ceux en *ier*, etc. Quant à la patrie de l'auteur, je ne suis pas sûr qu'on soit autorisé à y voir, avec l'éditeur (p. 103), le Beauvaisis, région »limitrophe» de la Normandie, de la Picardie et de l'Ile-de-France.

Le poète n'est pas entièrement dépourvu de talent. Dans l'introduction, par exemple, et dans divers autres passages où il ne suit pas servilement le modèle latin, il se meut avec une certaine aisance. Par ci par là on rencontre des formules inté-

[1] Sur le dicton (p. 5: *Pitet de Lombart . . .*) inscrit sur le feuillet liminaire IV, voir mes *Incipit des poèmes français antérieurs au XVI^e siècle*, p. 278.

gessantes, évidemment prises dans la langue vivante et que le glossaire, tout à fait insuffisant, aurait dû relever dans l'intérêt de la lexicographie. Etant forcé de me limiter, je n'en signalerai ci-après qu'une petit nombre. Je ne toucherai à la ponctuation (elle n'est pas française) que là où elle enfreint la syntaxe ou entrave l'intelligence du texte.

V. 46 Supprimer le point. — 57-8 *Mostrer Raisons et paroles larder* (manque dans Godefroy) 'ergoter'. — 186 *Par mi celui* 'par l'intermédiaire de'. — 500 *En roumancier*, 1. *enroumancier* (Godefroy, III, 222c) et supprimer *roumancier* au glossaire. — 618-29 Le modèle latin et le poème français transcrivent ici un célèbre passage d'Horace (Epist., I, 1, 60):

> Quo semel est imbuta recens servabit odorem
> Testa diu.

Cf. p. 307: . . . ut sanctitatis *odorem* velut *testa recens imbiberet*, quem postmodum antiquata perpetuo tenore *servaret*. — 900 Suppr. la virgule et, au vers suivant, le point final. — 914 *De lis*, l. *delis*. — 1013 Suppr. le point-virgule et remplacer, au v. suivant, le point par une virgule. — 1094 Remplacer le point-virgule par une virgule e en ajouter une devant *ains* au v. suivant. — 1167 Supprimer les deux virgules (*que* sous-entendu). — 1268 Aj. point final et suppr., au vers suivant, le point-virgule. — 1276 Suppr. les deux points. — 1417 Remplacer le point par une virgule. — 1536 *Je ne pris pas une venvole*. Cette formule manque dans les dictionnaires, mais le *Roman de Renart* a une formule analogue: *il tient tout a vanvole Certes son dit et sa parole* (Godefroy, VIII, 182b). — 1554 *Et Diex boin gré nous en sera*, corr. *sara*. — 1795 *Que la tierce fois li drois just*. Proverbe (Morawski, n:o 2378: *Tierce foiz c'est droiz*). — 2225 Aj. point final et suppr. rimer celui du v. suivant. — P. 200. Dans la rubrique du paragraphe 18, corr. *rendre* en *vendre* (cf. v. 2303). V. 2322 Suppr. la virgule après *je* (*que* est sous-entendu devant *je*).

> Com li malvais faus bougre sont (*corr.* font)
> Et li ypocrite, qui sont
> De si bieles meurs par defors,
> Si ont le vif dyable ou cors
> Qu'il voelent les gens decevoir
> Et grés et loënges avoir
> De che qui est guille et baras.
> Il servent les gens de paillaz,
> *El sac les metent a rebours*
> Par fausetés et par amours
> Mauvaises, fauses et noians . . .

Cf. Gautier de Coinci, *Du clerc qui fame espousa:*

> Le prestre avoit si enjouté,
> *Si a envers ou sac boté*
> Par son dit et par sa favele . . .

Voir mon article *Mots rares chez Gautier de Coinci* (*Romania*, LIX, 1933, p. 487). C'est le v. 26 de l'extrait publié par J. Morawski (*Romania*, LV, 1929, p. 546) sous le titre *Le fabliau du prestre pelé.*
2678-9 *Bien savés c'on ne puet oster Del sac fors çou c'on i a mis.* Proverbe (Morawski, n:o 905: *Il ne puet issir dou vaissel fors que ce que on i a mis;* var., p. 107: *du sac fors ce qu'il y a*). — 2900 Il ne fallait pas remplacer par *com* la leçon *con* du manu - crit base, la forme avec *n* étant normale devant un mot commençant par un *j*. — P. 223. Rubrique du paragraphe 25 *Honeres*, l. *Honerés*, de même 2972, à la table des noms propres et ailleurs. — 3001 Virgules après *vision* et (au lieu de deux points) après *vis*. — 3007 Suppr. le point et ajouter, au v. suivant, une virgule après *arbres*. — 3017 Aj. une virgule à la fin et suppr. celle du v. suivant. — 3064 *Et de par sus* [*els*] *estaublis* n'est pas une construction possible, corr. *Et par* [*de*]*sus* [*els*] *estaublis*; cf. 3089. — 3117-8 *Boire honte et povreté* devait être signalé au glossaire. — 3126 Aj. une virgule à la fin, suppr. au v. suivant le point-virgule. — 3130 Aj. une virgüle à la fin. — 3252 *Euree*, l. *eüree*. — 3292 La bonne leçon *el* (au lieu de *il*) est dans *P*: *quank(e)'el visage a*, 'tout ce qu'il y a au visage'. — 3332 Remplacer la virgule par deux points. — 3346 *En oint*, l. *enoint* (Godefroy, III, 210a). — 3381 *Car de .c. en preïscent un* 'il y avait une chance contre cent' (rien au glossaire ni aux notes). Cf. 5002-5:

> .viij. jors fu si mal atornés
> Et si grevés de maladie
> De .c. ne cuidissiés vos mie
> Qu'il en peüst uns escaper.

— 3393 Il fallait signaler *visamment* 'manifestement', ce mot n'étant connu que par un passage de *Gille de Chin* (Godefroy VIII, 263a). — 3705 Aj. point final. — 3706 *Qui petit a et petit prent.* C'est la variante d'un proverbe (Morawski, n:o 2070: *Qui petit a petit pert*, et n:o 2069: *Qui petit a et petit pert, de grant se diaut*). — 3728 *Et de grant fin s'esmervilla.* Rien au glossaire ni aux notes. Godefroy n'a pas *de grant fin* 'grandement', mais bien (IV, 6a) un ex. de *de fin* 'sûrement' (*Florimont*). — 3840 Aj. une virgule après *veoit* et supprimer le point-virgule de la fin.

Se toutes espisses ki sont, 4353
Ki ont oudeur et qui bien font,
Ki sont en terre cha aval, 4356
Se totes fuissent en *Dieu tal*
Despecies et demoulues
Et ensemble fussent venues,
Ne cuiç jou pas qu'eles rendissent
Tel oudeur ne tel bien feïssent. 4360
Nule chose de cha aval
Ne se prent a chelestial . . .

Ainsi imprimé, le v. 4356 ne saurait avoir un sens. Il faut lire *dieutal*, variante, ou plutôt altération de *dëauté*, *dïauté* (Tobler-Lommatzsch, II, 1229 et 1912, et *Romania*, XXXVII, 1908, p. 374), dialthée (le mot est dans Littré), onguent dont la base est le mucilage de la racine de guimauve, lat. *dialthaeon*. Le sens est: »si tous les aromates du monde étaient macérés dans du dialthée, l'odeur n'en serait pas comparable à . . .«

Sans plus d'atente et sans aloing 4442
A demandé du *lignement*,
Car il voloit delivrement 4444
Faire mesure de son lonc.
Et on li aporta adonc
Dou *lignement*, et il le prist,
Deseur lui l'estendi et mist 4448
Et sen lonc a bien mesuré,
Puis a a se tieste gardé
Et en a le gros retenu
Qui ou *lignement* signiés fu, 4452
Et puis son cors bien mesura
Et sen pis, et par tout ala . . .

Il s'agit d'un malade qui promet à saint Dominique un cierge aussi grand que lui-même, de sa taille et de sa grosseur (*Et si avrai de mon estage et de mon gros une candeille Qui sera assés grosse et bele* 4436—8). Puisque le *lignement* sert à prendre la mesure, il peut difficilement s'agir d'une mèche, comme le traduit l'éditeur, d'après Godefroy. *Lignement* est ici synonyme de *ligne* 'cordeau, ficelle' (voir p. ex. Godefroy, X, 82c). — 4501 *En peu d'eure tel la tourna*, l. *l'atourna;* cf. 4591, 4836, 4845, 5002, etc. — 4574 Aj. point final et suppr., au v. suivant, le point-virgule. — 4752 *Por doleur ke il* [*i*] *avoit*, plutôt *Por* [*la*] *doleur ke il avoit.* — 4777 Suppr. le point-virgule (*que* sous-entendu). — 4780 Remplacer le point par une virgule. — 5021 *Ausi com sor la mort estoit.* Aucun commentaire. — 5033 Remplacer la virgule par un point. — 5035 Suppr. la virgule et remplacer, au vers suivant, le point-virgule par une virgule, de même au v. 5037. — 5080 *Et nature perdue avoit*, probablement 'avait perdu connaissance'. Aucun commentaire.

Arthur Långfors

Balzac, Geliebtes Leben. Ein Brevier von Werner Fuchs-Hartmann. Leipzig, Dieterich'sche Verlagsbuchhandlung, 1940. Sammlung Dieterich, Band 84. Preis: gebunden in Pappe RM. 4.50.

»Wer von den Heutigen hat die Musse, eine Lebensarbeit in sich aufzunehmen, die nahezu 100 Bände umfasst?» So fragt Werner Fuchs-Hartmann im Vorwort zu seinem Balzac-Brevier. Er hat sich einem grossen Teil dieser Mühe unterzogen und aus dem umfangreichen Werk Balzacs gewichtige Stellen, vom knappen Aphorismus bis zur kulturgeschichtlich interessanten Beschreibung für seine Leser ausgesucht.

Solche Breviere haben ihre Gefahr. Mann kann sich nach ihrer Lektüre einbilden, Balzac-Kenner zu sein. Aber sie haben auch eine Aufgabe: sie können zu Balzac hinführen. Ich glaube, dass die Gefahr heute, wo wir uns wenig Lesezeit zubilligen können, grösser ist, als die Aufgabe. Schmerzlich wird beim Lesen dieses Balzac-Breviers deutlich, wie stark uns Balzac schon entrückt ist. Man hat bei ihm nicht, wie bei den Moralisten des 17. und 18. Jahrhunderts, den Eindruck, dass alles aus einer gewichtigen weltanschaulichen Mitte herausströmt. Es ist viel geistreiche Aussage da aus dem Bedürfnis nach wirkungsvoller Antithese und um zu zeigen, dass man geistreich ist, weniger Kulturkritik aus wahrhaftem Leiden und stellvertretend erduldeter Not. Schon darf man fragen: Was von Balzac wird die Zeiten überdauern? Der heutige Leser kennt nur noch flüchtig die Neugierde: Wie war das damals? Er ist am Damaligen nur insofern interessiert, als es ihm hilft im Jetzigen, als sua res agitur. Die Lebensprobleme des 19. Jahrhunderts, das als Gehalt schon sehr viel weiter hinter uns liegt als nach den Jahren, kreisten vor dem Hintergrund eines in den Grundlagen noch gesicherten Daseins, um das Sosein oder Anderssein. Wir heutigen stehen ohne Hintergrund vor dem nackten Sein oder Nichtsein. Dennoch ist in Balzac bei aller zeitgeschichtlichen Gebundenheit so viel Allgemein-Menschliches, so viel Ewig-Menschliches eingebettet, dass er uns noch genug zu sagen hat, wenn er auch oft mehr anregend-amusant als helfend oder gar heilend zu uns spricht.

Die Auswahl des Herausgebers ist sehr vielseitig, die Übersetzung liest sich im allgemeinen flott, die umfangreiche biographische Einleitung bietet dem Leser ein spannendes Bild dieses an sensationellen Einzelheiten nicht eben armen Lebens.

Erläuterungen, Quellennachweise und Hinweise auf wesentliches Schrifttum über Balzac fehlen nicht.

Wir dürfen diesen wertvollen Band der Sammlung Dieterich mit dankbarer Freude begrüssen.

PHILIPP KRÄMER

Mitteilungen

Dr. phil. URBAN NYSTRÖM und Mr. DAVID BARRETT, B. A., wurden zu Lektoren für französische bzw. englische Sprache an der Universität Helsinki ernannt.

Der stellvertretende Professor der romanischen Philologie Dr. phil. VEIKKO VÄÄNÄNEN wurde zum Mitglied der Mediaeval Academy of America berufen.

Mag. phil. ERKKI VALLI verteidigte am 25. Mai 1946 zur Erlangung der Doktorwürde eine Abhandlung Die Übersetzungstechnik des Claus Cranc (Annales Academiae Scientiarum Fennicae, B). 283 S. 8:o. Als Opponent von Amts wegen fungierte Professor Dr. PEKKA KATARA.

Ausländische Besprechungen einheimischer Publikationen: Mémoires de la Société néophilologique de Helsinki, XIII (1939), u. Neuphilogische Mitteilungen, XL (1939), bespr. von A. Van Loey in Revue Belge de Philologie et d'Histoire, XX (1941), S. 362—64. Mémoires de la Société néophilologique, XIV (1943), u. Neuphilologische Mitteilungen, XLIII (1942), bespr. von Mario Roques in Romania, LXVIII (1944—1945), S. 230—32. — V. KIPARSKY, Das Siebengestirn als 'Sieb' (Neuphilogische Mitteilungen, XLVI, 1945), bespr. von Ch. Olofson in Lunds Dagblad vom 6. Oktober 1945. — A. LÅNGFORS, Deux recueils de sottes chansons, Bodléienne, Douce 308, et Bibliothèque nationale 24432, bespr. von J. Melander in Studia Neophilologica, XVIII (1945), S. 130—132. *Ders.*, Un jeu d'aventure (in Mélanges de linguistique et de littérature offerts à M. Emanuel Walberg), bespr. von J. Bourciez in Revue des langues romanes, LXIX (1945), S. 93—4. — URBAN NYSTRÖM, Poèmes français sur les biens d'un ménage, depuis l'Oustillement au villain du XIIIe siècle jusqu'aux Controverses de Gratien du Pont, bespr. von A. Cordoliani in Bibliothèque de l'Ecole des Chartes, 1945, S. 201—203. — VILHO PUTTONEN, Études sur Martial d'Auvergne, bespr. von Jean Rychner, Romania, LXVIII, S. 219—23.